

**SUPREME COURT
OF CANADA**



**COUR SUPRÊME
DU CANADA**

**BULLETIN OF
PROCEEDINGS**

**BULLETIN DES
PROCÉDURES**

This Bulletin is published at the direction of the Registrar and is for general information only. It is not to be used as evidence of its content, which, if required, should be proved by Certificate of the Registrar under the Seal of the Court. While every effort is made to ensure accuracy, no responsibility is assumed for errors or omissions.

Ce Bulletin, publié sous l'autorité du registraire, ne vise qu'à fournir des renseignements d'ordre général. Il ne peut servir de preuve de son contenu. Celle-ci s'établit par un certificat du registraire donné sous le sceau de la Cour. Rien n'est négligé pour assurer l'exactitude du contenu, mais la Cour décline toute responsabilité pour les erreurs ou omissions.

Subscriptions may be had at \$200 per year, payable in advance, in accordance with the Court tariff. During Court sessions it is usually issued weekly.

Le prix de l'abonnement, fixé dans le tarif de la Cour, est de 200 \$ l'an, payable d'avance. Le Bulletin paraît en principe toutes les semaines pendant les sessions de la Cour.

The Bulletin, being a factual report of recorded proceedings, is produced in the language of record. Where a judgment has been rendered, requests for copies should be made to the Registrar, with a remittance of \$10 for each set of reasons. All remittances should be made payable to the Receiver General for Canada.

Le Bulletin rassemble les procédures devant la Cour dans la langue du dossier. Quand un arrêt est rendu, on peut se procurer les motifs de jugement en adressant sa demande au registraire, accompagnée de 10 \$ par exemplaire. Le paiement doit être fait à l'ordre du Receveur général du Canada.

CONTENTS**TABLE DES MATIÈRES**

Applications for leave to appeal filed	1817 - 1819	Demandes d'autorisation d'appel déposées
Applications for leave submitted to Court since last issue	1820 - 1827	Demandes soumises à la Cour depuis la dernière parution
Oral hearing ordered	-	Audience ordonnée
Oral hearing on applications for leave	-	Audience sur les demandes d'autorisation
Judgments on applications for leave	1828 - 1845	Jugements rendus sur les demandes d'autorisation
Judgment on motion	-	Jugement sur requête
Motions	1846 - 1850	Requêtes
Notices of appeal filed since last issue	1851	Avis d'appel déposés depuis la dernière parution
Notices of intervention filed since last issue	1852	Avis d'intervention déposés depuis la dernière parution
Notices of discontinuance filed since last issue	-	Avis de désistement déposés depuis la dernière parution
Appeals heard since last issue and disposition	1853 - 1854	Appels entendus depuis la dernière parution et résultat
Pronouncements of appeals reserved	1855 - 1857	Jugements rendus sur les appels en délibéré
Rehearing	1858	Nouvelle audition
Headnotes of recent judgments	1859 - 1897	Sommaires des arrêts récents
Agenda	1898	Calendrier
Summaries of the cases	1899 - 1922	Résumés des affaires
Appeals inscribed - Session beginning	-	Appels inscrits - Session commençant le
Notices to the Profession and Press Release	-	Avis aux avocats et communiqué de presse
Deadlines: Motions before the Court	1923	Délais: Requêtes devant la Cour
Deadlines: Appeals	1924	Délais: Appels
Judgments reported in S.C.R.	-	Jugements publiés au R.C.S.

**APPLICATIONS FOR LEAVE TO
APPEAL FILED**

**BCTV, a division of Global Communications
Limited, et al.**

Daniel W. Burnett
Owen, Bird

v. (28823)

Her Majesty the Queen, et al. (B.C.)

William Smart, Q.C.
Smart & Williams

FILING DATE 4.10.2001

Alain Laviolette

Alain Laviolette

c. (28837)

Jacques Bouchard (Qué.)

Daniel Payette
McCarthy Tétrault

DATE DE PRODUCTION 4.10.2001

et

Zsolt Laviolette

Bernard Corbeil

c. (28837)

Jacques Bouchard (Qué.)

Daniel Payette
McCarthy Tétrault

DATE DE PRODUCTION 12.10.2001

Robert Lavigne

Robert Lavigne

v. (28836)

Attorney General of Quebec (Que)

Louise Chayer
Bernard, Roy & Associés

FILING DATE 5.10.2001

Canadian Union of Public Employees, Local 79

Douglas Wray
Caley & Wray

**DEMANDES D'AUTORISATION
D'APPEL DÉPOSÉES**

v. (28840)

City of Toronto, et al. (Ont.)

W. Jason M. Hanson
Osler, Hoskin & Harcourt

FILING DATE 5.10.2001

Carole Jacques

Nicolas Bellemare

c. (28843)

Sa Majesté la Reine (Qué.)

Pierre Lévesque
P.g. du Québec

DATE DE PRODUCTION 1.10.2001

**Harry Catarat (deceased) and James Albert
Sylvestre**

Bruce J. Slusar

v. (28702)

**Her Majesty the Queen in Right of the Province
of Saskatchewan, et al. (Sask.)**

P. Mitch McAdam
A.G. for Saskatchewan

FILING DATE 1.10.2001

Sam Hall

Dennis K. Yasui
Brownlee Fryett

v. (28844)

Barry Vogel, et al. (Alta.)

Eric Groody
Gowling Lafleur Henderson

FILING DATE 1.10.2001

George Rong Hwa Hsu

David R. Davies
Thorsteinssons

v. (28845)

Her Majesty the Queen (F.C.)

Patricia A. Babcock
A.G. of Canada

FILING DATE 1.10.2001

Inspector Kenneth Doern, et al.

Kenneth W. Ball
DuMoulin Black

v. (28846)

**Don Morrison, Police Complaint Commissioner
(B.C.)**

Richard C.C. Peck, Q.C.
Peck and Company

FILING DATE 1.10.2001

Saskatoon Board of Police Commissioners, et al.

Theresa Dust, Q.C.
City of Saskatoon

v. (28847)

Saskatoon City Police Association, et al (Sask.)

Drew S. Plaxton
Walker Plaxton & Co.

FILING DATE 1.10.2001

Léonard Speer

Jacques Larochelle

c. (28848)

Richard L. Corriveau (Qué.)

William Noonan
Hickson, Noonan

DATE DE PRODUCTION 4.10.2001

Ontario Public Service Employees Union

Craig Flood
Koskie Minsky

v. (28849)

**Her Majesty the Queen in Right of Ontario as
represented by The Ministry of Community and
Social Services et al. (Ont.)**

Lucy McSweeney
A.G. for Ontario

FILING DATE 9.10.2001

Reed Nichols

Alan D. Gold
Gold & Fuerst

v. (28850)

Her Majesty the Queen (Ont.)

Lucy Cecchetto
A.G. for Ontario

FILING DATE 5.10.2001

**Tom Mitchinson, Assistant Information and
Privacy Commissioner of Ontario**

William S. Challis
Information and Privacy
Commissioner/Ontario

v. (28853)

**Solicitor General and Minister of Correctional
Services, et al. (Ont.)**

Sara Blake
A.G. for Ontario

and between

**Tom Mitchinson, Assistant Information and
Privacy Commissioner of Ontario**

William S. Challis
Information and Privacy
Commissioner/Ontario

v. (28853)

**Solicitor General and Minister of Correctional
Services, et al. (Ont.)**

Sara Blake

A.G. for Ontario

and between

**Tom Mitchinson, Assistant Information and
Privacy Commissioner of Ontario**

William S. Challis
Information and Privacy
Commissioner/Ontario

v. (28853)

The Attorney General for Ontario, et al. (Ont.)

Sara Blake
A.G. for Ontario

FILING DATE 5.10.2001

OCTOBER 15, 2001 / LE 15 OCTOBRE 2001

**CORAM: Chief Justice McLachlin and Iacobucci and Bastarache JJ. /
Le juge en chef McLachlin et les juges Iacobucci et Bastarache**

Gaston Fournier

c. (28713)

Procureur général du Québec

- et -

André Lessard (Crim.)(Qué.)

NATURE DE LA CAUSE

Droit criminel - Révision judiciaire - Arrêt des procédures - Article 579 du *Code criminel*, L.R.C. 1985, ch. C-46 - La Cour d'appel du Québec a-t-elle erré en droit en limitant le pouvoir d'intervention de la Cour supérieure au cas de «*flagrant impropriety*» et ce dans le cadre d'une requête en révision judiciaire d'une ordonnance en vertu de l'article 579 du *C.cr.*? - La Cour d'appel du Québec a-t-elle erré en droit en concluant que l'Honorable juge de première instance avait erré en droit en appliquant à une requête en *certiorari* élargi, la norme de «*décision manifestement déraisonnable*»?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 5 juillet, 1999
Cour du Québec
(Bonin j.c.q.)

Arrêt des procédures impliquant le mis-en-cause, ordonné

Le 23 septembre 1999
Cour supérieure du Québec
(St-Julien j.c.s.)

Requête du demandeur en révision judiciaire de l'ordonnance accueillie; ordonnance d'arrêt des procédures cassée; comparution du demandeur ordonnée

Le 7 mai 2001
Cour d'appel du Québec
(Dussault, Robert et Pidgeon jj.c.a.)

Appel accueilli; requête en révision judiciaire rejetée

Le 2 août 2001
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

Monique Parent

c. (28486)

Sous-Ministre du Revenu du Québec (Qué.)

NATURE DE LA CAUSE

Droit fiscal — Impôt sur le revenu — Revenus de placement — Déduction relative aux dépenses effectuées pour gagner des revenus de placement — *Loi sur les impôts*, L.R.Q., ch. I-3, art. 462.1 — La Cour d'appel a-t-elle erré dans son interprétation de l'art. 462.16 en concluant que « la perte étant exclue puisque la créance est devenue irrécouvrable au moment où elle vivait séparée de son époux »? — *Loi sur les impôts*, art. 462.16.

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 25 août 1997
Cour du Québec
(Durand, j.c.q.)

Requête de la demanderesse pour l'application de l'art. 462.1 de la *Loi sur les impôts* rejetée ; avis de nouvelle cotisation pour les années d'imposition 1987, 1988 et 1989 maintenus ; requête de la demanderesse pour l'annulation des intérêts rejetée

Le 29 novembre 2000
Cour d'appel du Québec
(Gendreau, Deschamps et Otis, jj.c.a.)

Appel rejeté

Le 26 mars 2001
Cour suprême du Canada

Demandes d'autorisation d'appel et en prorogation de délai déposées

La Caisse Populaire Desjardins de Val-Brillant

c. (28483)

Métivier & Associés Inc. (Qué.)

NATURE DE LA CAUSE

Droit commercial — Droit fiscal — Faillite — Créance garantie ou ordinaire — Décision du syndic rejetant la garantie — *Loi sur la faillite et l'insolvabilité*, L.R.C. 1985, ch. B-3, par. 135(1) et (3) — Code civil — Hypothèque mobilière avec dépossession — Certificats de dépôt à terme donné en garantie d'un prêt — Fonds détenus dans un régime enregistré d'épargne-retraite (REER) — *Code civil du Québec*, L.Q. 1991, c. 64, art. 2660, 2662, 2665, 2666, 2683, 2702, 2703 et 2709 — Régime enregistré d'épargne retraite — Prêt garanti par les fonds détenus dans un REER — Droit fiscal — Interdiction de donner en garantie des biens détenus dans un REER — *Loi de l'impôt sur le revenu*, L.R.C. 1985, ch. 1 (5^e suppl.), par. 146(1), (12) et (13) — Un contribuable peut-il donner en garantie des sommes détenues dans un REER? — La Cour d'appel a-t-elle erré en concluant que la *Loi de l'impôt sur le revenu* interdisait toute hypothèque sur les sommes d'argent ou créances détenues dans un REER? — Une loi fiscale fédérale peut-elle affecter la validité d'une garantie constituée en vertu des dispositions du *Code civil du Québec*? — La Cour d'appel a-t-elle erré en concluant qu'on ne pouvait constituer une hypothèque mobilière avec dépossession dans le cas d'une créance non négociable?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 5 mars 1999
Cour supérieure du Québec
(Gendreau, j.c.s.)

Requête de la demanderesse accueillie ; décision de l'intimé rendue le 2 septembre 1998, infirmée ; demanderesse déclarée créancière garantie

Le 22 janvier 2001
Cour d'appel du Québec
(Michaud, j.c.q., Pidgeon, et Biron [*ad hoc*], jj.c.a.)

Appel accueilli ; requête de la demanderesse rejetée ; décision de l'intimé confirmée

Le 23 mars 2001
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

**CORAM: L'Heureux-Dubé, Arbour and LeBel JJ. /
Les juges L'Heureux-Dubé, Arbour et LeBel**

Wurttembergische Und Badische Versicherungs-Aktiengesellschaft and Agrippina Versicherung

v. (28602)

Contact Air Pro Inc. and Lombard of Canada Ltd. (Que.)

NATURE OF THE CASE

Procedural law - Commercial law - Contracts - Whether the Court of Appeal erred in granting Respondents' Motion to Dismiss without hearing the Applicants on the application of Article 2165 of the *Civil Code of Québec*.

PROCEDURAL HISTORY

November 3, 2000
Superior Court of Quebec
(Courville J.)

Applicants' action against the Respondents, dismissed

March 19, 2001
Court of Appeal of Quebec
(Fish, Deschamps and Rochon JJ.A.)

Respondents' motion to dismiss the appeal allowed; appeal dismissed

May 18, 2001
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Les Éditions Chouette (1987) Inc. et Christine L'Heureux

c. (28660)

Hélène Desputeaux

- et -

Me Régis Rémillard (Qué.)

NATURE DE LA CAUSE

Droit des biens - Droit d'auteur - Arbitrage - Interprétation par un arbitre de divers contrats - Le jugement de la Cour d'appel met-il en doute la possibilité de recourir à l'arbitrage dans le domaine de la propriété intellectuelle? - Le jugement de la Cour d'appel affecte-t-il d'une manière significative la stabilité des sentences arbitrales commerciales en permettant une révision du fond des sentences par les tribunaux de droit commun? - La Cour d'appel a-t-elle commis une erreur en statuant que l'art. 37 de la *Loi sur le droit d'auteur* a pour effet d'exclure du domaine de l'arbitrage tout litige lié à une question de droit d'auteur?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 28 février 1997 Cour supérieure du Québec (le juge Bisailon)	Requête en exception déclinatoire accueillie; dossier renvoyé devant une instance d'arbitrage
Le 22 juillet 1997 (le notaire Rémillard)	Sentence arbitrale rendue
Le 13 mars 1998 Cour supérieure du Québec (le juge Guthrie)	Requête en annulation de la sentence arbitrale rejetée
Le 18 avril 2001 Cour d'appel du Québec (les juges Gendreau, Rousseau-Houle et Pelletier)	Appel accueilli
Le 18 juin 2001 Cour suprême du Canada	Demande d'autorisation d'appel déposé

Hughes Poelman, Alain Moreau

c. (28610)

Ville de Bois-des-Filion

- et -

**Tribunal administratif du Québec et l'Officier de la publicité des droits de la circonscription foncière de
Terrebonne (Qué.)**

NATURE DE LA CAUSE

Droit municipal - Expropriations - Municipalités - Aménagement d'un parc - Expropriation au bénéfice d'un tiers - Projet du ressort de la municipalité régionale du comté - Nécessité d'avoir franchi toutes les étapes du projet, y compris celle relative à la réglementation applicable, avant l'expropriation - La Cour d'appel a-t-elle conclu erronément qu'une municipalité n'a pas à démontrer, dès l'expropriation des terrains, qu'elle a franchi toutes les étapes nécessaires à la réalisation de son projet: modification de la réglementation de zonage, adoption d'un règlement d'emprunt, obtention des approbations requises, préparation des plans définitifs et signature des contrats avec les entrepreneurs.

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 22 février 2000
Cour supérieure du Québec
(Tellier j.c.s.)

Requête en contestation du droit à l'expropriation
accueillie; avis d'expropriation déclarés nuls et illégaux

Le 26 mars 2001
Cour d'appel du Québec(Gendreau, Mailhot et Forget
jj.c.a.)

Pourvoi accueilli: requête en contestation du droit à
l'expropriation rejetée

Le 24 mai 2001
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

**Val Bruna Holdings Ltd., May Developments Ltd., Standard Mortgage Investments Corporation
and Nardaq Investments Inc.**

v. (28576)

Her Majesty the Queen (F.C.)

NATURE OF THE CASE

Procedural law - Judgments and orders - Production - Discovery - Whether fundamental right to discover the party opposite denied - Whether the test for production is not relevance but rather whether a party intends to use material at trial.

PROCEDURAL HISTORY

September 28, 1999 Tax Court of Canada (Mogan J.T.C.C.)	Applicants' motion for discovery and examination of documents denied
February 27, 2001 Federal Court of Appeal (Décary, Rothstein and Malone JJ.A.)	Appeal dismissed
May 4, 2001 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed
June 20, 2001 Supreme Court of Canada (Binnie J.)	Motion to extend time granted

**CORAM: Gonthier, Major and Binnie JJ. /
Les juges Gonthier, Major et Binnie**

Charles Ferenczi

v. (28489)

**State Farm Mutual Automobile Insurance Company and
The Financial Services Commission of Ontario (Ont.)**

NATURE OF THE CASE

Commercial law - Insurance - Whether the Applicant was entitled to weekly income benefits under s. 12 of the *Statutory Accident Benefits Schedule - Accidents On or Between June 22, 1990 and December 31, 1993*.

PROCEDURAL HISTORY

November 10, 2000 Superior Court of Justice (Borkovich, Lang and Blair JJ.)	Applicant's motion to set aside the Appeal Order and decision of the Financial Services Commission of Ontario dismissed
February 6, 2001 Court of Appeal of Ontario (Catzman, Doherty and Simmons JJ.A.)	Motion for leave to appeal dismissed
March 29, 2001 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

The Minister of Citizenship and Immigration

v. (28647)

Hoang Van Chu (F.C.)

NATURE OF THE CASE

Immigration Law - Deportation - Danger to the public - Convention refugee determined to be a danger to the public following convictions for trafficking in heroin - Notice of proceedings to determine danger to the public provided to convention refugee and stated Country Reports and other publicly available documentary material might be considered - Minister's delegate considers Opinion Report prepared by Immigration Officer which referred to documents not copied to convention refugee - Whether Federal Court of Appeal erred in requiring disclosure - Whether there was a failure of disclosure - Whether Federal Court of Appeal erroneously characterized administrative process as adversarial - Whether Federal Court of Appeal improperly amplified procedural rights.

PROCEDURAL HISTORY

August 28, 1997
Federal Court of Canada, Trial Division
(Reed J.)

Application for judicial review dismissed

April 11, 2001
Federal Court of Appeal
(Décary, Rothstein and Malone JJ.A.)

Appeal allowed, remitted for redetermination

June 11, 2001
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

Pauline Vrhounik

v. (28723)

Dravidian Management Limited (Ont.)

NATURE OF THE CASE

Commercial law - Contracts - Property law - Real property - Agreement of purchase and sale - Breach of term of agreement prior to closing - When purchaser claims an abatement in purchase price prior to closing, whether purchaser is able to refuse to specifically perform the transaction until the issue of abatement is finally determined, or is required to close the transaction then sue for damages for breach of warranty - Whether issuance of legal proceedings prior to closing of transaction automatically extends the date for closing - Whether purchaser is required to tender

PROCEDURAL HISTORY

January 8, 2001
Superior Court of Justice
(Molloy J.)

Respondent's application for specific performance of an agreement of purchase and sale and abatement of purchase price granted

June 20, 2001

Appeal dismissed

Court of Appeal for Ontario
(Abella, Goudge and Simmons JJ.A.)

August 13, 2001
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

**JUDGMENTS ON APPLICATIONS
FOR LEAVE**

**JUGEMENTS RENDUS SUR LES
DEMANDES D'AUTORISATION**

OCTOBER 18, 2001 / LE 18 OCTOBRE 2001

28528 **Mohamed Zeki Mahjoub - v. - The Minister of Citizenship and Immigration and Solicitor General of Canada** (FC) (Civil)

CORAM: Gonthier, Major and Binnie JJ.

The motion for the writ of *Certiorari* is dismissed. The application for leave to appeal is dismissed on the ground that the Court has no jurisdiction to entertain the application.

La requête visant à obtenir le bref de *Certiorari* est rejetée. La demande d'autorisation d'appel est rejetée pour le motif que la Cour n'a pas compétence pour instruire la demande.

NATURE OF THE CASE

Constitutional Law - Canadian Charter - Civil - Immigration Law - Minister of Immigration and Solicitor General of Canada may sign and file certificate that a person is of an inadmissible class - Certificates reviewed by Federal Court of Canada under s. 40.1 of the *Immigration Act*, R.S.C. 1985, c. I-2 - Whether Federal Court, Trial Division has jurisdiction to determine constitutionality of s. 40.1 - Whether procedures set out in s. 40.1 are balanced as in *Garofoli* or *O'Connor* applications - Whether procedure lacks appropriate judicial scrutiny.

PROCEDURAL HISTORY

January 23, 2001 Federal Court of Canada, Trial Division (Nadon J.)	Applicant's motion challenging the constitutionality of s. 40.1(1), (2), (3), (4) and (5.1) of the <i>Immigration Act</i> , dismissed
February 16, 2001 Federal Court of Canada, Trial Division (Nadon J.)	Applicant's motion for disclosure and attendance of witnesses for examination, dismissed
March 23, 2001 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

28656 **Asad Mohamed - v. - The City of Vancouver, Constable 1365 Cooke and Constable 1520 Haines** (B.C.) (Civil)

CORAM: The Chief Justice, Iacobucci and Bastarache JJ.

The application for leave to appeal is dismissed with costs to the respondents.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens en faveur des intimés.

NATURE OF THE CASE

Torts - Negligence - Did the Court of Appeal for British Columbia err in failing to find that a police dog is, in fact, a weapon and that its use amounts to "use of force" - Did the Court of Appeal err in failing to find that there is a duty of care and a positive obligation on the part of the police constable the Vancouver Police department, and the City of Vancouver to train police dogs to refrain from attacking and biting suspects who are incapacitated and/or have given up flight - Did the Court of Appeal err in failing to address the duty of care owed by the handler of the police dog to the Applicant when he released and ordered the dog to attack the Applicant.

PROCEDURAL HISTORY

February 18, 2000 Supreme Court of British Columbia (Lowry J.)	Applicant's claim dismissed
April 18, 2001 Court of Appeal for British Columbia (McEachern C.J.B.C., Finch and Saunders JJ.A.)	Appeal dismissed
June 13, 2001 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

28636 **Settimio Provenzano - v. - Salvator Borraccia and Baker & McKenzie** (Ont.) (Civil)

CORAM: The Chief Justice, Iacobucci and Bastarache JJ.

The application for an extension of time is granted. The application for leave to appeal is dismissed.

La demande de prorogation de délai est accordée. La demande d'autorisation d'appel est rejetée.

NATURE OF THE CASE

Torts - Negligence - Appeals - Court of Appeal dismissed appeal from dismissal of action in negligence - Whether decision by Court of Appeal was fair in light of the arguments by the applicant.

PROCEDURAL HISTORY

July 15, 1999 Superior Court of Justice (Campbell J.)	Applicant's action in negligence dismissed
March 13, 2001 Court of Appeal for Ontario (Finlayson, MacPherson and Simmons JJ.A.)	Appeal dismissed
June 7, 2001 Supreme Court of Canada	Applications for time extension to apply for leave to appeal and for leave to appeal filed

28725 **J.U. - v. - The Regional Director of Child Welfare** (Alta.) (Civil)

CORAM: The Chief Justice, Iacobucci and Bastarache JJ.

The application for leave to appeal is dismissed.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée.

NATURE OF THE CASE

Charter of Rights and Freedoms - Child protection proceedings - Whether ss. 80 and 82 of the *Child Welfare Act*, S.A. 1984 c. 8-1 infringe s. 7 of the *Charter* and the Applicant's right to security of the person - Whether ss. 80 and 82 violate s. 15 of the *Charter* as women, the mentally disabled and the poor are disproportionately and adversely affected by them - Procedural law - Appeals - Double filing requirement - Unrepresented litigant failed to file notice of appeal in both courts as required by Rules of Practice - Whether *parens patriae* jurisdiction of court can be invoked to overcome procedural deficiency

PROCEDURAL HISTORY

October 14, 1999 Provincial Court of Alberta (Bradburn J.)	Order granting permanent guardianship order of the Applicant's child to the Director of Child Welfare
March 22, 2000 Court of Queen's Bench of Alberta (Clackson J.)	Respondent's application to have Applicant's appeal struck dismissed
May 25, 2001 Court of Appeal of Alberta (McClung, Russell and Belzil JJ.A.)	Appeal allowed
August 9, 2001 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

28531 **Communauté urbaine de Montréal - c. - Les Immeubles Yale Ltée et Les Placements Carlow Inc. - et - Ville de Kirkland et Bureau de Révision de l'évaluation foncière du Québec** (Qué.)(Civile)

CORAM: Les juges L'Heureux-Dubé, Arbour et LeBel

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens en faveur des intimées Les Immeubles Yale Ltée et Les Placements Carlow Inc.

The application for leave to appeal is dismissed with costs to the respondents Les Immeubles Yale Ltée and Les Placements Carlow Inc.

NATURE DE LA CAUSE

Droit municipal — Fiscalité municipale — Évaluation foncière — *Loi sur la fiscalité municipale*, L.R.Q., ch. F-2.1, art. 43 — La Cour d'appel a-t-elle erré en concluant que la décision du Bureau de révision de l'évaluation foncière (le « BREF ») était déraisonnable et en refusant de la rétablir? — La Cour d'appel a-t-elle erré en élargissant le champ d'application de la présomption de valeur nominale aux terrains qui sont inconstructibles à cause de leurs seules caractéristiques physiques plutôt qu'en raison de la nature du zonage qui leur est applicable? — La Cour d'appel a-t-elle erré en affirmant qu'une valeur basée sur le principe d'anticipation dans le contexte de la *Loi sur la fiscalité municipale* s'oppose au concept de valeur réelle prévalant au moment de l'évaluation prévu par les articles 42 à 46 de la *Loi*? — La Cour d'appel a-t-elle erré en affirmant que la détermination des valeurs par le BREF ne reposait sur aucune preuve et débordait la connaissance d'office ou la discrétion du BREF?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 28 août 1997
Cour du Québec
(Gagnon j.c.q.)

Appel de l'intimée « Les Immeubles Yale Ltée » de la décision du Bureau de révision de l'évaluation foncière accueilli ; valeur des deux unités d'évaluation réduite à une valeur nominale (1\$)

Le 1^{er} février 2001
Cour d'appel du Québec
(Proulx, Dussault et Deschamps, jj.c.a.)

Pourvoi rejeté

Le 2 avril 2001
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

28491 **Ville de Kirkland - c. - Les Immeubles Yale Ltée et Les Placements Carlow Inc. - et - Communauté urbaine de Montréal et Bureau de Révision de l'évaluation foncière du Québec**
(Qué.) (Civile)

CORAM: Les juges L'Heureux-Dubé, Arbour et LeBel

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens en faveur des intimées Les Immeubles Yale Ltée et Les Placements Carlow Inc.

The application for leave to appeal is dismissed with costs to the respondents Les Immeubles Yale Ltée and Les Placements Carlow Inc.

NATURE DE LA CAUSE

Droit municipal — Fiscalité municipale — Évaluation foncière — *Loi sur la fiscalité municipale*, L.R.Q., ch. F-2.1, art. 43 — La Cour d'appel a-t-elle erré en confirmant le jugement de la Cour du Québec cassant la décision du Bureau de révision de l'évaluation foncière (le « BREF »)? — La Cour d'appel a-t-elle erré en affirmant qu'une valeur basée sur le principe d'anticipation dans le contexte de la *Loi sur la fiscalité municipale* s'oppose au concept de valeur réelle prévalant au moment de l'évaluation prévu par les articles 42 à 46 de la *Loi*? — La Cour d'appel a-t-elle erré en affirmant que la détermination des valeurs par le BREF ne reposait sur aucune preuve et débordait la connaissance d'office ou la discrétion du BREF? — La Cour d'appel a-t-elle erré en élargissant le champ d'application de la présomption de valeur nominale à des terrains dont le zonage ne peut être assimilé à une expropriation déguisée? — La Cour d'appel a-t-elle erré en exigeant une preuve de marché pour renverser cette présomption?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 28 août 1997
Cour du Québec
(Gagnon, j.c.q.)

Appel de l'intimée « Les Immeubles Yale Ltée » de la décision du Bureau de révision de l'évaluation foncière accueilli ; valeur des deux unités d'évaluation réduite à une valeur nominale (1\$)

Le 1^{er} février 2001
Cour d'appel du Québec
(Proulx, Dussault et Deschamps, jj.c.a.)

Pourvoi rejeté

Le 2 avril 2001
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

28507 **Les Laboratoires Bio-Recherches Ltée - v. - Technilab Inc.** (Que.) (Civil)

CORAM: L'Heureux-Dubé, Arbour and LeBel JJ.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Commercial law – Contracts – Breach of contract – Damages – *Civil Code of Lower Canada*, ss. 1073 and 1075 – Did the trial judge and the Court of Appeal err in their assessments of damages for breach of contract?

PROCEDURAL HISTORY

February 11, 1997
Superior Court
(Nolin J.)

Respondent's action for damages for breach of contract granted: Applicant ordered to pay Respondent \$803,743 plus interest and additional indemnity

February 16, 2001
Court of Appeal
(Gendreau, Fish and Robert JJ.A.)

Appeal allowed in part: damages reduced by \$54,045

April 17, 2001
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

28522 **Compagnie d'assurance continental du Canada - c. - Technilab Inc. et Les Laboratoires Bio-recherches Ltée** (Qué.) (Civile)

CORAM: Les juges L'Heureux-Dubé, Arbour et LeBel

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens en faveur de l'intimée Les Laboratoires Bio-recherches Ltée.

The application for leave to appeal is dismissed with costs to the respondent Les Laboratoires Bio-recherches Ltée.

NATURE DE LA CAUSE

Droit commercial — Assurance — Obligation de l'assuré de donner avis du sinistre — L'assurée est-elle en défaut de donner avis du sinistre? — *Code civil du Bas-Canada*, art. 2572 — La Cour d'appel a-t-elle erré en considérant qu'un avis donné quatre mois après la connaissance de l'omission reprochée n'était pas tardif? — L'assureur a-t-il subi un préjudice du fait de l'avis tardif puisque, lorsqu'il est intervenu au dossier, l'assurée avait déjà mené des négociations pendant plusieurs mois et avait même admis sa responsabilité? — En faisant obstruction à l'enquête de l'expert en sinistre de l'assureur, sous le couvert de motifs de confidentialité, l'assurée a-t-elle contrevenu à son obligation de collaboration?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 11 février 1997
Cour supérieure du Québec
(Nolin, j.c.s.)

Action en garantie de l'intimée Les Laboratoires Bio-Recherche Ltée accueillie

Le 16 février 2001
Cour d'appel du Québec
(Gendreau, Fish et Robert, jj.c.a.)

Appel rejeté

Le 12 avril 2001
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

28558 **Raymond Abouabdallah - c. - Comité de discipline de l'Ordre des dentistes du Québec - et - Dr. Paul Morin** (Qué.) (Civile)

CORAM: Les juges L'Heureux-Dubé, Arbour et LeBel

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens en faveur du mis en cause Dr. Paul Morin.

The application for leave to appeal is dismissed with costs to the mis en cause D^r Paul Morin.

NATURE DE LA CAUSE

Droit administratif - Justice naturelle - Impartialité - Membre du comité de discipline a accepté de rencontrer le demandeur seul, et a discuté avec lui des possibles sanctions qui pourraient lui être imposées - Est-ce qu'en matière de justice administrative le processus décisionnel doit en tout temps utile être non seulement impartial, mais donner l'apparence d'impartialité.

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 7 avril 1997
Cour supérieure du Québec
(Tremblay j.c.s)

Requête en révision judiciaire d'une décision du Comité de discipline de l'ordre des dentistes qui condamne sur plaidoyer de culpabilité le demandeur à la radiation du tableau de l'ordre pour quatre mois et au paiement d'une somme de 17 500 \$

Le 7 mars 2001
Cour d'appel du Québec
(Gendreau, Rousseau-Houle et Pelletier jj.c.a)

Appel rejeté

Le 7 mai 2001
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

28503 **United Parcel Service du Canada Ltée - c. - Communauté Urbaine de Montréal - et - Ville de Lachine et Bureau de révision de l'évaluation foncière du Québec** (Qué.) (Civile)

CORAM: Les juges L'Heureux-Dubé, Arbour et LeBel

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens en faveur de l'intimée Communauté Urbaine de Montréal et de la mise en cause Ville de Lachine.

The application for leave to appeal is dismissed with costs to the respondent Communauté Urbaine de Montréal and to the mis en cause Ville de Lachine.

NATURE DE LA CAUSE

Droit Municipal - Fiscalité municipale - Évaluation - La Cour d'appel du Québec a-t-elle erré en droit en confirmant le jugement de la Cour du Québec qui avait infirmé la décision du Bureau de révision de l'évaluation foncière du Québec (le «BREF») et rétabli la valeur réelle inscrite au rôle foncier alors qu'il s'agit d'une valeur au propriétaire non imposable en droit fiscal municipal canadien - Le BREF était-il bien fondé à faire appel à ses connaissances techniques, son expérience et son expertise pour fixer la valeur réelle - La Cour d'appel du Québec a-t-elle erré en droit en refusant sans motif de suivre son arrêt dans l'affaire *Appartement Hôtel Château Royal Inc. c. Montréal (Ville de)*, J.E. 2000-626, portant sur la présomption d'exactitude des valeurs inscrites au rôle?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 24 novembre 1995 Bureau de révision de l'évaluation foncière du Québec (M. G. Martineau É.A. et Me J.-F. Gosselin)	Plaintes accueillies; valeur réelle de l'unité d'évaluation déterminée à 13 500 000 \$
Le 23 septembre 1997 Cour du Québec (Barbe j.c.q.)	Appel accueilli en partie; valeur réelle de l'unité d'évaluation déterminée à 17 191 700 \$
Le 6 février 2001 Cour d'appel du Québec (Fish, Otis et Rochon [<i>ad hoc</i>] jj.c.a.)	Appel rejeté
Le 9 avril 2001 Cour suprême du Canada	Demande d'autorisation d'appel déposée

28573 **Dominique Landry et Guy Landry - c. - Groupe Mallette Maheu et Banque de Montréal**
(Qué.)(Civile)

CORAM: Les juges L'Heureux-Dubé, Arbour et LeBel

La demande de prorogation de délai est accordée et les demandes d'autorisation d'appel sont rejetées avec dépens.

The application for an extension of time is granted and the applications for leave to appeal are dismissed with costs.

NATURE DE LA CAUSE

Procédure — Tribunaux — Interrogatoire préalable — Requête pour permission d'interroger des tiers-experts — La Cour d'appel a-t-elle erré en acceptant que les intimées produisent des procédures en double dans une poursuite conjointe et solidaire? — La Cour d'appel a-t-elle erré en accordant aux intimées la permission d'interroger les experts des demandeurs avant le procès?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 22 juin 2000 Cour supérieure du Québec (Barbeau, j.c.s.)	Requête pour permission d'interroger des tiers de l'intimée « Banque de Montréal » accueillie
---	--

Le 16 février 2001
Cour d'appel du Québec
(Vallerand, Robert et Rochette, jj.c.a.)

Appels pour adjudication sur des objections et poursuite
des interrogatoires après défense rejetés

Le 17 avril 2001
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

Le 31 août 2001
Cour suprême du Canada

Demande de prorogation de délai déposée

28541 **Pierrette Montambault, François Montambault et Jacques Montambault - c. - Hôpital
Maisonneuve-Rosemont** (Qué.) (Civile)

CORAM: Les juges L'Heureux-Dubé, Arbour et LeBel

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

NATURE DE LA CAUSE

Responsabilité civile - Responsabilité administrative - Responsabilité civile extracontractuelle - Immunité - La Cour d'appel a-t-elle erré en droit en soutenant que l'hôpital intimé bénéficiait d'une immunité de droit public lorsque celle-ci a révoqué les privilèges de pratique du demandeur? - La Cour d'appel a-t-elle utilisé un cheminement et des critères erronés afin de déterminer l'application de l'immunité? - La Cour d'appel a-t-elle erronément substitué son appréciation à celle du premier juge dans la détermination des faits et des fautes qui en découlaient - La Cour d'appel a-t-elle erré dans la révision du quantum après avoir statué que l'hôpital jouissait d'une immunité relative?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 31 juillet 1995
Cour supérieure du Québec
(Carrière j.c.s.)

Action des demandeurs en reprise d'instance accueillie
en partie; intimé condamné à payer 54 092,56\$ avec
intérêts et indemnité

Le 13 mars 2001
Cour d'appel du Québec (Montréal)
(Beauregard [*dissident*], Deschamps et Robert jj.c.a.)

Pourvoi principal rejeté; pourvoi incident accueilli en
partie; montant de condamnation réduit à 18 332,72\$

Le 10 mai 2001
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

28719 **Roseland Farms Ltd. - v. - Her Majesty the Queen** (FC) (Civil)

CORAM: L'Heureux-Dubé, Arbour and LeBel JJ.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Taxation - Whether the decision in *Johnston v. Minister of National Revenue*, [1948] S.C.R. 486 places the burden of proof on the taxpayer to overcome an unsupported assumption of the Minister that the sale of a property was engaged in as part of a profit seeking business adventure - Whether the uncontradicted evidence of a hands-on president and director of a corporation is receivable and acceptable in court to prove the intention of the corporation

PROCEDURAL HISTORY

December 18, 1985 Tax Court of Canada (Brulé J.)	Applicant's appeal of reassessment for 1980 taxation year, dismissed
October 4, 1999 Federal Court of Canada, Trial Division (Sharlow J.)	Appeal allowed in part; reassessment ordered referred back to Minister of National Revenue on the issue of the closing 1980 grain inventory
May 23, 2001 Federal Court of Appeal (Strayer, Isaac and Evans JJ.A.)	Appeal dismissed
August 8, 2001 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

28565 **Air Inuit (1985) Ltd. and Mark J. Oppenheim - v. - The Attorney General of Canada, The Attorney General of Québec, Johnny Alayco and Alacie Aupalu** (Que.) (Civil)

CORAM: L'Heureux-Dubé, Arbour and LeBel JJ.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Procedural law - Civil procedure - Limitations of actions - Insurance contract - Motion to re-amend declaration - Motion for declaration that appeal not deemed to be abandoned - Whether Court of Appeal erred in dismissing Applicants' motions.

PROCEDURAL HISTORY

June 8, 2000 Superior Court of Quebec (Julien J.)	Respondents' (Attorney General of Quebec and Attorney General of Canada) motions seeking dismissal of Applicant Oppenheimer's action granted
March 9, 2001 Court of Appeal of Quebec (Gendreau, Rousseau-Houle and Pelletier JJ.A.)	Applicants' motion to reamend the amended declaration, dismissed; Applicants' motion for declaration that appeal has not been abandoned, dismissed
May 8, 2001 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

28307 **Jeannette Walsh, Estate Trustee of the Estate of David G. Walsh, deceased, Jeannette Walsh, personally and T. Stephen McAnulty - v. - 3218520 Canada Inc., 662492 Ontario Inc. and Osamu Shimizu - and between - John B. Thorpe - v. - 3218520 Canada Inc., 662492 Ontario Inc. and Osamu Shimizu - and between - Paul M. Kavanagh, Hugh C. Lyons, Rolando C. Francisco - v. - Donald Carom, 3218520 Canada Inc., 662492 Ontario Inc., Osamu Shimizu, and Eugene Schomberger (Ont.) (Civil)**

CORAM: Gonthier, Major and Binnie JJ.

The applications for leave to appeal are dismissed with costs.

Les demandes d'autorisation d'appel sont rejetées avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Procedural law - Civil Procedure - Actions - Class actions - Class proceedings - Certification - *Class Proceedings Act*, 1992, S.O. 1992, c. 6, s. 5 - Common issues, s. 5(1)(c) - Preferable procedure, s. 5(1)(d) - Shareholders of gold mine suffering loss when share values plummeting after disclosure that there were no gold deposits - Allegation that Bre-X defendants conspired to increase share prices for their own benefit - Representative plaintiffs seeking certification of class proceedings of actions framed in conspiracy, fraudulent misrepresentation, negligent misrepresentation and breach of the *Competition Act* - Class proceeding certified for 15 common issues - Whether the claim in negligent misrepresentation raises a common issue - Whether a class proceeding is the preferable procedure for resolving the negligent misrepresentation claim - Whether the Court of Appeal erred in law and in principle in certifying the class action with respect to the negligent misrepresentation claim - Whether the Court of Appeal erred in finding that a class proceeding is the preferable procedure for the resolution of the negligent misrepresentation claim - Whether there are conflicting appellate decisions - Whether there are conflicting approaches to the interpretation and application of the principles of certifying a class action - Whether the Court of Appeal erred in interfering with the motions judge's exercise of discretion.

PROCEDURAL HISTORY

June 23, 1999
Superior Court of Justice
(Winkler J.)

Action against Nancy Jane McAnulty stayed pending determination of claims against T. Stephen McAnulty, she is bound by the common issues determination; Action certified as a class proceeding against Bre-X Minerals Ltd., Bresea Resources Ltd., John B. Felderhof, Jeannette Walsh, Estate Trustee of the Estate of David G. Walsh, deceased and Jeannette Walsh personally, T. Stephen McAnulty, John B. Thorpe, Rolando C. Francisco, Hugh C. Lyons and Paul M. Cavanaugh; Motion to certify action as class proceeding against Nesbitt Burns Inc. and Egizio Bianchini dismissed without costs; Order defining and declaring the class; Order appointing 3218520 Canada Inc., 662492 Ontario Limited and Osamu Shimizu as representative parties for the Class; Donald Carom removed as a representative plaintiff; Declaration of 15 common issues for the Class against the Certified Defendants; Order that there are no common issues for claims in negligent misrepresentation and aggravated damages; Finding that a class proceeding is the preferable

	procedure for the 15 common issues; Order that Jeannette Walsh, Estate Trustee of the Estate of David G. Walsh, deceased, Jeanette Walsh personally and T. Stephen McNulty pay to 3218520 Canada Inc., 662492 Ontario Limited and Osamu Shimizu costs of the certification motion
December 6, 1999 Superior Court of Justice (Divisional Court) (O'Driscoll, Campbell, MacFarland JJ.)	Appeal of Respondents 3218520 Canada Inc., 662492 Ontario Limited and Osamu Shimizu dismissed with costs in the sum of \$3,000 per respondent
October 31, 2000 Court of Appeal for Ontario (Finlayson, Feldman, MacPherson JJ.A.)	Appeal allowed; paragraph 9 of Order of Winkler J. amended by deleting reference to the claim in negligent misrepresentation; Costs of appeal, motion for leave to appeal and costs in the Divisional Court awarded the Respondents 3218520 Canada Inc., 662492 Ontario Limited and Osamu Shimizu
December 7, 2000 Supreme Court of Canada	First Application for leave to appeal filed
December 22, 2000 Supreme Court of Canada	Second Application for leave to appeal filed
December 27, 2000 Supreme Court of Canada	Third Application for leave to appeal filed

28689 **Theresa Anne Glaremin - v. - Her Majesty the Queen** (Ont.) (Criminal)

CORAM: Gonthier, Major and Binnie JJ.

The application for an extension of time is granted and the application for leave to appeal is dismissed.

La demande de prorogation de délai est accordée et la demande d'autorisation d'appel est rejetée.

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Mental disorder - Non-mental disorder automatism - Dissociative identity disorder - Whether the trial judge erred in charging the jury on the defence or not criminally responsible

PROCEDURAL HISTORY

April 3, 1998 Ontario Court of Justice (General Division) (Cunningham J.)	Conviction: second degree murder Sentence: life imprisonment with parole ineligibility of 20 years
December 6, 2000 Court of Appeal for Ontario (Labrosse, Weiler and Feldman JJ.A.)	Appeals against conviction and sentence dismissed

July 10, 2001
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal and motion to extend time
filed

28655 **Ann Justice - v. - The Government of Manitoba** (Man.) (Civil)

CORAM: Gonthier, Major and Binnie JJ.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Torts - Damages - Vicarious liability - Sexual abuse - Repressed memory - Action against the Government of Manitoba for its potentially vicarious liability as employer of social worker allowed to proceed pursuant to Part II of *The Limitation of Actions Act*, R.S.M. 1987, c. L150 - Whether where a sexually abused child as an adult gives truthful evidence with respect to sexual abuse which had been repressed in her memory and there is sufficient confirmation which was not adverted to by the trial judge, a decision reversing the trial judge on this ground should not be permitted by the Supreme Court of Canada to deprive the plaintiff of her remedy and damages.

PROCEDURAL HISTORY

April 22, 1999 Court of Queen's Bench of Manitoba (Monnin J.)	Applicant's action for damages against the Respondent and William Doucet granted; liability for general damages of \$75,000.00 and special damages of \$41,862.00 apportioned 25% against Respondent and 75% against William Doucet
April 18, 2001 Court of Appeal of Manitoba (Twaddle, Helper and Kroft JJ.A.)	Appeal allowed; cross-appeal dismissed
June 13, 2001 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

28519 **Walter Gordon McOuat - v. - The Law Society of British Columbia** (B.C.) (Civil)

CORAM: Gonthier, Major and Binnie JJ.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Administrative law - Appeal - Barristers and solicitors - Reinstatement hearing - Decision from panel of Benchers of Law Society of B.C. to deny application for reinstatement upheld by Court of Appeal - Whether a reasonable apprehension of bias exists on the part of the Court of Appeal as one justice of the Appeal Court is a Life Bencher of the Law Society of B.C. and another justice was a Bencher when applicant was disbarred? - Whether there is a reasonable apprehension of bias on the part of the hearing panel of the Law Society of B.C. due to a lack of impartiality as panel members are all Benchers and members of the respondent, Law Society of B.C.? - Whether the Court of Appeal erred in failing to find the hearing panel was inexorable in its position denying the reinstatement of the applicant and that the hearing panel decision was not reasonable? - Whether the decision of the Court of Appeal is inequitable and unfair? *Legal Profession Act*, S.B.C. 1998, c.9. s.19(1).

PROCEDURAL HISTORY

January 21., 1999 Hearing Panel of Benchers of Law Society of British Columbia (Panel: Keighley, Ramsey and Martin)	Application for reinstatement denied
February 12, 2001 Court of Appeal for British Columbia (Southin, Rowles and Low JJ.A.)	Appeal from the decision of a panel of the Law Society of British Columbia, rejecting the Applicant's application for reinstatement to the bar, dismissed; appeal from costs dismissed.

April 12, 2001
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed.

28631 **2774880 Manitoba Ltd. - v. - Superior Management Ltd. and The Manufacturers Life Insurance Company** (Man.) (Civil)

CORAM: Gonthier, Major and Binnie JJ.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Property law - Real property - Leases - Mortgages - Whether an assignment given by a tenant of its entire right, title and interest in a lease of property owned by a third party to a mortgagee as security for a loan transfers the benefit and burden of the lease so as to bind the mortgagee to the covenant to pay rent - Whether a mortgagee in possession takes the obligations of the mortgagor's lease of property taken as security for the mortgage - If so, what are the rights and obligations of a mortgagee in possession in relation to third party contracts of the mortgagor - Whether an agreement to lease parking stalls becomes a mere licence if the tenant fails to designate or use designated stalls - If so, can the tenant or its assignee assert that the description of the demised premises in the lease is uncertain when it seeks to avoid its obligations under the lease for unrelated reasons?

PROCEDURAL HISTORY

October 7, 1999 Court of Queen's Bench of Manitoba (DeGraves J.)	Applicant's claim for rental arrears granted
September 12, 2000 Court of Appeal of Manitoba (Scott C.J.M., Twaddle and Monnin JJ.A.)	Respondent's appeal allowed
April 3, 2001 Court of Appeal of Manitoba (Scott C.J.M., Twaddle and Monnin JJ.A.)	Applicant's motion for reconsideration dismissed
June 4, 2001 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

28625 **J. S. McMillan Fisheries Ltd. - v. - The owners and all others interested in the ship "Qualicum Producer", Arnold Patrick Recalma and Mark Recalma** (B.C.) (Civil)

CORAM: Gonthier, Major and Binnie JJ.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Torts - Negligence - Recovery for costs thrown away - Punitive Damages - Maritime Law - Whether a tortfeasor should be entitled to profit from their negligent actions - Whether an injured party is entitled to recover its "put-up" capital rendered worthless by the actions of a negligent tortfeasor - Whether in maritime law, found negligence and admitted recklessness is sufficient to justify punitive damages

PROCEDURAL HISTORY

January 17, 2000 Supreme Court of British Columbia (Warren J.)	Applicant's claim for the recovery of costs thrown away dismissed
April 2, 2001 Court of Appeal of British Columbia (Southin, Ryan and Saunders JJ.A.)	Applicant's appeal dismissed
June 8, 2001 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed
June 20, 2001 Supreme Court of Canada (Binne J.)	Motion to extend time granted

28691 **Mark Ballantyne, Herbert Stadig, Douglas Cater and Process Impact Inc. - v. - McCormick Delisle & Thompson Inc.** (Ont.) (Civil)

CORAM: Gonthier, Major and Binnie JJ.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Commercial law - Employment contracts - Breach of fiduciary duty - Damages - Appeal - Whether the Court of Appeal misapprehended certain findings of fact by the trial judge - Whether the Court of Appeal substituted its findings of fact for those of the trial judge without proper justification - Whether the Court of Appeal failed to apply proper principals of law in calculating damages in the case of a breach of fiduciary duties - Whether the Court of Appeal erred in allowing the Respondent to re-elect the method for calculating damages.

PROCEDURAL HISTORY

September 20, 1999 Ontario Superior Court of Justice (Herold J.)	Respondents' action allowed
February 22, 2000 Ontario Superior Court of Justice (Herold J.)	Damages assessed in the amount of \$30,324

May 14, 2001
Court of Appeal for Ontario
(Finlayson , Carthy and Weiler JJ.A.)

Appeal allowed; damages increased to \$260,000

July 13, 2001
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

28646 **Tri-M Systems Inc. - v. - Her Majesty the Queen** (B.C.) (Civil)

CORAM: Gonthier, Major and Binnie JJ.

The application for leave to appeal is dismissed.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée.

NATURE OF THE CASE

Canadian Charter - Civil - Regulatory offence - Photo radar - Whether the Court of Appeal for British Columbia erred in holding that the photo radar scheme as established and administered under Sections 83.1 and 83.2 of the British Columbia *Motor Vehicle Act* does not infringe the right to be presumed innocent as guaranteed by Section 11(d) of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms* - *Motor Vehicle Act*, R.S.B.C. 1996, c. 318, ss. 83.1, 83.2

PROCEDURAL HISTORY

July 9, 1998
Provincial Court of British Columbia
(Makhdoom, J.P.)

Applicant's application seeking a declaration that ss. 83.1 and 83.2 of the *Motor Vehicle Act* violate ss. 7 and 11(d) of the *Charter* granted: stay of proceedings entered

November 19, 1998
Supreme Court of British Columbia
(Brenner, J.)

Appeal allowed; matter remitted to provincial court for a new trial

April 11, 2001
Court of Appeal of British Columbia
(Newbury, Saunders and Low JJ.A.)

Appeal dismissed; matter remitted to the Sitting Justice of the Peace to be continued

June 8, 2001
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

28465 **Charles Ferenczi - v. - Canada Trustco Mortgage Company** (Ont.) (Civil)

CORAM: Gonthier, Major and Binnie JJ.

The application for an extension of time is dismissed.

La demande de prorogation de délai est rejetée.

NATURE OF THE CASE

Commercial law - Contracts - *Non est factum* - Applicant denying liability under a promissory note purportedly signed on his behalf under a power of attorney.

PROCEDURAL HISTORY

June 27, 1995 Superior Court of Justice (Pitt J.)	Respondent Canada Trustco Mortgage Company's motion for judgment against Applicant allowed; Applicant's counterclaim against Respondent dismissed
April 18, 1996 Court of Appeal for Ontario (Brooke, Labrosse and Charron JJ.A.)	Applicant's appeal dismissed
March 19, 2001 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal and for an extension of time filed

28552 **Pilot Insurance Company - v. - John Christopher Taggart, by his litigation guardian Thomas Tessier, Linda Taggart, Thomas Tessier and Kelly Parker, Cory Matthew Simmons and Nancy Jean Pickering** (Ont.) (Civil)

CORAM: Gonthier, Major and Binnie JJ.

The application for leave to appeal is dismissed with costs to the Respondents, Christopher Taggart, by his litigation guardian Thomas Tessier, Linda Taggart, Thomas Tessier, Kelly Parker and Cory Matthew Simmons.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens aux intimés, Christopher Taggart, par son tuteur à l'instance Thomas Tessier, Linda Taggart, Thomas Tessier, Kelly Parker et Cory Matthew Simmons.

NATURE OF THE CASE

Commercial law - Insurance - No-fault insurance - Policy providing insurance coverage for dependant relatives - Insured *in loco parentis* to severely injured person but unrelated to him - Whether definition "relative" (an undefined term as found in Family Protection Endorsements and automobile insurance legislation) includes those people not related to each other by blood, marriage or adoption - Interpretation of "insured" in s. 265(2)(c)(ii) of the *Insurance Act*, R.S.O. 1990, c. I.8.

PROCEDURAL HISTORY

January 4, 2000 Superior Court of Justice (Killeen J.)	Applicant's motion for summary judgment granted; Respondents' claims dismissed
February 27, 2001 Court of Appeal for Ontario (Laskin, Goudge and Feldman JJ.A.)	Appeal allowed
April 27, 2001 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

28295 **Nunavut Tunngavik Inc. - v. - Attorney General of Canada** (FC) (Civil)

CORAM: Gonthier, Major and Binnie JJ.

The application for leave to appeal is dismissed with costs.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée avec dépens.

NATURE OF THE CASE

Administrative law - Judicial Review - Land Claims Agreements - Whether due regard given to appropriate principles and factors in interpreting land claims agreement during judicial review of decision by Minister of Fisheries and Oceans allocating fishing quotas - Standard of review if Minister's discretion structured and confined by a land claims agreement - Whether Minister complied with obligations in land claims agreement.

PROCEDURAL HISTORY

September 30, 1999
Federal Court, Trial Division
(Blais J.)

Application for judicial review dismissed

October 17, 2000
Federal Court of Appeal
(McDonald, Evans and Malone JJ.A.)

Appeal dismissed

December 15, 2000
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

9.10.2001

Before / Devant: THE REGISTRAR

Motion to extend the time in which to serve and file the response of the respondent State Farm Mutual Automobile Insurance Co.

Requête en prorogation du délai de signification et de dépôt de la réponse de l'intimée State Farm Mutual Automobile Insurance Co.

Charles Ferenczi

v. (28489)

State Farm Mutual Automobile Insurance Company, et al. (Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to July 19, 2001.

9.10.2001

Before /Devant: THE CHIEF JUSTICE

Motion by the appellants to state a constitutional question

Requête de la part des appelants pour énoncer une question constitutionnelle

Hughes Communications Inc., et al.

v. (28070)

Spar Aerospace Limited, et al. (Que.)

DISMISSED / REJETÉE

10.10.2001

Before / Devant: THE REGISTRAR

Motion for an order reducing the number of copies to be filed

Requête visant le dépôt d'un nombre réduit d'exemplaires

Warren James Jarvis

v. (28378)

Her Majesty the Queen (Crim.)(Alta.)

GRANTED / ACCORDÉE Motion to reduce the number of copies of the appellant's record to 12 copies and excusing the appellant from complying with the requirements of Rule 33(3) when reproducing transcript evidence and reasons for judgment in the record is granted.

10.10.2001

Before / Devant: LEBEL J.

Motions for leave to intervene

Requêtes en autorisation d'intervention

BY/PAR: Federation of Law Societies of
Canada
Attorney General of Newfoundland
Attorney General of Canada
Attorney General of Nova Scotia
Attorney General of Ontario
Attorney General of British Columbia
Ontario Crown Attorneys'
Association

IN/DANS: The Law Society of Alberta

v. (28275)

Craig Charles Krieger, et al. (Alta.)

GRANTED / ACCORDÉES

UPON APPLICATION by the Federation of Law Societies of Canada, the Attorney General of Newfoundland, the Attorney General of Canada, the Attorney General of Nova Scotia, the Attorney General of Ontario, the Attorney General of British Columbia and the Ontario Crown Attorneys' Association for leave to intervene in the above appeal;

AND HAVING READ the material filed ;

IT IS HEREBY ORDERED THAT:

1. The motion for leave to intervene of the applicant Federation of Law Societies of Canada is granted and the applicant shall be entitled to serve and file a factum not to exceed 20 pages in length.
 2. The motion for leave to intervene of the applicant Attorney General of Newfoundland is granted and the applicant shall be entitled to serve and file a factum not to exceed 20 pages in length.
 3. The motion for leave to intervene of the applicant Attorney General of Canada is granted and the applicant shall be entitled to serve and file a factum not to exceed 20 pages in length.
 4. The motion for leave to intervene of the applicant Attorney General of Nova Scotia is granted and the applicant shall be entitled to serve and file a factum not to exceed 20 pages in length.
 5. The motion for leave to intervene of the applicant Attorney General of Ontario is granted and the applicant shall be entitled to serve and file a factum not to exceed 20 pages in length.
 6. The motion for leave to intervene of the applicant Attorney General of British Columbia is granted and the applicant shall be entitled to serve and file a factum not to exceed 20 pages in length.
-

7. The motion for leave to intervene of the applicant Ontario Crown Attorneys' Association is granted and the applicant shall be entitled to serve and file a factum not to exceed 20 pages in length.

The request to present oral argument is deferred to a date following receipt and consideration of the written arguments of the parties and the interveners.

The interveners shall not be entitled to adduce further evidence or otherwise to supplement the record of the parties.

Pursuant to Rule 18(6) the interveners shall pay to the appellant and respondents any additional disbursements occasioned to the appellant and respondents by the interventions.

12.10.2001

Before / Devant: LEBEL J.

Motion to add parties

Requête en jonction de parties

Canadien Pacifique Ltée, et al.

c. (28753)

Communauté urbaine de Montréal, et al. (Qué.)

GRANTED IN PART, COSTS IN THE CAUSE / ACCORDÉE EN PARTIE, FRAIS À SUIVRE

Madame Françoise Nadon, intervenante en Cour supérieure, à titre de représentante d'un groupe exerçant un recours collectif contre un certain nombre de municipalités et d'organisme dans l'île de Montréal afin d'obtenir de l'éradication de l'herbes à poux et une indemnisation pour les dommages que cause sa propagation présente, ce qu'elle qualifie de requête en substitution ou l'ajout de partie. Cette demande est présentée dans le dossier d'une requête en autorisation déposée par Canadien Pacifique Limitée et al., contre un arrêt de la Cour d'appel du Québec qui a confirmé un jugement de la Cour supérieure. Celui-ci rejetait l'action en nullité intentée par les appelants contre des règlements municipaux imposant l'élimination de l'herbe à poux dans l'île de Montréal.

La documentation déposée dans le dossier d'autorisation de pourvoi indique que ni les municipalités ni le Procureur général du Québec ne semblent vouloir contester la requête pour autorisation de pourvoi. La requête de Madame Nadon souligne qu'elle serait, à ce stade, la seule partie vraiment intéressée au débat pour les fins de la demande d'autorisation. En Cour supérieure et en Cour d'appel, elle a participé activement au débat et a contesté la demande de nullité des règlements. D'ailleurs, les jugements rendus lui ont accordé des dépens.

Les autres parties contestent la requête de Madame Nadon. L'on soutient qu'elle ne peut se faire substituer à une partie. On plaide que, de toute façon, sa demande est prématurée parce qu'elle pourra toujours se faire reconnaître un statut d'intervenant, si l'autorisation de pourvoi est accordée.

L'objection quant à la conclusion de substitution de partie est bien fondée. L'on ne saurait permettre à une partie privée, de se substituer aux organismes municipaux qui prendront leurs propres décisions sur la conduite de ce dossier. Ceux-ci doivent conserver leur droit entier de participer au débat judiciaire, si tant est qu'ils veulent l'exercer.

En règle générale, dans ce dossier cependant, l'on constate que Madame Nadon est la partie qui a mené le débat contradictoire en Cour d'appel et en Cour supérieure. Elle s'était faite reconnaître le droit d'intervenir. Elle a participé agressivement au débat afin de contester les prétentions des demandresses en nullité. Juridiquement, elle était pleinement partie au litige en Cour supérieure et en appel. Dans le contexte d'une requête pour autorisation de pourvoi, où aucun des intimés ne semble pas vouloir débattre le bien fondé de la requête en autorisation de pourvoi, sa participation est justifiée.

Je l'estime même nécessaire, dans l'intérêt de la justice, pour éclairer complètement la Cour, notamment sur l'opportunité d'accorder l'autorisation de pourvoi et pour obtenir son appréciation de l'importance des questions en litige. Par la suite, si l'autorisation d'appel est accordée, la question du statut et de la participation de Madame Nadon au pourvoi, sera réglée suivant les dispositions de la loi et des règles de procédure de la Cour, tenu compte également de la situation qui pourrait être créé par l'attitude des autres parties.

Pour ces motifs, la requête est accueillie en partie, et la requérante Madame Françoise Nadon est autorisée à déposer une contestation de la demande d'autorisation, comme si elle était intimée sur la requête en autorisation, dans les 30 jours du présent jugement, le tout frais à suivre.

12.10.2001

Before / Devant: LEBEL J.

Motion for a stay of execution

Requête en vue de surseoir à l'exécution

Tri Gro Enterprises Ltd., et al.

v. (28789)

Craig Pyke, et al. (Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE

Applicants ask for a stay of execution of a judgment of the Court of Appeal for Ontario, rendered on August 3, 2001. The Court of Appeal dismissed an appeal from a judgment rendered by Ferguson J. of the Ontario Superior Court of Justice, ordering applicants to pay \$263,500 for damages in nuisance. Applicants have filed an application for leave to appeal and ask for a stay until disposition of the motion, and, if granted of the appeal.

The practice of the Court usually requires that a motion for a stay be filed in the Court of Appeal being appealed from. In the present case, the respondents acknowledge that a stay is justified and the parties have agreed on the conditions to be attached to the stay. Under these circumstances, the motion can be granted. For these reasons the judgement rendered by Ferguson J. dated April 2000 is stayed, pending the determination of the application for leave to appeal, and if leave is granted, of the appeal to this Court, subject to the following conditions:

1. Greenwood Mushroom Farm will obtain a letter of credit for \$375,000.00, payable to Donald R. Good, In Trust;
2. The letter of credit will be held in escrow by Nelligan O'Brien Payne LLP;
3. The letter of credit will be released to Donald R. Good in the event that:
 - a) Greenwood Mushroom Farm is unsuccessful in obtaining leave to appeal to the Supreme Court of Canada, or Greenwood Mushroom Farm is unsuccessful on any appeal to the Supreme Court of Canada; and,
 - b) The respondents make a demand, in writing, for monies payable pursuant to the judgment, and the judgment is not otherwise satisfied within 30 days.
4. In the event that Greenwood Mushroom Farm has partial success on any appeal, the above agreement will be adjusted accordingly.

15.10.2001

Before / Devant: LEBEL J.

**Motion to extend the time in which to serve and file
the application for leave**

**Requête en prorogation du délai de signification et de
dépôt de la demande d'autorisation**

Brian S. Heron

v. (28808)

Charles A. Smith (N.S.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to November 16, 2001.

**NOTICE OF APPEAL FILED SINCE
LAST ISSUE**

3.10.2001

David Albert Siemens, et al.

v. (28416)

The Attorney General of Manitoba, et al. (Man.)

4.10.2001

The Estate of Manish Odhavji, deceased, et al.

v. (28425)

Detective Martin Woodhouse, et al. (Ont.)

5.10.2001

The Corporation of the City of Ottawa

v. (28469)

Ken Goudie, et al. (Ont.)

9.10.2001

Her Majesty the Queen in Right of Alberta

v. (28261)

Devon Gary Ell, et al. (Alta.)

9.10.2001

Alan H. Coles

v. (28264)

Canam Enterprises Inc. (Ont.)

**AVIS D'APPEL DÉPOSÉS DEPUIS LA
DERNIÈRE PARUTION**

10.10.2001

Mervyn Allen Buhay

v. (28667)

Her Majesty the Queen (Man.)

27.9.2001

Karlheinz Schreiber

v. (28543)

The Federal Republic of Germany, et al. (Ont.)

11.10.2001

Lang Michener

v. (28544)

United Grain Growers Limited (F.C.)

15.10.2001

The Information Commissioner of Canada

v. (28601)

**The Commissioner of the Royal Canadian
Mounted Police (F.C.)**

**NOTICES OF INTERVENTION FILED
SINCE LAST ISSUE**

**AVIS D'INTERVENTION DÉPOSÉS
DEPUIS LA DERNIÈRE PARUTION**

15.10.2001

BY/PAR: Attorney General of Ontario

IN/DANS: **Miguel Figueroa**

v. (28194)

Attorney General of Canada (Ont.)

16.10.2001

BY/PAR: Procureur général du Québec

IN/DANS: **Miguel Figueroa**

v. (28194)

Attorney General of Canada (Ont.)

**APPEALS HEARD SINCE LAST ISSUE
AND DISPOSITION**

**APPELS ENTENDUS DEPUIS LA
DERNIÈRE PARUTION ET
RÉSULTAT**

11.10.2001

CORAM: Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour and LeBel JJ.

Autobus Thomas Inc.

Daniel Bourgeois et Virginie April pour l'appelante.

c. (27804)

Sa Majesté la Reine (C.F.)(Civile)(Autorisation)

Pierre Cossette et Marie-Andrée Legault pour l'intimée.

DISMISSED WITH COSTS /REJETÉ AVEC DÉPENS

LE JUGE GONTHIER (oralement) :

[TRANSLATION] GONTHIER J. (orally):

Étant essentiellement d'accord avec les motifs du juge Louis Marceau et en particulier, son analyse des relations entre les parties, nous sommes tous d'avis de rejeter l'appel avec dépens.

Since we are essentially in agreement with the reasons of Louis Marceau J.A. and, in particular, his analysis of the relations between the parties, we would all dismiss the appeal with costs.

Nature of the case:

Nature de la cause:

Tax law - Commercial law - Capital of a corporation - Loan - Sale - Inventory financing- Line of credit - Instalment sales contract - "Loans and advances" - Real security - Transfer of money - Whether Appellant's indebtedness in connection with the financing of its inventory of buses constitutes loans and advances under s. 181.2(3)(c) of the *Income Tax Act* - Whether Appellant's indebtedness in connection with the financing of its inventory of buses constitutes indebtedness under s. 181.2(3)(d) of the *Income Tax Act*.

Droit fiscal - Droit commercial - Capital d'une société - Prêt - Vente - Financement d'inventaires - Marge de crédit - Contrat de vente à tempérament - « Prêts et avances » - Sûreté réelle - Tradition d'argent - Les dettes de l'appelante reliées au financement d'inventaires d'autobus constituent-elles des prêts et avances en vertu de l'alinéa 181.2(3)c) de la *Loi de l'impôt sur le revenu*? - Les dettes de l'appelante reliées au financement d'inventaires d'autobus constituent-elles des dettes visées par l'alinéa 181.2(3)d) de la *Loi de l'impôt sur le revenu*?

12.10.2001

CORAM: Iacobucci, Major, Bastarache, Arbour and LeBel JJ.

J.W.R.

D. Mayland McKimm, Q.C. and Susan E. Wishart for the appellant.

v. (28433)

Her Majesty the Queen (B.C.) (Criminal) (As of Right)

Wendy Rubin for the respondent.

ALLOWED / ACCUEILLI

IACOBUCCI J. (orally):

Ms. Rubin, the Court is grateful for your helpful submissions. It will not be necessary to hear from you Mr. McKimm or Ms. Wishart as the Court is ready to pronounce judgment.

Substantially, for the reasons of Mr. Justice Donald, we would allow the appeal, set aside the judgment of the British Columbia Court of Appeal, and order a new trial.

Nature of the case:

Criminal law - Trial - Charge to the jury - Reasonable doubt - Whether the majority of the Court of Appeal erred in finding that the trial judge adequately charged the jury on the theory of the defence - Whether the majority of the Court of Appeal erred in finding that the trial judge adequately charged the jury with respect to assessing conflicting evidence and credibility within the context of reasonable doubt - Whether Esson J.A. erred in finding that the trial judge adequately charged the jury on the meaning of reasonable doubt - Whether Southin J.A. erred in applying the curative provision of section 686(1)(b)(iii) of the *Criminal Code* after finding that the charge to the jury on the meaning of reasonable doubt was inadequate.

[TRANSLATION] LE JUGE IACOBUCCI (oralement):

Maître Rubin, la Cour vous remercie d'avoir présenté vos observations utiles. Il ne sera pas nécessaire de vous entendre M^e McKimm et M^e Wishart étant donné que nous sommes prêts à rendre jugement.

Essentiellement, pour les raisons données par le juge Donald, nous sommes d'avis d'accueillir le pourvoi, d'annuler l'arrêt de la Cour d'appel de la Colombie-Britannique et d'ordonner un nouveau procès.

Nature de la cause:

Droit criminel - Procès - Exposé au jury - Doute raisonnable - La majorité de la Cour d'appel a-t-elle commis une erreur en concluant que l'exposé du juge de première instance au jury était correct en ce qui concerne la théorie de la défense? - La majorité de la Cour d'appel a-t-elle commis une erreur en concluant que l'exposé du juge de première instance au jury était correct en ce qui concerne l'évaluation de la preuve conflictuelle et la crédibilité dans le contexte du doute raisonnable? - Le juge Esson de la Cour d'appel a-t-il commis une erreur en concluant que l'exposé du juge de première instance au jury était correct en ce qui concerne la notion de doute raisonnable? - Le juge Southin de la Cour d'appel a-t-il commis une erreur en appliquant la disposition réparatrice édictée au sous-alinéa 686(1)(b)(iii) du *Code criminel* après avoir conclu que l'exposé au jury sur la notion de doute raisonnable était inadéquat?

Reasons for judgment are available

Les motifs de jugement sont disponibles

OCTOBER 18, 2001 / LE 18 OCTOBRE 2001

27235 Benoît Proulx c. Le procureur général du Québec (Qué.) (Civil)
2001 SCC 66 / 2001 CSC 66

CORAM: Le juge en chef McLachlin et les juges L'Heureux-Dubé,
Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache et Binnie

Le pourvoi est accueilli, l'arrêt des juges majoritaires de la Cour d'appel du Québec est annulé, et l'ordonnance du juge Rioux sur la responsabilité de la Couronne et les dommages-intérêts accordés par le juge Letarte sont rétablis. Les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier et Bastarache sont dissidents. L'appelant a droit aux dépens devant notre Cour et devant les cours d'instance inférieure.

The appeal is allowed, the judgment of the majority of the Quebec Court of Appeal is set aside and the order of Rioux J. on the responsibility of the Crown and the damages award ordered by Letarte J. are restored, L'Heureux-Dubé, Gonthier and Bastarache JJ. dissenting. The appellant is entitled to his costs in this Court and in the courts below.

27108 The Law Society of British Columbia - v. - Jaswant Singh Mangat, Westcoast Immigration Consultants Ltd. and Jill Sparling - and - the Attorney General of Canada, the Attorney General for Ontario, the Attorney General of Manitoba, the Attorney General of British Columbia, the Organization of Professional Immigration Consultants Inc., the Canadian Bar Association, and the Association of Immigration Counsel of Canada (B.C.) (Civil) 2001 SCC 67 / 2001 CSC 67

CORAM: The Chief Justice and L'Heureux-Dubé, Gonthier,
Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour and LeBel JJ.

The appeal is dismissed with party and party costs to the respondent Sparling and solicitor-client costs to the respondent Mangat. The constitutional question is answered as follows:

1. Is s. 26 of the *Legal Profession Act*, S.B.C. 1987, c. 25, constitutionally inoperative or inapplicable to persons acting under ss. 30 and 69 of the *Immigration Act*, R.S.C. 1985, c. I-2, and its associated Rules and Regulations and, if so, are the latter provisions *ultra vires* Parliament?

Answer Section 26 of the *Legal Profession Act* is constitutionally inoperative to persons acting under ss. 30 and 69(1) of the *Immigration Act* and its associated Rules and Regulations. It is not necessary to determine whether this disposition is constitutionally inapplicable. The provisions are *intra vires* Parliament.

Le pourvoi est rejeté, des dépens entre parties sont accordés à l'intimée Sparling et des dépens procureur-client à l'intimé Mangat. La question constitutionnelle reçoit la réponse suivante:

1. L'article 26 de la *Legal Profession Act*, S.B.C. 1987, ch. 25, est-il inopérant ou inapplicable du point de vue constitutionnel à l'égard des personnes agissant en vertu des art. 30 et 69 de la *Loi sur l'immigration*, L.R.C. 1985, ch. I-2, et ses textes d'application? Dans l'affirmative, ces dispositions excèdent-elles la compétence du Parlement?

Réponse L'article 26 de la *Legal Profession Act* est inopérant du point de vue constitutionnel à l'égard des personnes agissant en vertu de l'art. 30 et du par. 69(1) de la *Loi sur l'immigration* et ses textes d'application. Il n'est pas nécessaire de déterminer si cette disposition est inapplicable du point de vue

constitutionnel. L'article 30 et le par. 69(1) de la *Loi sur l'immigration* relèvent de la compétence du Parlement.

27699 **John Hollick - v. - The City of Toronto - and - Friends of the Earth, West Coast Environmental Law Association, Canadian Association of Physicians for the Environment, the Environmental Commissioner of Ontario and the Law Foundation of Ontario** (Ont.) 2001 SCC 68 / 2001 CSC 68

CORAM: The Chief Justice and Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie and Arbour JJ.

The appeal is dismissed. There will be no costs to either party.

Le pourvoi est rejeté. Il n'y a pas d'adjudication des dépens.

27721 **Her Majesty the Queen in Right of the Province of British Columbia - v. - Leanne Rumley, John Pratt, Sharon Rumley, J.S. and M.M.** (B.C.) 2001 SCC 69 / 2001 CSC 69

CORAM: The Chief Justice and Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie and Arbour JJ.

The appeal is dismissed. The respondents shall have costs throughout.

Le pourvoi est rejeté. Les dépens sont adjugés aux intimés dans toutes les cours.

OCTOBER 19, 2001 / LE 19 OCTOBRE 2001

26664 **ADVANCE CUTTING & CORING LTD., GILLES THÉRIAULT, LUC LOYER, ÉRIC SCHRYER, JEAN GRÉGOIRE, DANIEL MATTE, RAYMOND MATTE, PAUL ROCK, MARC PICHÉ, DENIS ST-AMOUR, RAY MATTE COUVREUR, 161614 CANADA INC., ATELIERS DE MENUISERIE ALLAIRE INC., PAUL RODRIGUE, RAYMOND PLANTE and MICHEL MONGEON v. HER MAJESTY THE QUEEN and ATTORNEY GENERAL OF QUEBEC, COMMISSION DE LA CONSTRUCTION DU QUÉBEC, CENTRALE DES SYNDICATS DÉMOCRATIQUES (CSD-CONSTRUCTION), CONFÉDÉRATION DES SYNDICATS NATIONAUX (CSN-CONSTRUCTION), CONSEIL PROVINCIAL DU QUÉBEC DES MÉTIERS DE LA CONSTRUCTION (INTERNATIONAL), FÉDÉRATION DES TRAVAILLEURS DU QUÉBEC (FTQ-CONSTRUCTION), CANADIAN COALITION OF OPEN SHOP CONTRACTING ASSOCIATIONS and CANADIAN OFFICE OF THE BUILDING AND CONSTRUCTION TRADES DEPARTMENT, AFL-CIO** (Que.)
2001 SCC 70 / 2001 CSC 70

CORAM: The Chief Justice and L'Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour and LeBel JJ.

The appeal is dismissed, McLachlin C.J. and Major, Bastarache and Binnie JJ. dissenting. The constitutional questions should be answered as follows.

1. Do ss. 28-40, 85.5, 85.6, 119.1 and 120 of an *Act respecting labour relations, vocational training and manpower management in the construction industry* and s. 23 of the *Regulation respecting the election of a representative association by the employees of the construction industry* restrict the guarantees of freedom of association under s. 2(d) of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*?

Answer: Yes. L'Heureux-Dubé, Gonthier, Arbour and LeBel JJ. would answer no.

2. If so, is the restriction justified under s. 1 of the *Charter*?

Answer: L'Heureux-Dubé, Gonthier, Arbour and LeBel JJ. would find it unnecessary to answer this question. Iacobucci J. would answer yes. McLachlin C.J. and Major, Bastarache and Binnie JJ. would answer no

Le pourvoi est rejeté, le juge en chef McLachlin et les juges Major, Bastarache et Binnie sont dissidents. Les questions constitutionnelles reçoivent les réponses suivantes :

1. Est-ce que les art. 28 à 40, 85.5, 85.6, 119.1 et 120 de la *Loi sur les relations du travail, la formation professionnelle et la gestion de la main-d'oeuvre dans l'industrie de la construction* et l'art. 23 du *Règlement sur le choix d'une association représentative par les salariés de l'industrie de la construction* restreignent la liberté d'association garantie par l'al. 2d) de la *Charte canadienne des droits et libertés*?

Réponse : Oui. Les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier, Arbour et LeBel répondraient non.

2. Dans l'affirmative, cette restriction est-elle justifiée au regard de l'article premier de la *Charte*?

Réponse : Les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier, Arbour et LeBel estiment inutile de répondre à cette question. Le juge Iacobucci répondrait oui. Le juge en chef McLachlin et les juges Major, Bastarache et Binnie répondraient non.

27863 **Dai Geun Rhee - v. - Her Majesty the Queen** (B.C.) (Crim.) **2001 SCC 71 / 2001 CSC 71**

CORAM: Iacobucci, Major, Binnie, Arbour and LeBel JJ.

The appeal is dismissed, LeBel J. dissenting.

Le pourvoi est rejeté. Le juge LeBel est dissident.

REASONS ONLY / MOTIFS SEULEMENT:

27524 **539938 Ontario Limited, Roy's Electric, Roy Zub, Douglas and Joyce Zub - v. - Tyler Derksen, a minor, by his litigation guardian William Derksen, Travis Derksen, a minor, by his litigation guardian William Derksen, and the said William Dersken, and Kathy Derksen, and William Derksen (Sr.) and Justina Derksen, and Fred Irvine, and Edith Irvine, 539938 Ontario Limited, Roy's Electric, Roy Zub, Douglas Zub and Joyce Zub (with respect to Wawanesa Automobile Policy Number 3556895) and 539938 Ontario Limited, Roy's Electric, Roy Zub, Douglas Zub and Joyce Zub (in their uninsured capacity)** (Ont.) (Civil) **2001 SCC 72 / 2001 CSC 72**

OCTOBER 12, 2001 / LE 12 OCTOBRE 2001

26699 **MARK EDWARD RUSSELL v. HER MAJESTY THE QUEEN** (Alta.) (Crim.)

CORAM: Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie and Arbour JJ.

The motion for a rehearing is dismissed.

La requête en nouvelle audition est rejetée.

Benôit Proulx - c. - Le procureur général du Québec (Qué.) (Civile) (27235)

Indexed as: R. v. Proulx / Répertoire: R. c. Proulx

Neutral citation: 2001 SCC 66. / Référence neutre: 2001 CSC 66.

Judgment rendered October 18, 2001 / Jugement rendu le 18 octobre 2001

Présents : Le juge en chef McLachlin et les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache et Binnie.

Responsabilité civile -- Poursuites criminelles abusives -- Régime d'immunité de responsabilité civile extra-contractuelle applicable en droit québécois au procureur général du Québec et à ses substituts -- L'arrêt Nelles s'applique-t-il intégralement au Québec?-- Les faits reprochés au procureur général et à son substitut rencontrent-ils les critères de l'arrêt Nelles?

En 1986, le substitut du procureur général détermine qu'il n'y a pas suffisamment de motifs pour accuser l'appelant du meurtre de son ancienne amie de coeur, car il n'existe aucune preuve d'identification fiable. Il clôt le dossier de la poursuite. Environ cinq ans plus tard, à l'occasion d'allégations à sensation concernant une action en libelle diffamatoire intentée par l'appelant contre une station de radio et un enquêteur de police à la retraite qui a travaillé au dossier, les défendeurs dans l'action en libelle diffamatoire informent le substitut de l'existence d'un nouveau témoin qui pourrait fournir la preuve d'identification. Le substitut ajoute l'enquêteur de police défendeur à l'équipe de la poursuite, rouvre le dossier et décide de poursuivre l'appelant pour meurtre au premier degré. En première instance, le jury déclare l'appelant coupable. En appel, la Cour d'appel infirme la déclaration de culpabilité en critiquant sévèrement l'absence de preuve crédible. À la suite de son acquittement, l'appelant intente une action en dommages et intérêts pour poursuites criminelles abusives contre le procureur général du Québec. La Cour supérieure retient la responsabilité du procureur général et le condamne à payer plus d'un million de dollars en dommages et intérêts. La majorité de la Cour d'appel accueille l'appel du procureur général et rejette l'action. La question dont la Cour est saisie consiste à déterminer s'il s'agit en l'espèce de l'un des cas exceptionnels où il faut lever l'immunité du ministère public contre une action fondée sur la conduite répréhensible du poursuivant.

Arrêt (les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier et Bastarache sont dissidents) : Le pourvoi est accueilli.

Le juge en chef McLachlin et les juges **Iacobucci**, Major et **Binnie** : Les poursuivants jouissent d'un vaste pouvoir discrétionnaire et d'un grand pouvoir décisionnel dans l'exercice de leurs fonctions et les tribunaux doivent se montrer très réticents à mettre en doute rétrospectivement la sagesse des décisions du poursuivant, lorsqu'ils évaluent la responsabilité du ministère public pour la conduite répréhensible du poursuivant. Le ministère du procureur général et les substituts du procureur général ne sont toutefois pas au-dessus de la loi et il s'agit de l'un des cas exceptionnels où il faut lever l'immunité du ministère public contre une action fondée sur la conduite répréhensible du poursuivant. L'arrêt *Nelles* énonce quatre conditions à établir selon la prépondérance des probabilités dans une action en dommages et intérêts fondée sur la conduite répréhensible du poursuivant et ces conditions sont remplies en l'espèce. Le dossier révèle que : (1) l'intimé a engagé la poursuite; (2) la poursuite a mené à l'acquiescement de l'appelant; (3) le substitut du procureur général n'avait aucun motif raisonnable et probable sur lequel fonder les accusations portées contre l'appelant; et (4) la poursuite était motivée par un but illégitime.

Il est clair que le poursuivant ne doit pas être convaincu hors de tout doute raisonnable de la culpabilité de l'accusé avant de porter des accusations contre lui, mais il doit y avoir suffisamment d'éléments de preuve pour qu'il soit raisonnable de croire qu'une déclaration de culpabilité pourrait être obtenue régulièrement. En l'espèce, lorsqu'il a autorisé l'inculpation de l'appelant pour meurtre au premier degré en 1991, le substitut du procureur général aurait manifestement dû savoir que la preuve n'aurait pas pu entraîner régulièrement à une déclaration de culpabilité. En particulier, l'identification de l'appelant par témoin oculaire, qui était le motif principal pour rouvrir l'enquête et poursuivre l'appelant, était manifestement inadéquate et l'enregistrement clandestin de la conversation entre l'appelant et le père de la victime était vraisemblablement inadmissible en preuve. Même si cette conversation avait été admissible, elle n'avait aucune valeur probante. Les accusations portées contre l'appelant s'appuyaient sur de simples soupçons et hypothèses et n'étaient pas fondées sur des motifs raisonnables et probables. Cela ne suffit pas en soi à fonder la poursuite engagée par l'appelant.

Une action pour poursuites abusives exige des éléments de preuve révélant un effort délibéré de la part du ministère public pour abuser de son propre rôle ou de le dénaturer dans le cadre du système de justice pénale. En droit civil québécois, un tel comportement est inclus dans la notion de « faute intentionnelle ». L'élément clé de la poursuite abusive est la malveillance, mais la notion de malveillance dans ce contexte inclut la conduite du poursuivant qui est motivée par un « but illégitime ». En l'espèce, le but illégitime découle du mélange entre une affaire d'intérêt privé (la défense à une action en libelle diffamatoire) et une affaire d'intérêt public (la poursuite). C'est la conclusion qu'a tirée le juge de première instance et la Cour d'appel n'avait aucun motif valable pour la modifier.

La décision de faire appel aux services du policier à la retraite dans le dossier rouvert par la poursuite, malgré sa qualité de défendeur dans l'action en libelle diffamatoire très médiatisée dans laquelle l'appelant réclamait un million de dollars, constitue un élément de preuve supplémentaire de malveillance, en ce sens que le substitut du procureur général ne s'est apparemment pas soucié de mélanger irrégulièrement une affaire d'intérêt public avec une affaire d'intérêt privé.

Le substitut a mis ses pouvoirs au service de la stratégie de la défense dans l'action en libelle diffamatoire et s'est ainsi compromis par la façon dont le policier à la retraite a apparemment manipulé la preuve et par les irrégularités qui se sont produites au cours du processus d'enquête après sa réouverture. Il y a eu mépris flagrant des droits de l'appelant, alimenté par des motifs totalement irréguliers. Bien que l'arrêt *Nelles* ait établi un cadre large à l'intérieur duquel les poursuivants agissant de bonne foi jouissent d'une immunité malgré de mauvaises décisions, les motifs ambigus du substitut l'ont fait sortir de ce cadre et constituent de la malveillance.

Les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier et Bastarache (dissidents): Au Québec, la responsabilité civile extra-contractuelle du procureur général du Québec et de ses substituts en matière de poursuites criminelles abusives relève du droit public. Le droit public du Québec à cet égard est régi par la common law de droit public. Les principes énoncés dans l'arrêt *Nelles* font donc partie du droit public québécois et ces principes indiquent que le procureur général et ses substituts ne jouissent pas d'une immunité absolue à l'égard du délit civil de poursuites criminelles abusives mais d'une immunité relative. L'arrêt *Nelles* s'applique intégralement au Québec et, en conséquence, il n'y a pas lieu d'appliquer les notions de fautes du droit civil privé du Québec pour décider de cette responsabilité; il y a plutôt lieu de s'en tenir aux critères de droit public énoncés dans l'arrêt *Nelles*. Le seuil requis permettant de lever l'immunité des procureurs de la Couronne est élevé. Dans la présente affaire, les faits reprochés au procureur général et à son substitut ne rencontrent pas les deux derniers critères de l'arrêt *Nelles*. La preuve au dossier établit qu'à l'époque du dépôt de la poursuite le substitut pouvait raisonnablement croire qu'il avait des motifs raisonnables et probables suffisants pour inculper l'appelant et qu'il n'a pas agi avec une intention malveillante.

Le rôle du procureur général n'est pas de se substituer au juge et d'être objectivement convaincu, hors de tout doute raisonnable, de la culpabilité d'un accusé ni même de s'assurer, à cet égard, que la preuve qu'il détient suffira nécessairement à garantir un verdict de culpabilité. Au plan subjectif, il doit croire de bonne foi en la culpabilité de l'accusé; cette certitude doit être basée sur des motifs raisonnables et probables. La lecture du dossier révèle une croyance sincère de la part du substitut en la culpabilité de l'appelant. Quant à l'analyse objective du caractère raisonnable de cette croyance, il faut déterminer si une personne prudente et diligente en viendrait à croire, de façon probable, l'appelant coupable du crime. Dans l'application d'un tel critère, on doit tenir compte des circonstances propres à l'affaire. En l'espèce, l'accusation a été déposée sur la base d'une preuve entièrement circonstancielle. Même si chacun des faits que révélait l'enquête à cette époque, pris isolément, ne permettait pas de conclure nécessairement à la culpabilité d'un accusé, ces éléments, ajoutés les uns aux autres et pris dans leur ensemble, pouvaient raisonnablement justifier qu'un accusé soit déclaré coupable.

En particulier, lors du dépôt de l'accusation criminelle, le substitut avait raison de croire que la preuve de la conversation entre le père de la victime et l'appelant était admissible. La Cour d'appel a reconnu qu'au moment où le juge du procès a rendu sa décision d'admettre la conversation en preuve, il existait des circonstances particulières qui le justifiaient d'en arriver à cette conclusion. On ne saurait, dans ce contexte particulier, exiger du substitut à l'époque où il a déposé la dénonciation plus qu'on en a exigé du juge du procès à l'époque où cette décision a été rendue. En ce qui concerne l'identification de l'appelant, cette identification n'était qu'un jalon dans l'ensemble de la preuve circonstancielle sur laquelle l'accusation était basée. Le nouveau témoin n'était pas un témoin oculaire du meurtre et son témoignage n'avait pas pour but d'identifier un meurtrier mais simplement d'apporter un élément supplémentaire au faisceau de

preuves dont disposait déjà le substitut. De plus, les règles jurisprudentielles en matière d'identification sont très souples. Même une identification « irrégulière » n'empêche pas qu'elle puisse être légalement admise en preuve. Le substitut a donc agi conformément à l'état du droit en matière d'identification. Quelle que soit sa valeur probante, l'identification en l'espèce n'était pas illégale. Il revenait au jury d'apprécier cette preuve d'identification et au juge de mettre le jury en garde quant à sa force probante. Même si l'identification ne portait que sur les yeux et la barbe de l'appelant, le substitut n'est ni juge ni jury et il avait le droit et même le devoir de porter cet élément de preuve devant la justice pourvu qu'il ait lui-même cru qu'il était valable. Rien au dossier ne laisse entendre que tel n'était pas le cas et qu'il agissait de mauvaise foi.

À la lumière des éléments de preuve que possédait le substitut lorsqu'il a autorisé le dépôt de l'accusation de meurtre au premier degré contre l'appelant, examinés dans leur contexte en tenant compte de leur nature et du droit à l'époque, le substitut pouvait vraisemblablement croire à l'époque qu'il avait des motifs raisonnables et probables suffisants pour inculper l'appelant. D'autres éléments importants portent à conclure à l'existence de motifs suffisants tels que le fait que le juge de l'enquête préliminaire a renvoyé l'appelant à procès. On doit présumer que ce dernier connaissait l'état du droit. S'il a jugé les éléments de preuve apportés par le substitut suffisants pour un renvoi à procès, on ne saurait reprocher au substitut d'en être arrivé à la même conclusion. Par surcroît, le juge du procès n'a pas ordonné un verdict d'acquiescement et l'appelant a été reconnu coupable par le jury au terme de son procès criminel.

Pour démontrer une intention malveillante, l'appelant doit établir, selon la prépondérance de la preuve, la présence d'un but illégitime et le détournement des pouvoirs du substitut à cette fin. Cette norme, qui doit être appliquée de façon stricte, est élevée et claire puisqu'elle exige la preuve de l'intention subjective du substitut d'agir par malveillance ou dans un but illégitime. En l'espèce, le seul fait d'autoriser le dépôt d'une accusation criminelle dont l'issue est un verdict d'acquiescement ne saurait permettre de conclure à une intention malveillante de la part du substitut. Ce serait contraire à la norme de conduite de l'arrêt *Nelles* et cela créerait une obligation de résultat envers le substitut. Une telle norme équivaldrait à nier au substitut toute immunité. L'existence de motifs raisonnables et probables pour déposer l'acte d'accusation, écarte tout « but illégitime » qu'aurait poursuivi le substitut. La preuve au dossier établit que c'est l'apparition d'un nouveau témoin qui a influencé le comportement du ministère public et non pas la publicité entourant l'action civile en diffamation. Le substitut était totalement étranger à cette action. C'est uniquement à la demande de ses supérieurs qu'il a repris le dossier. On ne saurait non plus reprocher au substitut les gestes posés par un enquêteur, alors retraité, de la police, gestes que le substitut ignorait et pour lesquels l'enquêteur n'avait reçu aucun mandat du substitut. Que le procureur général ait ensuite, par l'entremise de la police, obtenu les services de cet enquêteur pour poursuivre l'enquête est logique puisque c'était lui qui avait mené toute l'enquête dans ce dossier dès le début. Enfin, l'utilisation que le substitut a fait, lors de sa plaidoirie au procès, de la conversation entre le père de la victime et l'appelant ne révèle aucune intention malveillante de la part du substitut.

En somme, il n'y a aucun élément de preuve qui démontre que le substitut a agi pour ses fins personnelles, par vengeance ou inimitié envers l'appelant, de mauvaise foi, hors de son mandat pour des fins impropres, ou qu'il ait commis une fraude à la loi. Un examen attentif des faits mis en preuve lors de la poursuite civile démontre plutôt que le substitut a agi dans le cadre de ses fonctions d'officier public, en poursuivant un individu qu'il croyait, de bonne foi, coupable d'un crime.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel du Québec, [1999] R.J.Q. 398, [1999] R.R.A. 56, [1999] J.Q. n° 373 (QL), qui a infirmé des jugements de la Cour supérieure, [1997] R.J.Q. 2509, [1997] R.R.A. 118, [1997] A.Q. n° 2710 (QL); [1997] R.J.Q. 2516, [1997] J.Q. n° 2711 (QL). Pourvoi accueilli avec dépens, les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier et Bastarache sont dissidents.

Christian Trépanier et Lawrence Corriveau, c.r., pour l'appelant.

Claude Gagnon, Alain Loubier et Carole Soucy, pour l'intimé.

Procureurs de l'appelant : Corriveau, Corriveau, Québec.

Procureurs de l'intimé : St-Laurent, Gagnon, Québec.

Present: McLachlin C.J. and L'Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache and Binnie JJ.

Civil liability – Malicious prosecution – Regime of immunity and extra-contractual civil liability applicable in Quebec law to Attorney General of Quebec and prosecutors -- Whether Nelles applies integrally in Quebec -- Whether facts alleged against Attorney General and prosecutor meet test set out in Nelles.

In 1986, the prosecutor determined that there were insufficient grounds to charge the appellant with the murder of his former girlfriend as there was no reliable identification evidence. The prosecution file was closed. Some five years later, in the midst of a sensational defamation claim launched by the appellant against a radio station and a retired police investigator who had worked on the file, the prosecutor was advised by the defamation case defendants of a potential new identification witness. The prosecutor added the defendant police investigator to the prosecution team, re-opened the file, and decided to prosecute the appellant on a first degree murder charge. At trial, the jury found the appellant guilty. On appeal, the Court of Appeal overturned the conviction with strong criticism of the lack of credible evidence. Following his acquittal, the appellant brought an action for damages for malicious prosecution against the Attorney General of Quebec. The Superior Court found the Attorney General liable and entered judgment against the Attorney General for over a million dollars in damages. A majority of the Court of Appeal allowed the Attorney General's appeal and dismissed the action. The question in front of this Court is whether this is one of the exceptional cases in which Crown immunity for prosecutorial misconduct should be lifted.

Held (L'Heureux-Dubé, Gonthier and Bastarache JJ. dissenting): The appeal should be allowed.

Per McLachlin C.J. and **Iacobucci**, Major and **Binnie JJ.**: Prosecutors are vested with extensive discretion and decision-making authority to carry out their functions and courts should be very slow to second-guess a prosecutor's judgment calls when assessing Crown liability for prosecutorial misconduct. The Department of the Attorney General and its prosecutors, however, are not above the law and this is one of the exceptional cases in which Crown immunity for prosecutorial misconduct should be lifted. *Nelles* sets out four requirements that must be established on a balance of probabilities in an action in damages based on prosecutorial misconduct and those requirements are satisfied here. The record reveals that: (1) the respondent initiated the prosecution; (2) the prosecution resulted in the appellant's acquittal; (3) the Crown prosecutor did not have reasonable and probable cause upon which to found the charges brought against the appellant; and (4) the prosecution was motivated by an improper purpose.

Clearly a prosecutor need not be convinced beyond a reasonable doubt of an accused person's guilt before bringing charges, but there must be sufficient evidence to ground a reasonable belief that a conviction could properly be obtained. In this case, it must have been clear to the prosecutor in 1991, when he authorized the charge of first degree murder, that the evidence could not properly have resulted in a conviction. In particular, the eyewitness identification of the appellant, which was the primary basis for reopening the investigation and prosecuting him, was flagrantly inadequate and the surreptitiously recorded conversation between the appellant and the victim's father was likely inadmissible evidence. Even if admissible, that conversation lacked probative value. The charges brought against the appellant were grounded in mere suspicion and hypotheses and were not based on reasonable and probable cause. This, by itself, is not sufficient to ground the appellant's lawsuit.

A suit for malicious prosecution requires evidence that reveals a willful and intentional effort on the Crown's part to abuse or distort its proper role within the criminal justice system. In the civil law of Quebec, this is captured by the notion of "intentional fault". The key to a malicious prosecution is malice, but the concept of malice in this context includes prosecutorial conduct that is fuelled by an "improper purpose". Here, the improper purpose arose because of the mixing of a private interest (defence of the defamation suit) and a public interest (the prosecution). The trial judge so found and there was no valid basis for the Court of Appeal to interfere with this finding.

The prosecutor's decision to recruit the retired police investigator to assist in the resurrected prosecution file, notwithstanding his status as a defendant in the appellant's well-publicized million dollar defamation suit, is further

evidence of malice in the sense of the prosecutor's apparent indifference to the improper mixing of public and private business.

The prosecutor lent his office to support a defence strategy in the defamation suit and, in so doing, was compromised by the retired police investigator's apparent manipulation of the evidence and the irregularities that took place during the re-opened investigation. There was a flagrant disregard for the rights of the appellant, fuelled by motives that were clearly improper. While *Nelles* established a generous boundary within which prosecutors acting in good faith have immunity despite bad decisions, the mixed motives of the prosecutor in this case carried him across that boundary and amounted to malice.

Per L'Heureux-Dubé, Gonthier and Bastarache JJ. (dissenting): In Quebec, the extra-contractual civil liability of the Attorney General of Quebec and of prosecutors for malicious prosecution is part of the public law. The public law of Quebec on this point is governed by the public common law. The principles laid down in *Nelles* are part of the public law of Quebec and those principles state that the Attorney General and prosecutors enjoy, not absolute immunity in respect of the tort of malicious prosecution, but relative immunity. *Nelles* applies integrally in Quebec and, consequently, there is no need to apply the notions of fault in Quebec's private law in order to decide that liability; rather, the public law test stated in *Nelles* should be applied. The necessary threshold for lifting the immunity of prosecutors is high. In this case, the facts alleged against the Attorney General and the prosecutor do not meet the last two criteria in *Nelles*. The evidence in the record establishes that at the time the prosecution was initiated the prosecutor could reasonably have believed that he had reasonable and probable grounds to charge the appellant and that he did not act with malice.

The role of the Attorney General is not that of the judge, nor to be objectively satisfied, beyond a reasonable doubt, of the guilt of an accused, or even to ensure, in that respect, that the evidence he or she has will necessarily be sufficient to guarantee a guilty verdict. In subjective terms, he or she must believe in good faith in the guilt of the accused, and that certainty must be based on reasonable and probable grounds. From the record, it is apparent that the prosecutor had a sincere belief in the appellant's guilt. On the question of the objective analysis of the reasonableness of that belief, it must be determined whether a prudent and cautious person would have believed that the appellant was probably guilty of the crime. In applying that test, one must have regard to the circumstances of the case. In this case, the charge was laid on the basis of entirely circumstantial evidence. Even though none of the facts disclosed by the investigation at that time, taken in isolation, was sufficient to establish the guilt of the accused, that evidence, when added up and taken in its entirety, could reasonably have justified a finding of guilt.

In particular, at the time the criminal charge was laid, the prosecutor had reason to believe that the conversation between the victim's father and the appellant was admissible. The Court of Appeal acknowledged that when the trial judge made his decision to admit the conversation, there were particular circumstances that justified the conclusion he had reached. In this particular context, we cannot require more of the prosecutor, at the time he laid the charge, than was required of the trial judge at the time his decision was made. On the question of the identification of the appellant, this was merely one element in the body of circumstantial evidence on which the charge was based. The new witness was not an eye-witness to the murder, and his testimony was not intended to identify a murderer, but rather simply to add an additional element to the body of evidence that was already available to the prosecutor. In addition, the rules set out in the case law regarding identification are very flexible. Even an "irregular" identification can be legally admissible in evidence. The prosecutor therefore acted in conformity with the state of the law regarding identification. Regardless of its probative value, the identification in this instance was not illegal. It was up to the jury to assess that identification evidence, and it was up to the judge to caution the jury regarding its probative value. Even if the identification related solely to the appellant's eyes and beard, the prosecutor is neither judge nor jury, and he had the right, and even the duty, to take that evidence to the justice system, provided that he himself believed that it was valid. There is nothing in the record to suggest that this was not the case and that he acted in bad faith.

In light of the evidence in the prosecutor's possession at the time he authorized the laying of the charge of first degree murder against the appellant, when it is examined in its context in light of the nature of the evidence and the law at the time, the prosecutor could plausibly have believed that he had sufficient reasonable and probable grounds to charge the appellant. Other important elements suggest that there were sufficient grounds, such as the fact that the judge at the preliminary inquiry committed the appellant for trial. One must assume that the judge was cognizant of the state of the

law. If he considered the evidence offered by the prosecutor to be sufficient to justify committal for trial, the prosecutor cannot be criticized for reaching the same conclusion. Moreover, the trial judge did not direct a verdict of acquittal and the appellant was found guilty by the jury at the end of his criminal trial.

To demonstrate malice, the appellant must show on a preponderance of evidence that there was an improper purpose and that the powers of the prosecutor were perverted to that end. This standard, which must be applied strictly, is a high and clear one, in that it calls for proof of the subjective intent of the prosecutor to act out of malice or with an improper purpose. In this case, the mere fact that he authorized the laying of a criminal charge which resulted in a verdict of acquittal cannot support the conclusion that there was malice on the part of the prosecutor. It would be contrary to the standard of conduct set out in *Nelles* and it would place an obligation on the prosecutor in respect of the result. A standard of that nature would amount to denying the prosecutor any immunity. The existence of reasonable and probable grounds for laying the charge rules out the possibility that the prosecutor was acting out of any “improper purpose” on this ground. The evidence in the record establishes that it was the appearance of a new witness that influenced the conduct of the prosecutor, and not the publicity surrounding the civil defamation action. The prosecutor had nothing to do with that action. It was only at the request of his superiors that he reopened the case. Nor can the prosecutor be criticized for the acts of an officer who was at that time retired from the police, when the prosecutor was unaware of those acts, for which the investigator had received no mandate from the prosecutor. It is logical that the Attorney General, through the police, subsequently obtained that investigator’s services to pursue the investigation, since he was the one who had conducted the entire investigation in this case from the beginning. Finally, there is no indication of malice on the part of the prosecutor in the prosecutor’s use of the conversation between the victim’s father and the appellant in his argument at trial.

In short, there is no evidence to show that the prosecutor acted for personal purposes, out of vengeance or ill-will toward the appellant, in bad faith or beyond his mandate for improper purposes, or that he committed a fraud on the law. A careful examination of the facts in evidence in the civil action shows rather that the prosecutor acted within the bounds of his functions as a public officer, by prosecuting an individual whom he believed, in good faith, to be guilty of a crime.

APPEAL from a judgment of the Quebec Court of Appeal, [1999] R.J.Q. 398, [1999] R.R.A. 56, [1999] Q.J. No. 373 (QL), setting aside judgments of the Superior Court, [1997] R.J.Q. 2509, [1997] R.R.A. 1118, [1997] A.Q. No. 2710 (QL); [1997] R.J.Q. 2516, [1997] Q.J. No. 2711 (QL). Appeal allowed with costs, L’Heureux-Dubé, Gonthier and Bastarache JJ. dissenting.

Christian Trépanier and Lawrence Corriveau, Q.C., for the appellant.

Claude Gagnon, Alain Loubier and Carole Soucy, for the respondent.

Solicitors for the appellant: Corriveau, Corriveau, Québec.

Solicitors for the respondent: St-Laurent, Gagnon, Québec.

The Law Society of British Columbia - v. - Jaswant Singh Mangat, Jill Sparling - and - Organization of Professional Immigration Consultants, Canadian Bar Association, Association of Immigration Counsel of Canada, Attorney General of Manitoba, Attorney General of Canada, Attorney General of British Columbia and Attorney General for Ontario (B.C.) (Civil) (27108)

Indexed as: Law Society of British Columbia v. Mangat / Répertoire: Law Society of British Columbia c. Mangat
Neutral citation: 2001 SCC 67. / Référence neutre: 2001 CSC 67.

Judgment rendered October 18, 2001 / Jugement rendu le 18 octobre 2001

Present: McLachlin C.J. and L'Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour and LeBel JJ.

on appeal from the court of appeal for british columbia

Constitutional law -- Distribution of legislative powers -- Paramountcy doctrine -- Naturalization and aliens -- Property and civil rights -- Practice of law -- Federal immigration legislation allowing non-lawyers to appear as counsel for a fee before Immigration and Refugee Board -- Provincial legislation prohibiting non-lawyers from appearing for a fee before a tribunal -- Whether subject matter of federal legislation falling within both Parliament's jurisdiction over naturalization and aliens and provincial jurisdiction over civil rights -- If so, whether provincial legislation inoperative -- Constitution Act, 1867, ss. 91(25), 92(13) -- Immigration Act, R.S.C. 1985, c. I-2, ss. 30, 69(1) -- Legal Profession Act, S.B.C. 1987, c. 25, s. 26.

The respondent M was an immigration consultant carrying on his work through an immigration consulting company ("Westcoast"). He had not studied law in Canada and was not a member of the B.C. Law Society. M and other Westcoast employees engaged in a number of activities involving immigration proceedings, including appearing as counsel or advocate on behalf of aliens, for or in the expectation of a fee from the persons for whom the acts were performed, before the Immigration and Refugee Board ("IRB"). The Law Society brought an application seeking a permanent injunction against M and Westcoast to prevent them from engaging in the ongoing practice of law, in contravention of the B.C. *Legal Profession Act*. M and Westcoast admitted that they were engaged in the practice of law within the meaning of s. 1 of the *Legal Profession Act*, but contended that their conduct was sanctioned by ss. 30 and 69(1) of the *Immigration Act*, which permit non-lawyers to appear on behalf of clients before the IRB. The judge issued the injunction on the grounds that ss. 30 and 69(1) of the *Immigration Act* did not authorize the practice of law. Alternatively, she would have granted the injunction on the basis that the provisions were *ultra vires* Parliament. The Court of Appeal set aside the injunction. The central issues raised by this appeal are whether ss. 30 and 69(1) of the *Immigration Act* are *intra vires* Parliament, and whether s. 26 of the *Legal Profession Act*, which prohibits a person, other than a member of the Law Society in good standing or a person listed in the exceptions, to engage in the practice of law, is constitutionally inoperative to persons acting under ss. 30 and 69(1) of the *Immigration Act* and its associated Rules and Regulations. In this Court, the respondent S was added to the proceedings on the basis that she is an immigration consultant and was engaged in the same activities as M, given that M became a member of the Alberta Law Society soon after leave to appeal was granted by this Court.

Held: The appeal should be dismissed.

The pith and substance of ss. 30 and 69(1) of the *Immigration Act* is the granting of certain rights to aliens in the immigration administrative process. The provisions provide rights to aliens to be represented in proceedings before the Adjudication and the Refugee Divisions by either barristers or solicitors or other counsel for a fee. They also allow aliens to have the benefit of the documents prepared by such counsel for use in these proceedings and to be advised on matters relevant to their case prior to the proceedings. Determining whom aliens may choose to represent them before the Adjudication Division and the Refugee Division pertains to the procedural rights of those individuals in quasi-judicial proceedings. Such a matter falls within Parliament's jurisdiction over naturalization and aliens pursuant to s. 91(25) of the *Constitution Act, 1867*. The federal legislative jurisdiction in the field of aliens and naturalization includes the power to establish a tribunal like the IRB since that jurisdiction includes the power to make decisions as to who constitutes an alien and who ought to be naturalized. Flowing from this jurisdiction is the authority to provide for the powers of such a tribunal and its procedure including that of appearance before it.

The subject matter of ss. 30 and 69(1) of the *Immigration Act* also falls within the provincial jurisdiction over civil rights in the province. Sections 30 and 69(1) relate to the legal profession and therefore to professions in general. The provinces have legislative authority to regulate the practice of law under s. 92(13) of the *Constitution Act, 1867* as part of their jurisdiction over professional regulation. Lawyers are an integral part of the administration of justice, and thus to that extent provincial legislation in relation to lawyers may very well derive its authority from s. 92(14) as much as s. 92(13). Insofar as appearing before the IRB in the capacity of counsel involves the practice of law, the subject matter is as much covered by s. 26 of the *Legal Profession Act* as it is by ss. 30 and 69(1) of the *Immigration Act*.

Since the subject matter of the representation of aliens by counsel before the IRB has federal and provincial aspects, the federal and provincial statutes and rules or regulations in this regard will coexist insofar as there is no conflict. Where there is a conflict, the federal legislation will prevail according to the paramountcy doctrine. The existence of a double aspect to the subject matter of ss. 30 and 69(1) favours the application of the paramountcy doctrine rather than the doctrine of interjurisdictional immunity. The application of the paramountcy doctrine safeguards the control by Parliament over the administrative tribunals it creates. At the same time, it preserves the principle of a unified control of the legal profession by the various law societies throughout Canada. Immigration in general is subject to a joint federal and provincial jurisdiction. Section 95 of the *Constitution Act, 1867* establishes this and itself contains a paramountcy provision. There is no clear boundary between the federal and provincial jurisdiction in this matter generally.

In this case, there is a conflict between the two statutes. Section 30 and 69(1) of the *Immigration Act* authorize non-lawyers to appear for a fee, whereas the *Legal Profession Act* prohibits them from doing so. Dual compliance with both statutes is impossible without frustrating Parliament's purpose. The *Immigration Act* must therefore prevail over the *Legal Profession Act*. Accordingly, the Court grants a declaratory order that ss. 30 and 69(1) of the *Immigration Act* and its associated Rules and Regulations are *intra vires* Parliament and that s. 26 of the *Legal Profession Act* is inoperative to non-lawyers who collect a fee acting under ss. 30 and 69(1) for the purposes of representation before the Adjudication Division or Refugee Division and the provision of services to that end.

Since the provisions of the *Immigration Act* at issue are valid and paramount over the provisions of the *Legal Profession Act*, an injunction against M, Westcoast, and S cannot be granted in respect of the activities complained of. Moreover, the question of an injunction is moot as far as M and Westcoast are concerned. M is now a member in good standing of the bar in the provinces of Alberta and Ontario, which entitles him to represent a client before any hearing of the IRB. Westcoast is now dissolved and no longer exists.

APPEAL from a judgment of the British Columbia Court of Appeal (1998), 167 D.L.R. (4th) 723, 115 B.C.A.C. 50, 58 B.C.L.R. (3d) 280, 48 Imm. L.R. (2d) 170, [1999] 6 W.W.R. 588, [1998] B.C.J. No. 2756 (QL), setting aside the decision of the Supreme Court of British Columbia (1997), 149 D.L.R. (4th) 736, 41 B.C.L.R. (3d) 205, [1998] 4 W.W.R. 790, [1997] B.C.J. No. 1883 (QL). Appeal dismissed.

William S. Berardino, Q.C., and Elizabeth B. Lyall, for the appellant.

Jack Giles, Q.C., and Susan B. Horne, for the respondent Sparling.

Richard R. Sugden, Q.C., and Craig P. Dennis, for the respondent Mangat.

Urszula Kaczmarczyk, Kevin Lunney and Brenda Carbonell, for the intervener the Attorney General of Canada.

Michel Y. Hélie, for the intervener the Attorney General for Ontario.

Rodney G. Garson, for the intervener the Attorney General of Manitoba.

Neena Sharma, for the intervener the Attorney General of British Columbia.

Jack Giles, Q.C., and Susan B. Horne, for the intervener the Organization of Professional Immigration Consultants Inc.

Mira J. Thow, for the intervener the Canadian Bar Association.

Malcolm N. Ruby, for the intervener the Association of Immigration Counsel of Canada.

Solicitors for the appellant: Fasken Martineau DuMoulin LLP, Vancouver.

Solicitors for the respondent Mangat: Sugden, McFee & Ross, Vancouver.

Solicitors for the respondent Sparling: Farris, Vaughan, Wills & Murphy, Vancouver.

Solicitor for the intervener the Attorney General of Canada: The Deputy Attorney General of Canada, Toronto.

Solicitor for the intervener the Attorney General for Ontario: The Ministry of the Attorney General, Toronto.

Solicitor for the intervener the Attorney General of Manitoba: The Department of Justice, Winnipeg.

Solicitor for the intervener the Attorney General of British Columbia: The Ministry of Attorney General, Vancouver.

Solicitors for the intervener the Organization of Professional Immigration Consultants Inc.: Farris, Vaughan, Wills & Murphy, Vancouver.

Solicitors for the intervener the Canadian Bar Association: Mayland McKimm & Associates, Victoria; Zaifman Associates, Winnipeg.

Solicitors for the intervener the Association of Immigration Counsel of Canada: Gowling Lafleur Henderson LLP, Toronto.

Présents : Le juge en chef McLachlin et les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour et LeBel.

Droit constitutionnel – Partage des pouvoirs législatifs -- Règle de la prépondérance -- Naturalisation et aubains -- Propriété et droits civils -- Exercice du droit -- Loi fédérale en matière d'immigration autorisant des non-avocats à comparaître en qualité de procureur rétribué devant la Commission de l'immigration et du statut de réfugié -- Loi provinciale interdisant aux non-avocats de comparaître en qualité de procureur rétribué devant un tribunal administratif -- La matière visée par la loi fédérale relève-t-elle à la fois de la compétence du Parlement relative à la naturalisation et aux aubains et de la compétence provinciale concernant les droits civils? -- Dans l'affirmative, la loi provinciale est-elle inopérante? -- Loi constitutionnelle de 1867, art. 91(25), 92(13) -- Loi sur l'immigration, L.R.C. 1985, ch. I-2, art. 30, 69(1) -- Legal Profession Act, S.B.C. 1987, ch. 25, art. 26.

L'intimé M était un consultant en immigration qui offrait ses services par l'intermédiaire d'une société d'experts-conseils en immigration (« Westcoast »). Il n'avait pas étudié le droit au Canada et n'était pas membre du Barreau de la Colombie-Britannique. M et d'autres employés de Westcoast se livraient à plusieurs activités concernant des procédures en matière d'immigration. Ils comparaissaient notamment à titre de conseils ou d'avocats pour le compte d'étrangers devant la Commission de l'immigration et du statut de réfugié (« CISR »), dans le but ou dans l'espoir d'obtenir une rétribution. Le Barreau a déposé une demande d'injonction permanente contre M et Westcoast afin de les empêcher d'exercer le droit contrairement à la *Legal Profession Act* de la Colombie-Britannique. M et Westcoast ont admis qu'ils exerçaient le droit au sens de l'art. 1 de la *Legal Profession Act*, mais ont soutenu que leur conduite était sanctionnée par l'art. 30 et le par. 69(1) de la *Loi sur l'immigration* qui permettent à des non-avocats de comparaître pour le compte de clients devant la CISR. Le juge a délivré l'injonction sollicitée pour le motif que l'art. 30 et le par. 69(1) de la *Loi sur l'immigration* n'autorisaient pas l'exercice du droit. Subsidiairement, il aurait accordé cette injonction pour

le motif que les dispositions en cause excédaient la compétence du Parlement. La Cour d'appel a annulé l'injonction. Dans le présent pourvoi, il s'agit principalement de déterminer si l'art. 30 et le par. 69(1) de la *Loi sur l'immigration* relèvent de la compétence du Parlement et si l'art. 26 de la *Legal Profession Act*, qui interdit l'exercice du droit à toute personne autre qu'un membre en règle du Barreau ou qu'une personne figurant dans la liste d'exceptions, est inopérant du point de vue constitutionnel à l'égard des personnes agissant en vertu de l'art. 30 et du par. 69(1) de la *Loi sur l'immigration* et ses textes d'application. En notre Cour, l'intimée S a été ajoutée à l'instance pour le motif qu'elle est consultante en immigration et qu'elle se livre aux mêmes activités que M, étant donné que M est devenu membre du Barreau de l'Alberta peu après que l'autorisation de pourvoi devant notre Cour eut été accordée.

Arrêt : Le pourvoi est rejeté.

De par leur caractère véritable, l'art. 30 et le par. 69(1) de la *Loi sur l'immigration* ont pour objet d'accorder certains droits aux étrangers dans le processus administratif d'immigration. Ils leur confèrent le droit de se faire représenter, moyennant rétribution, par un avocat ou un autre conseil dans les procédures devant la section d'arbitrage et la section du statut. Ils permettent également aux étrangers de bénéficier des documents que le conseil ou conseiller en question a préparés en vue des procédures, et d'obtenir des avis sur des questions pertinentes quant à leur dossier, avant l'ouverture de ces procédures. La question de savoir qui les étrangers peuvent choisir pour les représenter devant la section d'arbitrage et la section du statut ressortit aux droits procéduraux qu'ils possèdent en matière quasi judiciaire. Cette matière relève de la compétence relative à la naturalisation et aux aubains que le Parlement possède en vertu du par. 91(25) de la *Loi constitutionnelle de 1867*. La compétence législative fédérale dans le domaine de la naturalisation et des aubains comporte le pouvoir d'établir un tribunal comme la CISR, étant donné qu'elle inclut le pouvoir de décider qui est un étranger et qui devrait être naturalisé. La capacité de prescrire les pouvoirs d'un tel tribunal et sa procédure, dont la procédure de comparution devant lui, découle de cette compétence.

La matière visée par l'art. 30 et le par. 69(1) de la *Loi sur l'immigration* relève également de la compétence provinciale relative aux droits civils dans la province. Ces dispositions ont trait à la profession juridique et donc aux professions en général. Dans le cadre de leur compétence en matière de réglementation des professions, les provinces ont le pouvoir de réglementer l'exercice du droit en vertu du par. 92(13) de la *Loi constitutionnelle de 1867*. Les avocats font partie intégrante de l'administration de la justice; dans cette mesure, le pouvoir des provinces d'adopter des lois relatives aux avocats peut donc tout aussi bien découler du par. 92(14) que du par. 92(13). Dans la mesure où elle comporte l'exercice du droit, la comparution devant la CISR en qualité de conseil ou conseiller est autant visée par l'art. 26 de la *Legal Profession Act* que par l'art. 30 et le par. 69(1) de la *Loi sur l'immigration*.

Étant donné que la représentation des étrangers par un conseil ou conseiller devant la CISR comporte un aspect fédéral et un aspect provincial, dans ce domaine, les lois fédérales et les lois provinciales ainsi que leurs textes d'application respectifs coexistent dans la mesure où ils n'entrent pas en conflit. En cas de conflit, la loi fédérale l'emportera conformément à la règle de la prépondérance. Le fait que la matière visée à l'art. 30 et au par. 69(1) comporte un double aspect joue en faveur de l'application de la règle de la prépondérance plutôt que de celle de l'exclusivité des compétences. L'application de la règle de la prépondérance préserve le contrôle du Parlement sur les tribunaux administratifs qu'il crée. En même temps, elle préserve le principe du contrôle unifié de la profession juridique par les divers barreaux au Canada. L'immigration relève en général de la compétence concurrente du fédéral et des provinces. C'est ce qu'établit l'art. 95 de la *Loi constitutionnelle de 1867* qui prévoit lui-même la prépondérance fédérale. D'un point de vue général, il n'y a pas de ligne de démarcation claire entre la compétence fédérale et la compétence provinciale en la matière.

En l'espèce, les deux lois en cause entrent en conflit. L'article 30 et le par. 69(1) de la *Loi sur l'immigration* permettent à des non-avocats de comparaître en qualité de procureurs rétribués alors que la *Legal Profession Act* leur interdit de le faire. Il est impossible de se conformer aux deux lois sans contrecarrer l'objectif du Parlement. La *Loi sur l'immigration* doit donc l'emporter sur la *Legal Profession Act*. En conséquence, la Cour rend une ordonnance déclarant que l'art. 30 et le par. 69(1) de la *Loi sur l'immigration* et ses textes d'application relèvent de la compétence du Parlement, et que l'art. 26 de la *Legal Profession Act* est inopérant en ce qui concerne les non-avocats qui, agissant en vertu de l'art. 30 et du par. 69(1), sont rétribués pour représenter des gens devant la section d'arbitrage ou la section du statut et pour fournir des services à cet égard.

Étant donné que les dispositions contestées de la *Loi sur l'immigration* sont valides et l'emportent sur les dispositions de la *Legal Profession Act*, une injonction interdisant aux intimés M, Westcoast et S de se livrer aux activités reprochées ne peut pas être accordée. En outre, la question de l'injonction est théorique en ce qui concerne les intimés M et Westcoast. M est maintenant un membre en règle des barreaux de l'Alberta et de l'Ontario, ce qui lui donne le droit de représenter des clients à toute audience devant la CISR. Westcoast est maintenant dissoute et n'existe plus.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel de la Colombie-Britannique (1998), 167 D.L.R. (4th) 723, 115 B.C.A.C. 50, 58 B.C.L.R. (3d) 280, 48 Imm. L.R. (2d) 170, [1999] 6 W.W.R. 588, [1998] B.C.J. No. 2756 (QL), annulant la décision de la Cour suprême de la Colombie-Britannique (1997), 149 D.L.R. (4th) 736, 41 B.C.L.R. (3d) 205, [1998] 4 W.W.R. 790, [1997] B.C.J. No. 1883 (QL). Pourvoi rejeté.

William S. Berardino, c.r., et Elizabeth B. Lyall, pour l'appelante.

Jack Giles, c.r., et Susan B. Horne, pour l'intimée Sparling.

Richard R. Sugden, c.r., et Craig P. Dennis, pour l'intimé Mangat.

Urszula Kaczmarczyk, Kevin Lunney et Brenda Carbonell, pour l'intervenant le procureur général du Canada.

Michel Y. Hélie, pour l'intervenant le procureur général de l'Ontario.

Rodney G. Garson, pour l'intervenant le procureur général du Manitoba.

Neena Sharma, pour l'intervenant le procureur général de la Colombie-Britannique.

Jack Giles, c.r., et Susan B. Horne, pour l'intervenante l'Organization of Professional Immigration Consultants Inc.

Mira J. Thow, pour l'intervenante l'Association du Barreau canadien.

Malcolm N. Ruby, pour l'intervenante l'Association of Immigration Counsel of Canada.

Procureurs de l'appelante : Fasken Martineau DuMoulin LLP, Vancouver.

Procureurs de l'intimé Mangat : Sugden, McFee & Ross, Vancouver.

Procureurs de l'intimée Sparling : Farris, Vaughan, Wills & Murphy, Vancouver.

Procureur de l'intervenant le procureur général du Canada : Le sous-procureur général du Canada, Toronto.

Procureur de l'intervenant le procureur général de l'Ontario : Le ministère du Procureur général, Toronto.

Procureur de l'intervenant le procureur général du Manitoba : Le ministère de la Justice, Winnipeg.

Procureur de l'intervenant le procureur général de la Colombie-Britannique : Le ministère du Procureur général, Vancouver.

Procureurs de l'intervenante l'Organization of Professional Immigration Consultants Inc. : Farris, Vaughan, Wills & Murphy, Vancouver.

Procureurs de l'intervenante l'Association du Barreau canadien : Mayland McKimm & Associates, Victoria; Zaifman Associates, Winnipeg.

Procureurs de l'intervenante l'Association of Immigration Counsel of Canada : Gowling Lafleur Henderson LLP, Toronto.

John Hollick - v. - The City of Toronto - and - Friends of the Earth, West Coast Environmental Law Association and Canadian Association of Physicians for the Environment, Environmental Commissioner of Ontario and The Law Foundation of Ontario (Ont.) (Civil) (27699)

Indexed as: Hollick v. Toronto (City) / Répertoire: Hollick c. Toronto (Ville)

Neutral citation: 2001 SCC 68. / Référence neutre: 2001 CSC 68.

Judgment rendered October 18, 2001 / Jugement rendu le 18 octobre 2001

Present: McLachlin C.J. and Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie and Arbour JJ.

Practice -- Class actions -- Certification -- Plaintiff complaining of noise and physical pollution from landfill owned and operated by city -- Plaintiff bringing action against city as representative of some 30,000 other residents who live in vicinity of landfill -- Whether plaintiff meets certification requirements set out in provincial class action legislation -- Class Proceedings Act, 1992, S.O. 1992, c. 6, s. 5(1).

The appellant complains of noise and physical pollution from a landfill owned and operated by the respondent city. He sought certification, under Ontario's *Class Proceedings Act, 1992*, to represent some 30,000 people who live in the vicinity of the landfill. The motions judge found that the appellant had satisfied each of the five certification requirements set out in s. 5 of the Act and ordered that the appellant be allowed to pursue his action as representative of the stated class. The Divisional Court overturned the certification order on the grounds that the appellant had not stated an identifiable class and had not satisfied the commonality requirement. The Court of Appeal dismissed the appellant's appeal, agreeing with the Divisional Court that commonality had not been established.

Held: The appeal should be dismissed.

The *Class Proceedings Act, 1992* should be construed generously to give full effect to its benefits. The Act was adopted to ensure that the courts had a procedural tool sufficiently refined to allow them to deal efficiently, and on a principled rather than *ad hoc* basis, with the increasingly complicated cases of the modern era.

In this case there is an identifiable class within the meaning of s 5(1)(b). The appellant has defined the class by reference to objective criteria, and whether a given person is a member of the class can be determined without reference to the merits of the action. With respect to whether "the claims . . . of the class members raise common issues", as required by s. 5(1)(c), the underlying question is whether allowing the suit to proceed as a representative one will avoid duplication of fact-finding or legal analysis. Thus an issue will be common only where its resolution is necessary to the resolution of each class member's claim. Further, an issue will not be "common" in the requisite sense unless the issue is a substantial ingredient of each of the class members' claims. Here, if each of the class members has a claim against the respondent, some aspect of the issue of liability is common within the meaning of s. 5(1)(c). The issue is whether there is a rational connection between the class as defined and the asserted common issues. While the putative representative must show that the class is defined sufficiently narrowly, he or she need not show that everyone in the class shares the same interest in the resolution of the asserted common issue. The appellant has met his evidentiary burden. It is sufficiently clear that many individuals besides the appellant were concerned about noise and physical emissions from the landfill. Moreover, while some areas within the geographical area specified by the class definition appear to have been the source of a disproportionate number of complaints, complaints were registered from many different areas within the specified boundaries.

A class proceeding would not be the preferable procedure for the resolution of the common issues, however, as required by s. 5(d). In the absence of legislative guidance, the preferability inquiry should be conducted through the lens of the three principal advantages of class actions: judicial economy, access to justice, and behaviour modification. The question of preferability must take into account the importance of the common issues in relation to the claims as a whole. The preferability requirement was intended to capture the question of whether a class proceeding would be preferable in the sense of preferable to other procedures such as joinder, test cases and consolidation. The preferability analysis requires the court to look to all reasonably available means of resolving the class members' claims, and not just at the possibility of individual actions. The appellant has not shown that a class action is the preferable means of resolving the claims raised here. With respect to judicial economy, any common issue here is negligible in relation to the individual issues. While

each of the class members must, in order to recover, establish that the landfill emitted physical or noise pollution, it is likely that some areas were affected more seriously than others, and that some areas were affected at one time while other areas were affected at other times. Once the common issue is seen in the context of the entire claim, it becomes difficult to say that the resolution of the common issue will significantly advance the action. Nor would allowing a class action here serve the interests of access to justice. The fact that no claims have been made against the Small Claims Trust Fund may suggest that the class members claims are either so small as to be non-existent or so large as to provide sufficient incentive for individual action. In either case access to justice is not a serious concern. The argument that behaviour modification is a significant concern in this case should be rejected for similar reasons.

APPEAL from a judgment of the Ontario Court of Appeal (1999), 46 O.R. (3d) 257, 181 D.L.R. (4th) 426 (*sub nom. Hollick v. Metropolitan Toronto (Municipality)*), 127 O.A.C. 369, 32 C.E.L.R. (N.S.) 1, 41 C.P.C. (4th) 93, 7 M.P.L.R. (3d) 244, [1999] O.J. No. 4747 (QL), dismissing an appeal from a decision of the Divisional Court (1998), 42 O.R. (3d) 473, 168 D.L.R. (4th) 760, 116 O.A.C. 108, 28 C.E.L.R. (N.S.) 198, 31 C.P.C. (4th) 64, [1998] O.J. No. 5267 (QL), allowing an appeal from a decision of the Ontario Court (General Division) (1998), 27 C.E.L.R. (N.S.) 48, 18 C.P.C. (4th) 394, [1998] O.J. No. 1288 (QL), granting a motion to have an action certified as a class proceeding. Appeal dismissed.

Michael McGowan, Kirk M. Baert, Pierre Sylvestre and Gabrielle Pop-Lazic, for the appellant.

Graham Rempe and Kalli Y. Chapman, for the respondent.

Robert V. Wright and Elizabeth Christie, for the interveners Friends of the Earth, West Coast Environmental Law Association and Canadian Association of Physicians for the Environment.

Doug Thomson and David McRobert, for the intervener the Environmental Commissioner of Ontario.

Written submissions only by *Mark M. Orkin, Q.C.*, for the intervener the Law Foundation of Ontario.

Solicitors for the appellant: McGowan & Associates, Toronto.

Solicitor for the respondent: H. W. O. Doyle, Toronto.

Solicitors for the interveners Friends of the Earth, West Coast Environmental Law Association and Canadian Association of Physicians for the Environment: Sierra Legal Defence Fund, Toronto.

Solicitors for the intervener the Environmental Commissioner of Ontario: McCarthy Tétrault and David McRobert, Toronto.

Solicitor for the intervener the Law Foundation of Ontario: Mark M. Orkin, Toronto.

Présents : Le juge en chef McLachlin et les juges Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie et Arbour.

Pratique -- Recours collectifs -- Certification -- Plainte contre du bruit et de la pollution provenant d'une décharge municipale -- Action intentée par le demandeur contre la ville à titre de représentant de 30 000 autres personnes vivant dans les environs de la décharge -- Les conditions de certification énoncées dans la loi provinciale sont-elles remplies ? -- Loi de 1992 sur les recours collectifs, L.O. 1992, ch. 6, art. 5(1).

L'appelant se plaint du bruit et de la pollution physique provenant d'une décharge que possède et exploite la ville intimée. En application de la *Loi de 1992 sur les recours collectifs*, il demande la certification d'un recours collectif où il représenterait quelque 30 000 personnes habitant à proximité de la décharge. Le juge des requêtes conclut qu'il satisfait aux cinq conditions de certification prévues à l'art. 5 de la Loi et autorise l'appelant par ordonnance à poursuivre

l'action comme représentant du groupe défini. La Cour divisionnaire infirme l'ordonnance de certification, ayant conclu que l'appelant n'a pas établi l'existence d'un groupe identifiable et de questions communes. La Cour d'appel partage l'avis de la Cour divisionnaire que l'existence de questions communes n'a pas été établie et déboute l'appelant.

Arrêt: Le pourvoi est rejeté.

Il faut interpréter libéralement la *Loi de 1992 sur les recours collectifs* pour lui donner plein effet. La Loi a été adoptée pour donner aux tribunaux un instrument de procédure bien adapté leur permettant de statuer efficacement, en fonction de principes établis plutôt que cas par cas, sur les affaires de plus en plus complexes de l'époque actuelle.

En l'espèce, il existe un groupe identifiable au sens de l'al. 5(1)b). L'appelant a défini le groupe en recourant à des critères objectifs et on peut déterminer si une personne est membre du groupe sans se référer au fond de l'action. Sur la question de savoir si les demandes des membres du groupe soulèvent des questions communes, selon l'al. 5(1)c), la question sous-jacente est de savoir si le fait d'autoriser le recours collectif permettra d'éviter la répétition de l'appréciation des faits ou de l'analyse juridique. Par conséquent, une question n'est commune que lorsque sa résolution est nécessaire pour le règlement des demandes de chaque membre du groupe. Par ailleurs, une question n'est « commune » au sens voulu que s'il s'agit d'un élément important des demandes de chaque membre du groupe. En l'espèce, si chaque membre du groupe a une demande à faire valoir contre l'intimée, un aspect de la question de la responsabilité est commun au sens de l'al. 5(1)c). La question est de savoir s'il existe un lien rationnel entre le groupe tel qu'il est défini et les questions communes énoncées. S'il incombe au représentant proposé d'établir que le groupe est défini de manière suffisamment étroite, il n'est pas tenu de montrer que tous les membres du groupe partagent le même intérêt dans le règlement de la question commune énoncée. L'appelant a apporté la preuve requise. Il est suffisamment clair que de nombreuses autres personnes que l'appelant ont été préoccupées par le bruit et les rejets physiques provenant de la décharge. De plus, même si un nombre disproportionné de plaintes paraissent provenir de certaines parties du territoire décrit dans la définition du groupe, des habitants de nombreux autres secteurs compris dans ce territoire se sont plaints.

Toutefois, le recours collectif ne serait pas le meilleur moyen de régler les questions communes, comme l'exige l'al. 5d). En l'absence de paramètres établis par le législateur, la question du meilleur moyen est fonction des trois principaux avantages du recours collectif : l'économie de ressources judiciaires, l'accès à la justice et la modification des comportements. Sur la question du meilleur moyen, il faut examiner l'importance des questions communes par rapport à l'ensemble des revendications. La question est censée viser la question de savoir si le recours collectif est un moyen préférable à d'autres procédures comme la jonction ou la réunion d'instances, ou la cause type. Le tribunal, dans l'analyse du meilleur moyen, doit examiner tous les moyens raisonnables offerts pour régler les demandes des membres du groupe, et non seulement la possibilité de recours individuels. L'appelant n'a pas établi que le recours collectif est le meilleur moyen de régler les demandes en l'espèce. En ce qui concerne l'économie de ressources judiciaires, toute question commune en l'espèce est négligeable par rapport aux questions individuelles. Même si chaque membre du groupe doit, pour obtenir réparation, prouver la pollution physique et sonore, il est probable que certains secteurs ont été touchés plus gravement que d'autres et que différentes parties du territoire ont été frappées à différents moments. Une fois la question commune considérée dans le contexte global de la demande, il devient difficile d'affirmer que le règlement de la question commune fera progresser substantiellement l'instance. Autoriser le recours collectif en l'espèce ne favoriserait pas non plus l'accès à la justice. Le fait qu'aucune réclamation n'a été présentée au fonds d'indemnisation permet de penser que les demandes des membres du groupe sont soit modestes au point d'être non existantes, soit suffisamment importantes pour qu'il vaille la peine d'engager des instances individuelles. Dans les deux cas, l'accès à la justice n'est pas une préoccupation sérieuse. Pour des motifs similaires, il faut écarter l'argument que la modification du comportement est une considération importante en l'espèce.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel de l'Ontario (1999), 46 O.R. (3d) 257, 181 D.L.R. (4th) 426 (*sub nom. Hollick c. Metropolitan Toronto (Municipality)*), 127 O.A.C. 369, 32 C.E.L.R. (N.S.) 1, 41 C.P.C. (4th) 93, 7 M.P.L.R. (3d) 244, [1999] O.J. No. 4747 (QL), rejetant l'appel d'une décision de la Cour divisionnaire (1998), 42 O.R. (3d) 473, 168 D.L.R. (4th) 760, 116 O.A.C. 108, 28 C.E.L.R. (N.S.) 198, 31 C.P.C. (4th) 64, [1998] O.J. No. 5267 (QL), qui accueillait l'appel d'une décision de la Cour de l'Ontario (Division générale) (1998), 27 C.E.L.R. (N.S.) 48, 18 C.P.C. (4th) 394, [1998] O.J. No. 1288 (QL), accordant une motion en certification de recours collectif. Pourvoi rejeté.

Michael McGowan, Kirk M. Baert, Pierre Sylvestre et Gabrielle Pop-Lazic, pour l'appelant.

Graham Rempe et Kalli Y. Chapman, pour l'intimée.

Robert V. Wright et Elizabeth Christie, pour les intervenants Ami(e)s de la terre, West Coast Environmental Law Association et Association canadienne des médecins pour l'environnement.

Doug Thomson et David McRobert, pour l'intervenant le Commissaire à l'environnement de l'Ontario.

Argumentation écrite seulement par *Mark M. Orkin, c.r.*, pour l'intervenante La fondation du droit de l'Ontario.

Procureurs de l'appelant : McGowan & Associates, Toronto.

Procureur de l'intimée : H. W. O. Doyle, Toronto.

Procureurs des intervenants Ami(e)s de la terre, West Coast Environmental Law Association and Association canadienne des médecins pour l'environnement : Sierra Legal Defence Fund, Toronto.

Procureurs de l'intervenant le Commissaire à l'environnement de l'Ontario : McCarthy Tétrault et David McRobert, Toronto.

Procureur de l'intervenante La fondation du droit de l'Ontario : Mark M. Orkin, Toronto.

Her Majesty the Queen in Right of the Province of British Columbia - v. - Leanne Rumley, John Pratt, Sharon Rumley, J.S. and M.M. (B.C.) (Civil) (27721)

Indexed as: Rumley v. British Columbia / Répertoire: Rumley c. Colombie-Britannique

Neutral citation: 2001 SCC 69. / Référence neutre: 2001 CSC 69.

Hearing and judgment: June 13, 2001 / Audition et jugement: 13 juin 2001

Reasons delivered: October 18, 2001 / Motifs déposés: 18 octobre 2001

Present: McLachlin C.J. and Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie and Arbour JJ.

Practice -- Class actions -- Class certification -- Plaintiffs seeking to represent current and former students abused at residential school for deaf and blind operated by province -- Whether plaintiffs meet certification requirements set out in provincial class action legislation -- Class Proceedings Act, R.S.B.C. 1996, c. 50, s. 4.

From the early 1950s until 1992, British Columbia operated a residential school for deaf children. Until 1979, the school also enrolled blind children. Investigations by the provincial Ombudsman and later by a special counsel established that sexual, physical and emotional abuse of students by staff and peers took place at the school over many years. The government responded to the special counsel's report by acknowledging responsibility for abuse that occurred at the school and establishing an individual compensation program that awarded compensation in three tiers, with a minimum of \$3,000 and a maximum of \$60,000. The respondents commenced a class action against the appellant in 1998 seeking compensatory and punitive damages. Under s. 4 of the *Class Proceedings Act*, the court must certify a proceeding as a class proceeding if all of the following requirements are met: (a) the pleadings disclose a cause of action; (b) there is an identifiable class of two or more persons; (c) the claims of the class members raise common issues, whether or not those common issues predominate over issues affecting only individual members; and (d) a class proceeding would be the preferable procedure for the fair and efficient resolution of the common issues. The British Columbia Supreme Court denied certification. The Court of Appeal allowed the respondents' appeal and certified the claims relating to sexual abuse as common issues.

Held: The appeal should be dismissed.

The respondents have satisfied the certification requirements set out in s. 4 of the *Class Proceedings Act*. The issues in dispute are whether there are questions common to the class and whether a class proceeding would be the preferable procedure for the fair and efficient resolution of the common issues. Both the commonality and preferability requirements are satisfied in this case. With regard to commonality, all class members share an interest in the question of whether the appellant breached a duty of care. The issues of duty and breach are thus common to the class. That the standard of care may have varied over the relevant time period is not an obstacle to the suit's proceeding as a class action but simply means that the court may find it necessary to provide a nuanced answer to the common question. The structure of the special counsel's report, which explicitly divides the years between 1982 and 1991 into three discrete subperiods, suggests that such an approach would not be infeasible. Moreover, the *Class Proceedings Act* contemplates the possibility of subclasses, and the court may amend the certification order at any time. The appropriateness and amount of punitive damages is also, in this case, a question amenable to resolution as a common issue.

The preferability inquiry is directed at two questions: first, whether the class proceeding would be a fair, efficient and manageable method of advancing the claim, and second, whether the class proceeding would be preferable in the sense of preferable to other procedures. The first factor to be considered under s. 4(2) is "whether questions of fact or law common to the members of the class predominate over any questions affecting only individual members". It seems likely that there will be relevant differences between class members here; as the respondents have limited their claims to claims of "systemic" negligence, however, the central issues in this suit will be the nature of the duty owed by the school to the class members and whether that duty was breached. Those issues are amenable to resolution in a class proceeding. While the issues of injury and causation will have to be litigated in individual proceedings following resolution of the common issue (assuming the common issue is decided in favour of the class, or at least in favour of some segment of the class), the individual issues will be a relatively minor aspect of this case. There is no dispute that abuse occurred at the school. The essential question is whether the school should have prevented the abuse or responded to it differently.

APPEAL from a judgment of the British Columbia Court of Appeal (1999), 72 B.C.L.R. (3d) 1 (*sub nom. R. (L.) v. British Columbia*), 180 D.L.R. (4th) 639, 48 C.C.L.T. (2d) 1, 38 C.P.C. (4th) 1, 131 B.C.A.C. 68, 214 W.A.C. 68, [1999] B.C.J. No. 2633 (QL), 1999 BCCA 689, reversing in part a decision of Kirkpatrick J. (1998), 65 B.C.L.R. (3d) 382, 25 C.P.C. (4th) 186, [1998] B.C.J. No. 2588 (QL), refusing to certify certain proceedings as a class action. Appeal dismissed.

James M. Sullivan, D. Clifton Prowse and Suzanne M. Kennedy, for the appellant.

Patrick G. Guy and Anne Sheane, for the respondents.

Solicitor for the appellant: The Ministry of the Attorney General, Vancouver.

Solicitors for the respondents: Davis & Company, Vancouver.

Présents : Le juge en chef McLachlin et les juges Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie et Arbour.

Pratique -- Recours collectifs -- Certification -- Les demandeurs cherchent à représenter des élèves actuels et anciens victimes d'agressions dans un pensionnat pour sourds et aveugles administré par la province -- Les demandeurs respectent-ils les conditions de certification établies dans la loi provinciale sur les recours collectif? -- Class Proceedings Act, R.S.B.C. 1996, ch. 50, art. 4.

Du début des années 1950 jusqu'en 1992, la Colombie-Britannique administrait un pensionnat pour enfants sourds. Jusqu'en 1979, l'école admettait aussi des enfants aveugles. L'enquête de l'ombudsman provincial et, par la suite, celle d'un conseiller juridique spécial ont établi que des membres du personnel et des élèves avaient fait subir des agressions sexuelles, des sévices et des mauvais traitements affectifs à des élèves pendant de nombreuses années dans cette école. Le gouvernement a répondu au rapport du conseiller juridique spécial en reconnaissant sa responsabilité pour les agressions qui se sont produites à l'école et en établissant un programme d'indemnisation individuelle qui prévoyait trois niveaux d'indemnisation, d'un minimum de 3 000 \$ au maximum de 60 000 \$. En 1998, les intimés ont intenté contre l'appelante un recours collectif sollicitant des dommages-intérêts compensatoires et exemplaires. En vertu de l'art. 4 de la *Class Proceedings Act*, le tribunal certifie qu'une demande est un recours collectif si les conditions suivantes sont réunies : (a) les actes de procédure révèlent une cause d'action; (b) il existe un groupe identifiable de deux personnes ou plus; (c) les demandes des membres du groupe soulèvent des questions communes, que ces questions communes prévalent ou non sur les questions touchant uniquement les membres pris individuellement; (d) le recours collectif est la meilleure procédure pour le règlement juste et efficace des questions communes. La Cour suprême de la Colombie-Britannique a refusé la certification. La Cour d'appel a accueilli l'appel des intimés et a certifié que les demandes relatives aux agressions sexuelles étaient des questions communes.

Arrêt : Le pourvoi est rejeté.

Les intimés ont satisfait aux conditions de certification prévues à l'art. 4 de la *Class Proceedings Act*. Il s'agit de savoir s'il y a des questions communes au groupe et si le recours collectif est la meilleure procédure pour le règlement juste et efficace des questions communes. La condition des questions communes de même que celle de la meilleure procédure sont remplies en l'espèce. En ce qui concerne les questions communes, tous les membres du groupe partagent un intérêt dans la question de savoir si l'appelante a contrevenu à une obligation de diligence. Les questions liées à l'obligation et au manquement sont donc communes au groupe. Le fait que la norme de diligence puisse avoir varié au cours de la période pertinente n'empêche pas la poursuite de prendre la forme d'un recours collectif, mais signifie simplement que le tribunal peut juger nécessaire de fournir une réponse nuancée à la question commune. La structure du rapport du conseiller juridique spécial, qui divise expressément les années comprises entre 1982 et 1991 en trois sous-périodes distinctes, indique qu'une telle démarche ne serait pas impossible. En outre, la *Class Proceedings Act* envisage la possibilité de sous-groupes et le tribunal peut modifier l'ordonnance de certification en tout temps. L'octroi

et le montant des dommages-intérêts exemplaires sont aussi, en l'espèce, des questions susceptibles d'être résolues en tant que questions communes.

La question de la meilleure procédure vise deux questions : premièrement, le recours collectif est-il un moyen juste, efficace et pratique de faire progresser l'instance, et, deuxièmement, le recours collectif est-il préférable aux autres procédures? Le premier facteur à examiner en vertu du par. 4(2) consiste à déterminer « si les questions de fait ou de droit communes aux membres du groupe prévalent sur les questions touchant uniquement les membres pris individuellement ». Il semble probable qu'il y aura des différences entre les membres du groupe en l'espèce; toutefois, étant donné que les intimés ont restreint leurs demandes à la question de la négligence « systémique », les questions fondamentales dans la présente poursuite seront la nature de l'obligation de l'école à l'égard des membres du groupe et la violation alléguée de cette obligation. Ces questions sont susceptibles de résolution dans un recours collectif. Même si les questions du préjudice et du lien de causalité devront être jugées dans le cadre d'instances individuelles à la suite de la résolution de la question commune (à supposer que la question commune soit tranchée en faveur du groupe ou, du moins, en faveur d'une partie du groupe), les questions individuelles demeureront un aspect relativement mineur de la présente affaire. Il n'est pas contesté que des agressions se sont produites à l'école. La question essentielle est de savoir si l'école aurait dû prévenir les agressions ou y répondre différemment.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel de la Colombie-Britannique (1999), 72 B.C.L.R. (3d) 1 (*sub nom. R. (L.) c. British Columbia*), 180 D.L.R. (4th) 639, 48 C.C.L.T. (2d) 1, 38 C.P.C. (4th) 1, 131 B.C.A.C. 68, 214 W.A.C. 68, [1999] B.C.J. No. 2633 (QL), 1999 BCCA 689, infirmant en partie la décision du juge Kirkpatrick (1998), 65 B.C.L.R. (3d) 382, 25 C.P.C. (4th) 186, [1998] B.C.J. No. 2588 (QL), refusant de certifier un recours collectif. Pourvoi rejeté.

James M. Sullivan, D. Clifton Prowse et Suzanne M. Kennedy, pour l'appelante.

Patrick G. Guy et Anne Sheane, pour les intimés.

Procureur de l'appelante : Le ministère du procureur général, Vancouver.

Procureurs des intimés : Davis & Company, Vancouver.

Advance Cutting & Coring Ltd., Gilles Thériault, Éric Schryer, Luc Loyer, Jean Grégoire, Daniel Matte, Raymond Matte, Paul Rock, Marc Piché, Denis St-Amour, Ray Matte Couvreur, 161614 Canada Inc., Ateliers de Menuiserie Allaire Inc., Paul Rodrigue, Raymond Plante, Michel Mongeon - v. - Her Majesty the Queen - and - Commission de la construction du Québec, Congress of Democratic Unions (DSD), Confédération des syndicats nationaux (CSN), Conseil provincial du Québec des métiers de la construction (CPQMC), FTQ-Construction, Canadian Coalition of Open Shop Contractors Association, Canadian Office of the Building and Construction Trades Department, AFL-CIO and Attorney General of Quebec (Que.) (Civil) (26664)

Indexed as: R. v. Advance Cutting & Coring Ltd. / Répertoire: R. c. Advance Cutting & Coring Ltd.

Neutral citation: 2001 SCC 70. / Référence neutre: 2001 CSC 70.

Judgment rendered October 19, 2001 / Jugement rendu le 19 octobre 2001

Present: McLachlin C.J. and L'Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour and LeBel JJ.

Labour law -- Quebec construction industry -- Contractors charged with hiring employees who did not have competency certificates and workers charged with working without competency certificates as required under Quebec construction legislation -- Whether requirement that workers become members of one of listed union groups in order to obtain competency certificates unconstitutional – Canadian Charter of Rights and Freedoms, s. 2(d) -- Act Respecting Labour Relations, Vocational Training and Manpower Management in the Construction Industry, R.S.Q., c. R-20, ss. 28-40, 85.5, 85.6, 119.1, 120.

Constitutional law -- Charter of Rights -- Freedom of association -- Contractors charged with hiring employees who did not have competency certificates and workers charged with working without competency certificates as required under Quebec construction legislation -- Whether requirement that workers become members of one of listed union groups in order to obtain competency certificates unconstitutional -- Whether guarantee of freedom of association includes right not to associate -- Canadian Charter of Rights and Freedoms, s. 2(d) -- Act Respecting Labour Relations, Vocational Training and Manpower Management in the Construction Industry, R.S.Q., c. R-20, ss. 28-40, 85.5, 85.6, 119.1, 120.

The appellants, who are contractors, real estate promoters and construction workers, were charged with hiring employees who did not have the required competency certificates to work on a construction project or with working in the industry without the proper competency certificates, contrary to s. 119.1 of the Quebec *Act Respecting Labour Relations, Vocational Training and Manpower Management in the Construction Industry* (the “*Construction Act*”). The appellants asserted that workers could not obtain the proper competency certificates without becoming members of one of the union groups listed in s. 28 of the Act. They claimed that this obligation was unconstitutional because it breached the right not to associate which, in their opinion, was a component of the guarantee of freedom of association in s. 2(d) of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*.

At the time, s. 28 of the *Construction Act* provided that the five union groups listed were the only groups entitled to an assessment of their representativeness. Under s. 30 of the Act, the Commission de la construction du Québec draws up a list of construction workers qualified to take part in a mandatory vote under s. 32, during which each worker must opt for one of the union groups as his or her bargaining representative. In order to take part in that vote, a construction worker must hold a journeyman competency certificate, an occupation competency certificate or an apprentice competency certificate. Construction workers must also have worked 300 hours in the industry in the 15 months before the election is held. On the basis of the vote, the Commission determines the representativeness of every association under s. 35. This degree of representativeness determines the extent of the influence of each association in the negotiation process. Only a union or a group of associations with a representativeness of 50 percent or greater of all certified construction workers may negotiate collective agreements. If a union’s degree of representativeness does not reach at least 15 percent, it is even deprived of the right to attend collective bargaining sessions.

The trial judge dismissed the constitutional argument and found the appellants guilty as charged. The Superior Court affirmed that judgment. The Court of Appeal dismissed the appellants’ motion for leave to appeal to that court.

Held (McLachlin C.J. and Major, Bastarache and Binnie JJ. dissenting): The appeal should be dismissed. The impugned legislation is constitutional.

Per Gonthier, Arbour and **LeBel** JJ.: The appellants have standing to raise the constitutional questions stated. As appears from the legislation challenged, the conditions governing the issuance of competency certificates and union membership are closely linked. A successful challenge to the provisions governing the compulsory choice of a collective bargaining agent might give rise to some defence to the specific charges laid in this case. Moreover, at the present stage of the proceedings, the interest of justice favours a careful consideration of the substantive issues brought before this Court.

Although the right of association represents a social phenomenon involving the linking together of a number of persons, it belongs first to the individual. It fosters one's self-fulfilment by allowing one to develop one's qualities as a social being. The act of engaging in legal activities, in conjunction with others, receives constitutional protection. The focus of the analysis remains on the individual, not on the group.

While the majority of the Court acknowledged in *Lavigne* that there was a negative right not to associate, it also accepted a democratic rationale for putting internal limits on it. An approach that fails to read in some inner limits and restrictions on a right not to associate would deny the individual the benefits arising from an association. The acknowledgement of a negative right not to associate would not justify a finding of an infringement of the guarantee whenever a form of compelled association arises. Some forms of compelled association in the workplace might be compatible with *Charter* values and the guarantee of freedom of association. An inquiry must take place into the nature of the commitment to an association. In the case of a legislated form of union security, the nature of the legislative scheme must also be closely scrutinized.

The appellants have not made out a case that the challenged legislation establishes a form of ideological conformity that would trigger the application of s. 2(d) of the *Charter*. As it stands, the law does not impose on construction workers much more than the bare obligation to belong to a union. Their obligation boils down to the obligation to designate a collective bargaining representative, to belong to it for a given period of time, and to pay union dues. At the same time, the Act provides protection against past, present and potential abuses of union power. Unions are deprived of any direct control over employment in the industry. They may not set up or operate an office or union hall. No discrimination is allowed against the members of different unions. Provided they hold the required competency certificates, all workers are entitled to work in the construction industry without regard to their particular union affiliation. Section 96 grants members clear rights of information and participation in union life. The law allows any construction worker to change his or her union affiliation, at the appropriate time.

There is simply no evidence to support judicial notice of Quebec unions ideologically coercing their members. Such an inference presumes that unions hold a single ideology and impose it on their rank and file, including the complainants in this case. Such an inference would amount to little more than an unsubstantiated stereotype. The appellants presented no evidence that the legislation imposes a form of ideological conformity or threatens a liberty interest protected by the *Charter*, which is necessary for it to infringe the right not to associate under s. 2(d). The evidence does not even indicate whether unions are engaged in causes and activities that the appellants disapprove of. This is not a subject where judicial knowledge could and should replace proper evidentiary records unless the fact of joining a union were, of itself, evidence of a particular ideological bent. The well-known fact of trade union participation in public life in Canada does not demonstrate that every union worker joining a union under a union security arrangement should be considered *prima facie* a victim of a breach of the *Charter*.

The question at stake in this appeal should be left to the political process. Such a solution retains a balance in the application of the *Charter*, and leaves the legal management of labour relations to Parliament and legislatures as well as to the parties to labour agreements. The management of labour relations requires a delicate exercise in reconciling conflicting values and interests. The relevant political, social and economic considerations lie largely beyond the area of expertise of courts. This limited and prudent approach to court interventions in the field of labour relations reflects a proper understanding of the functions of courts and legislatures. In the application of the *Charter*, it also avoids characterizing any kind of governmental action in support of human rights as a *prima facie* infringement of the *Charter* that would have to be justified under s. 1.

Even if the legislation had infringed the s. 2(d) right not to associate, it would still be justified under s. 1 of the *Charter*. Legislatures are entitled to a substantial, though not absolute, degree of latitude and deference to settle social and economic policy issues. Courts should be mindful to avoid second-guessing legislatures on controversial and complex political choices. The jurisprudence acknowledges that legislative policy-making in the domain of labour relations is better left to the political process, as a general rule. The limits at issue here are prescribed by law. The law also addresses a pressing and substantial purpose. The history of the legislation demonstrates that the Quebec National Assembly tried to address problems that had become a pressing social and economic issue, which led to a process of trial and error that lasted for several years, and is still going on.

Moreover, a rational connection existed between the means chosen by the legislature and their goal. The voting procedure constituted the fairest and most effective way to determine the representativeness of unions. The obligation to join them demonstrated the will to involve workers in the management of their association, to foster and increase their participation in union life and in union decisions, after a period when democratic values had often been flouted by local unions. The legislature viewed this form of security as a better instrument to maintain and develop democracy than the Rand formula, under which workers pay for services and have no say on the most important issues concerning the association and its members. As it still does, the construction industry played a major role in the economy and development of the province. Its labour relations were constantly in turmoil for several years. Union democracy was in peril. It had become difficult to set up a workable system of collective bargaining. A resolution of these difficulties involved both the establishment of the representative status of labour unions and the safeguarding of union democracy. The National Assembly sought, in this way, to address the objective of establishing peace and economic efficiency in the industry. Given the nature of these difficulties, the provisions involving the selection of a bargaining representative, the obligation to choose among a limited number of union group and compulsory financial support were related to this objective. They attempted to create a workable mechanism to establish the representativeness of unions while safeguarding union pluralism. There is no evidence that any active employee association in the industry was left out of the process. On the contrary, the legislature usually tried to take into account the numerous changes in the organization of the labour groups. In this manner, these measures directly aim to further important social and economic purposes.

Viewed in the context of the particular historical experience of Quebec's labour relations, the legislation also meets the minimal impairment test. This limited form of compelled association respects fundamental democratic values. It requires only a limited commitment from construction employees. They must choose a collective bargaining agent. The legislation gives them a choice among five union groups. It appears that no new group has been left out of the process. The law also calls upon construction employers to support the chosen approach. Nothing more is imposed by the law. Finally, the advantages of the legislation clearly outweigh their limited impact upon the asserted negative right not to associate. The *Construction Act* imposes strict obligations on unions in respect of internal democracy. Any form of employment discrimination is also forbidden. The whole process of hiring has been entirely removed from union control by legislation. Through a difficult process of legislative experimentation, the legislation has reestablished a degree of peace and union democracy in the Quebec construction industry. The Court is called upon to consider the validity of a complex legislative scheme, born out of a history of attempts, failures and disappointments. At the time the present litigation started, this legislation presented the result of about 30 years of legislative work to create a proper system of collective bargaining in the industry. A considerable degree of deference is due to the legislature and the difficulties inherent in the art of government in such a traditionally fractious environment. Court intervention might affect sensitive aspects of a carefully balanced scheme and is not warranted in the circumstances of this case.

Per L'Heureux-Dubé J.: LeBel J.'s extensive review of the troubled history of labour relations in the Quebec construction industry and of the legislative history of the *Construction Act* was agreed with, as was his conclusion that the Act is constitutional. For the reasons given by Wilson J. in *Lavigne*, however, s. 2(d) of the *Charter* includes only the positive freedom to associate. The alleged protected "right not to associate" is nowhere articulated in the *Charter*, and is antithetical to the purpose and scope of the protected right of association. The negative right does not sit well with the structure of the *Charter*. Moreover, it would trivialize the *Charter* since the recognition of such a right would have serious consequences, which would oblige the courts to adopt severe limitations to differentiate between genuine and constitutionally insignificant violations of s. 2(d). While no one should be forced to associate, s. 2(d) of the *Charter* does not offer such constitutional protection. Rather, and particularly on the narrowly circumscribed definition of that right

and numerous built-in exceptions adopted by LeBel J., the constitutional guarantee of freedom of expression under s. 2(b) will come into play if and when one is forced to associate, as well as possibly s. 7 of the *Charter*.

Negative rights are viewed as individual rights embodying individual goals: an individual is given the constitutional right not to belong to an association. If the fundamental purpose of freedom of association is to permit the collective pursuit of common goals, then the very concept of a “negative freedom of association” becomes suspect. The collective pursuit of “common goals” in such a context leads to an abstraction which is difficult to justify.

The course of judicial restraint suggests that no new constitutional doctrine should be developed if existing doctrine could resolve the issue. Constitutional remedies are powerful tools which ought to be used with prudence. When required, however, they should be applied with vigour and in a purposive manner. An additional reason for caution is based on the fact that the impetus for efforts to establish the negative right to association has historically originated with those opposed to the establishment or maintenance of labour associations. The creation and application of new judicial tools, featuring a questionable mark of origin, will inevitably generate new jurisprudence to which there are certain risks attached. Such a development may not be viewed as prudent, especially in light of the fact that there is no need to take such a risk because proven alternatives are available.

Per Iacobucci J.: The freedom of association guaranteed by s. 2(d) of the *Charter* encompasses a negative right to be free from compelled association, which is infringed by the legislation at issue here. An analysis that construes the negative freedom within s. 2(d) more broadly than the “ideological conformity” test should be adopted. Where the state obliges an association of individuals whose affiliation is already compelled by the facts of life (such as in the workplace), and the association serves the common good or furthers the collective social welfare, s. 2(d) will not be violated unless the forced association imposes a danger to a specific liberty interest. The state-imposed association established by the *Construction Act* does not promote the common good or further the collective social welfare within the context of s. 2(d) of the *Charter*. The legislation fails to provide any justification for the compelled union association that it envisages for Quebec’s construction industry. Membership in union groups is not contingent upon any competency requirements and there is thus no public assurance that workers within these groups will have the necessary skills and abilities to carry out their trade. Furthermore, the provisions of this legislation impair the appellants’ liberty interests. The present appeal involves construction workers in Quebec who have no choice but to unionize in order to carry out their work. Their liberty is further restricted by the fact that they must become members of one of five union groups that have been specifically accepted by the state. However, the legislation is justified under s. 1 of the *Charter*. The *Construction Act* was adopted within a unique and complex historical context, and served to promote distinct social and economic objectives that were, and remain, pressing and substantial. Further, for the reasons given by LeBel J., the legislation is rationally connected to these objectives, it minimally impairs the freedoms guaranteed under s. 2(d), and its benefits outweigh its deleterious effects.

Per McLachlin C.J. and Major, Bastarache and Binnie JJ. (dissenting): Section 2(d) of the *Charter* implies a negative right not to associate. The test for an infringement of this right, however, is not whether there is evidence of ideological coercion or conformity imposed by the forced association. For ideological conformity to exist, it is not necessary that there be evidence of an imposition of union values or opinions on the member, evidence of a limitation of the member’s free expression, or evidence that the union participates in causes and activities of which the member disapproves. The interpretation of ideological conformity must be broader and take place in context. In this case, this context would take into account the true nature of unions as participatory bodies holding political and economic roles in society which, in turn, translates into the existence of ideological positions. To mandate that an individual adhere to such a union is ideological conformity.

The challenged statutory provisions infringe the negative right which forms part of s. 2(d). Under the *Construction Act*, membership in one of the unions is obligatory. Furthermore, membership has meaning. Membership is about sharing values, joining to pursue goals in common, expressing views reflecting the position of a particular group in society. It is because of the collective force produced by membership that unions can be a potent force in public debate, that they can influence Parliament and the legislatures in their functions, that they can bargain effectively. This force must be constituted democratically to conform to s. 2(d).

It is not necessary to have more independent evidence of the ideological views of the specific unions involved in this case. It is in fact sufficient that adherence is required to a scheme advocating state-imposed compulsory membership which affects freedom of conscience and expression, as well as liberty and mobility interests, for it to have a negative impact on the right to work, because such adherence itself is a form of ideological coercion. Ideological constraint exists in particular where membership numbers are used to promote ideological agendas and this is so even where there is no evidence that the union is coercing its members to believe in what it promotes.

In this case, workers objected to being forced to join a union and objected generally to the compulsory unionization scheme, which is ideological in nature. This is a case where the freedom not to associate is markedly infringed. It is a clear situation of government coercion, the result of which mandates that workers in the construction industry in Quebec group together in a few unions which are specified and approved by government. The fact that there are five unions from which workers can choose in no way negates this infringement for it remains government-mandated group affiliation. Self-realization of the worker is violated in many ways. He or she must unionize. Within the prescribed regime, democracy is further restricted by limited choice. There is no guarantee that a majority of voters will exercise their right. A default provision can determine the outcome of elections. Those voting for minority associations may be left out of future negotiations. When freedom not to associate is considered in light of other *Charter* values, including liberty, freedom of conscience and expression, mobility and the right to work, it must be concluded that governmental mandatory union association infringes this important *Charter* right. Ideological conformity is engaged in particular because the members of the associations necessarily participate in and indirectly support a system of forced association and state control over work opportunity. This is a situation whereby the democratic rights of workers are taken away. Being forced to accept and participate in a system that severely limits the democratic principle in the area of labour relations is a form of coercion that cannot be segregated totally from ideological conformity.

There is also a breach of the positive right to associate. There are severe restrictions on the right of a person to join one of the five chosen unions in order to work in the construction industry in Quebec. Even if the conditions imposed by s. 30 of the *Construction Act* were permissible limitations on freedom of association, the regional quotas would still need to be justified under s. 1. They unduly infringe the ability of workers to join a union, which is a prerequisite for working in the construction industry in Quebec. As such, they are an infringement of the s. 2(d) freedom of association.

The infringement of s. 2(d) is not justifiable. In determining whether this infringement can be justified by s. 1, this Court must again take into consideration *Charter* values including liberty, freedom of expression, the right to work and mobility rights. While it is in the public interest to have structured collective bargaining and to provide for competency requirements, and these are no doubt pressing and substantial objectives, they are not the true objectives of the impugned provisions. The legislation brings into play restrictions on the admission to the industry, cancellation of the ability to have a non-unionized business, restrictions on bargaining rights, imposition of regional quotas and impingement of regional mobility. It has not been demonstrated that there is a logical relationship between the legislation's stated objectives and these restrictions. Any justification based on competency is untenable. The actual requirements of s. 30 and the regional quotas have little if anything to do with the professional competence of workers in the construction industry. Being a resident of Quebec in the previous year, having worked a set number of hours in that year, and being less than 50 years old, do not verify competence. The same may be said for the regional quotas and control over regional mobility within the province. There is accordingly no rational connection between the objective and the measures taken. Moreover, the requirements of the minimal impairment branch of the proportionality test have not been met. If the purpose of the legislation is viewed as ensuring the competency of construction workers, neither the limitation of the "freedom to associate" nor the limitation of the "freedom from association" is minimally impairing. Section 30 and the regional quotas have little or nothing at all to do with competence and therefore cannot be viewed as minimal impairments of s. 2(d).

APPEAL from a judgment of the Quebec Court of Appeal, [1998] Q.J. No. 4173 (QL), dismissing an application for leave to appeal a judgment of the Superior Court, [1998] R.J.Q. 911 (*sub nom. Thériault v. R.*), affirming Judge Bonin's dismissal of the appellants' constitutional challenge and convicting them of offences under the *Act Respecting Labour Relations, Vocational Training and Manpower Management in the Construction Industry*. Appeal dismissed, McLachlin C.J. and Major, Bastarache and Binnie JJ. dissenting.

Julius H. Grey, Elizabeth Goodwin and Vincent Basile, for the appellants.

Jean-François Jobin and Benoit Belleau, for the mis en cause.

Jean Ménard, for the intervener Commission de la construction du Québec.

Robert Toupin and Edward Kravitz, for the interveners Centrale des syndicats démocratiques (CSD-Construction), Confédération des syndicats nationaux (CSN-Construction) and Conseil provincial du Québec des métiers de la construction (International).

Robert Laurin and France Colette, for the intervener Fédération des travailleurs du Québec (FTQ-Construction).

Peter A. Gall, Andrea L. Zwack and Corrado De Stefano, for the intervener Canadian Coalition of Open Shop Contracting Associations.

Harold F. Caley, for the intervener Canadian Office of the Building and Construction Trades Department, AFL-CIO.

Solicitors for the appellants: Grey Casgrain, Montréal.

Solicitors for the respondent: Bernard, Roy & Associés, Montréal.

Solicitors for the mis en cause: Bernard, Roy & Associés, Montréal.

Solicitors for the intervener Commission de la construction du Québec: Ménard, Boucher, Montréal.

Solicitor for the interveners Centrale des syndicats démocratiques (CSD-Construction), Confédération des syndicats nationaux (CSN-Construction) and Conseil provincial du Québec des métiers de la construction (International): Robert Toupin, Montréal.

Solicitor for the intervener Fédération des travailleurs du Québec (FTQ-Construction): Robert Laurin, Sainte-Julie, Quebec.

Solicitors for the intervener Canadian Coalition of Open Shop Contracting Associations: Heenan Blaikie, Vancouver.

Solicitors for the intervener Canadian Office of the Building and Construction Trades Department, AFL-CIO: Caley & Wray, Toronto.

Présents : Le juge en chef McLachlin et les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour et LeBel.

Droit du travail -- Industrie de la construction du Québec -- Entrepreneurs accusés d'avoir embauché des travailleurs non titulaires des certificats de compétence requis par la législation sur la construction du Québec et personnes accusées d'avoir travaillé sans être titulaires de ces certificats -- L'exigence que les travailleurs deviennent membres de l'un des groupes syndicaux énumérés pour obtenir des certificats de compétence est-elle inconstitutionnelle? -- Charte canadienne des droits et libertés, art. 2d) -- Loi sur les relations du travail, la formation professionnelle et la gestion de la main-d'oeuvre dans l'industrie de la construction, L.R.Q., ch. R-20, art. 28-40, 85.5, 85.6, 119.1 et 120.

Droit constitutionnel -- Charte des droits -- Liberté d'association -- Entrepreneurs accusés d'avoir embauché des travailleurs non titulaires des certificats de compétence requis par la législation sur la construction du Québec et

personnes accusées d'avoir travaillé sans être titulaires de ces certificats -- L'exigence que les travailleurs deviennent membres de l'un des groupes syndicaux énumérés pour obtenir des certificats de compétence est-elle inconstitutionnelle? -- La garantie de la liberté d'association comporte-t-elle le droit de non-association? -- Charte canadienne des droits et libertés, art. 2d) -- Loi sur les relations du travail, la formation professionnelle et la gestion de la main-d'oeuvre dans l'industrie de la construction, L.R.Q., ch. R-20, art. 28-40, 85.5, 85.6, 119.1 et 120.

Les appelants, qui sont des entrepreneurs, promoteurs immobiliers ou travailleurs de la construction, sont accusés d'avoir embauché des employés non titulaires des certificats de compétence requis pour travailler sur un chantier de construction ou d'avoir travaillé dans l'industrie sans les certificats de compétence appropriés, contrairement à l'art. 119.1 de la *Loi sur les relations du travail, la formation professionnelle et la gestion de la main-d'oeuvre dans l'industrie de la construction* du Québec (la « *Loi sur la construction* »). Les appelants affirment que les travailleurs ne peuvent obtenir les certificats de compétence appropriés sans devenir membres de l'un des groupes syndicaux énumérés à l'art. 28 de la Loi. Ils font valoir que cette obligation est inconstitutionnelle, car elle porte atteinte au droit de non-association, qui fait partie, à leur avis, de la liberté d'association garantie par l'al. 2d) de la *Charte canadienne des droits et libertés*.

À l'époque, l'art. 28 de la *Loi sur la construction* prévoyait que seuls les cinq groupes syndicaux énumérés pouvaient faire constater leur représentativité. En vertu de l'art. 30 de la Loi, la Commission de la construction du Québec dresse la liste des travailleurs de la construction qui possèdent les qualités requises pour participer au vote obligatoire prévu par l'art. 32, au cours duquel chacun doit choisir l'un des groupes syndicaux en tant qu'agent négociateur. Pour participer à ce vote, le travailleur de la construction doit être titulaire du certificat de compétence-compagnon, du certificat de compétence-occupation ou du certificat de compétence-apprenti. Il doit aussi avoir travaillé 300 heures dans l'industrie au cours des 15 mois précédant l'élection. Selon les résultats du scrutin, la Commission détermine la représentativité de chaque association en vertu de l'art. 35. Ce degré de représentativité détermine la portée de l'influence de chaque association dans les négociations. Seul le syndicat ou groupe d'associations dont la représentativité est d'au moins 50 pour 100 de tous les travailleurs de la construction accrédités peut négocier une convention collective. Celui dont la représentativité est inférieure à 15 pour 100 perd même son droit d'assister aux séances de négociation collective.

Le juge de première instance rejette l'argument constitutionnel et déclare les appelants coupables des faits reprochés. La Cour supérieure confirme ce jugement. La Cour d'appel rejette la requête des appelants pour autorisation d'interjeter appel auprès d'elle.

Arrêt (le juge en chef McLachlin et les juges Major, Bastarache et Binnie sont dissidents) : Le pourvoi est rejeté. Les dispositions législatives contestées sont constitutionnelles.

Les juges Gonthier, Arbour et LeBel : Les appelants ont qualité pour soulever les questions constitutionnelles énoncées. Comme il ressort des dispositions législatives contestées, les conditions de délivrance des certificats de compétence et d'adhésion syndicale se trouvent étroitement liées. Une contestation réussie des dispositions régissant le choix obligatoire d'un agent négociateur pourrait permettre d'invoquer un moyen de défense contre les accusations particulières portées en l'espèce. De plus, à ce stade-ci des procédures, l'intérêt de la justice milite en faveur d'un examen attentif des questions de fond dont la Cour est saisie.

Même si le droit d'association représente un phénomène social qui crée un lien entre des personnes, il revient d'abord à l'individu. Ce droit favorise l'accomplissement de soi en permettant à la personne de développer ses qualités en tant qu'être sociable. Le fait de se livrer à des activités légales avec d'autres est protégé par la Constitution. L'analyse est axée sur l'individu, non sur le groupe.

Bien que, dans l'arrêt *Lavigne*, les juges majoritaires de la Cour aient conclu à l'existence d'un droit négatif de non-association, ils ont aussi accepté la présence d'un fondement démocratique justifiant l'imposition de limites internes à ce droit. Une conception incapable d'intégrer des limites et des restrictions internes au droit de ne pas s'associer priverait l'individu des bénéfices découlant d'une association. La reconnaissance du droit négatif de ne pas s'associer ne permettrait pas de conclure que tous les cas d'association forcée emportent une atteinte à la garantie. Certaines formes d'association forcée dans le lieu de travail pourraient être compatibles avec les valeurs contenues dans la *Charte* et avec

la garantie de liberté d'association. Il faut examiner la nature de l'engagement envers l'association. Dans le cas d'une forme de sécurité syndicale prévue par la loi, il faut également examiner de près la nature du régime législatif.

Les appelants n'ont pas établi que la loi contestée prescrit une forme de conformité idéologique de nature à entraîner l'application de l'al. 2d) de la *Charte*. Sous sa forme actuelle, la loi n'impose rien de plus aux travailleurs de la construction que la simple obligation d'être membre d'un syndicat. Cette obligation se résume à celle de désigner un agent négociateur, d'être membre de ce groupe syndical pendant une période déterminée et de verser des cotisations syndicales. La Loi prévoit également une protection contre les abus de pouvoir passés, présents et éventuels de la part du syndicat. Les syndicats sont privés de tout contrôle direct sur l'emploi dans l'industrie. Ils ne peuvent pas établir ou exploiter un bureau de placement. Aucune discrimination n'est permise contre les membres des différents syndicats. Pourvu qu'ils détiennent les certificats de compétence requis, tous les salariés ont le droit de travailler dans l'industrie de la construction, sans égard à leur affiliation syndicale. L'article 96 confère aux membres des droits explicites relatifs à l'information et à la participation à la vie syndicale. La loi permet à tout travailleur de la construction de changer d'affiliation syndicale, au moment opportun.

Il n'y a tout simplement aucun élément de preuve justifiant le recours à la connaissance d'office du fait que les syndicats québécois exercent une coercition idéologique sur leurs membres. Une telle conclusion présume que les syndicats adhèrent à une seule idéologie et qu'ils l'imposent à leurs membres de la base, y compris les plaignants en l'espèce. Elle n'équivaudrait à rien de plus qu'un stéréotype sans fondement. Les appelants n'ont présenté aucun élément de preuve indiquant que la loi impose une forme de conformité idéologique ou menace un droit à la liberté protégé par la *Charte*, ce qui est nécessaire pour établir une atteinte au droit de non-association garanti par l'al. 2d). La preuve n'indique même pas si les syndicats participent à des causes et à des activités que les appelants désapprouvent. Il ne s'agit pas d'un sujet sur lequel la connaissance judiciaire pourrait et devrait remplacer la preuve appropriée au dossier, sauf si le fait d'adhérer à un syndicat constituait en soi la preuve d'une orientation idéologique particulière. Le fait bien connu que les syndicats participent à la vie publique au Canada ne démontre pas que chaque travailleur adhérant à un syndicat en vertu d'une disposition de sécurité syndicale devrait être considéré à première vue comme étant victime d'une violation de la *Charte*.

Il faut laisser au processus politique le soin de régler la question en jeu dans le pourvoi. Une telle solution conserve l'équilibre dans l'application de la *Charte* et laisse la gestion légale des relations du travail au Parlement et aux législatures de même qu'aux parties aux conventions collectives. La gestion des relations du travail exige un exercice délicat de conciliation des valeurs et intérêts divergents. Les considérations politiques, sociales et économiques pertinentes débordent largement du domaine d'expertise des tribunaux. Cette démarche restrictive et prudente en matière d'intervention des tribunaux dans le domaine des relations du travail reflète une bonne compréhension des fonctions des tribunaux et de celles des législatures. Dans l'application de la *Charte*, elle évite également que tout genre d'action gouvernementale visant la protection des droits de la personne soit considérée, à première vue, comme une violation de la *Charte* qui doit être justifiée aux termes de l'article premier.

Même si elle avait limité le droit de non-association garanti par l'al. 2d), la loi serait justifiée aux termes de l'article premier de la *Charte*. Le législateur a droit à un degré de latitude et de retenue important, mais pas absolu, pour régler les questions de politique sociale et économique. Les tribunaux doivent se garder de se substituer, après coup, aux législateurs relativement à leurs choix politiques controversés et complexes. La jurisprudence reconnaît qu'il vaut généralement mieux laisser au processus politique le soin d'élaborer les principes directeurs en matière de législation dans le domaine des relations du travail. Les limites en cause sont prescrites par une loi. La loi porte également sur un objet urgent et réel. L'historique de la loi démontre que l'Assemblée nationale du Québec a tenté de régler des problèmes qui étaient devenus une question sociale et économique urgente, ce qui a donné lieu, pendant des années, à des essais successifs qui se poursuivent d'ailleurs toujours.

De plus, il existait un lien rationnel entre les moyens choisis par le législateur et leur objectif. La façon la plus équitable et la plus efficace de déterminer la représentativité des syndicats était de tenir un scrutin. L'obligation de se joindre à eux démontrait leur volonté de faire participer les travailleurs à la gestion de leur association, de favoriser et d'accroître la participation des travailleurs à leur vie et à leurs décisions, après une période où certains syndicats locaux avaient souvent fait fi des valeurs démocratiques. Le législateur considérait cette forme de sécurité comme un meilleur

instrument de maintien et de progrès de la démocratie que la formule Rand, en vertu de laquelle les travailleurs paient pour des services sans pouvoir s'exprimer sur les questions les plus importantes concernant l'association et ses membres. L'industrie de la construction a joué et joue encore un rôle majeur dans l'économie et le développement de la province. Les relations du travail dans cette industrie étaient constamment tendues pendant plusieurs années. La démocratie syndicale restait en péril. Il était devenu difficile d'établir un régime viable de négociation collective. La résolution de ces difficultés passait tant par l'établissement du caractère représentatif des syndicats que par la protection de la démocratie syndicale. L'Assemblée nationale a cherché, de cette façon, à atteindre l'objectif de paix et d'efficacité économique dans l'industrie. Compte tenu de la nature de ces difficultés, les dispositions sur le choix d'un agent négociateur, sur l'obligation de choisir parmi un nombre limité de groupes syndicaux et sur le soutien financier obligatoire étaient liées à cet objectif. Elles visaient à créer un mécanisme fonctionnel, capable d'établir la représentativité des syndicats tout en protégeant le pluralisme syndical. Rien n'indique qu'une association d'employés active dans l'industrie ait été laissée à l'écart du processus. Au contraire, la législature tentait habituellement de tenir compte des nombreux changements dans l'organisation des groupes syndicaux. Ces mesures visent directement ainsi à favoriser la réalisation d'objectifs sociaux et économiques importants.

D'après l'expérience historique particulière du Québec en matière de relations du travail, la loi respecte également le critère de l'atteinte minimale. Cette forme limitée d'association forcée respecte les valeurs démocratiques fondamentales. Elle n'exige qu'un engagement restreint de la part des salariés de la construction. Ils doivent choisir un agent négociateur. La loi leur donne le choix entre cinq groupes syndicaux. Il ressort qu'aucun nouveau groupe n'a été laissé à l'écart du processus. Elle oblige aussi les employeurs à soutenir le régime adopté. Elle n'impose rien de plus. Enfin, les avantages de la loi l'emportent clairement sur leur effet limité sur le présumé droit négatif de ne pas s'associer. La *Loi sur la construction* impose des obligations strictes aux syndicats en matière de démocratie interne. Toute forme de discrimination dans l'emploi est également interdite. Le processus d'embauche a été entièrement soustrait au contrôle des syndicats par la loi. Par un processus difficile d'expérimentation législative, le législateur a rétabli dans une certaine mesure la paix et la démocratie syndicale dans l'industrie de la construction du Québec. La Cour est appelée à déterminer la validité d'un régime législatif complexe né d'une succession de tentatives, d'échecs et de déceptions. Au début du présent litige, cette loi représentait l'aboutissement d'environ 30 ans de travail législatif visant à créer un régime approprié de négociation collective dans l'industrie. Il faut faire preuve de beaucoup de retenue envers la législature, compte tenu des difficultés inhérentes à l'art de gouverner dans un environnement traditionnellement aussi conflictuel. L'intervention de la Cour risquerait d'affecter des composantes délicates d'un régime soigneusement équilibré et n'est pas justifiée dans les circonstances de la présente affaire.

Le juge L'Heureux-Dubé : Il y a accord avec la revue exhaustive que fait le juge LeBel de l'histoire mouvementée des relations du travail dans le secteur de la construction au Québec et du contexte législatif de la *Loi sur la construction* ainsi qu'avec sa conclusion que la Loi est constitutionnelle. Toutefois, pour les motifs exposés par le juge Wilson dans l'arrêt *Lavigne*, l'al. 2d) de la *Charte* n'inclut que la liberté positive de s'associer. Le présumé « droit de ne pas s'associer » n'est formulé nulle part dans la *Charte*, et il est à l'opposé de l'objet et de la portée du droit d'association protégé. Ce droit négatif s'inscrit mal dans le régime de la *Charte*. De plus, il banalise la *Charte* puisque la reconnaissance d'un tel droit aurait de sérieuses conséquences, qui obligerait les tribunaux à poser des limites strictes pour différencier les véritables violations de l'al. 2d) de celles qui sont triviales sur le plan constitutionnel. Même si personne ne devrait être forcé de s'associer, l'al. 2d) de la *Charte* n'offre pas une telle protection constitutionnelle. Plutôt, surtout compte tenu de l'interprétation restrictive de ce droit et des nombreuses exceptions intrinsèques adoptées par le juge LeBel, la garantie constitutionnelle de liberté d'expression prévue par l'al. 2b) est celle qui entre en jeu en cas d'association forcée, de même que possiblement la garantie prévue à l'art. 7 de la *Charte*.

Les droits négatifs sont considérés comme des droits individuels incarnant des objectifs individuels : la Constitution garantit à tout individu le droit de ne pas être membre d'une association. Si l'objet fondamental de la liberté d'association est de permettre la poursuite collective d'objectifs communs, la notion même de « liberté d'association négative » devient suspecte. Dans un tel contexte, la « poursuite collective d'objectifs communs » mène à une abstraction difficile à justifier.

Selon la voie de la retenue judiciaire, les tribunaux doivent se garder d'établir de nouveaux principes constitutionnels si les principes existants permettent de trancher la question. Les réparations prévues dans la Constitution

sont de puissants outils qu'on doit utiliser avec prudence. Lorsqu'il le faut, toutefois, ils doivent être utilisés avec vigueur et en fonction de l'objet visé. Le fait que ce soient les opposants à l'établissement ou au maintien d'associations de travailleurs qui ont traditionnellement été les instigateurs des tentatives d'établissement du droit négatif d'association constitue une raison de plus d'être prudent. La création et l'application de nouveaux outils judiciaires d'origine douteuse engendreront inévitablement une nouvelle jurisprudence assortie de certains risques. Une telle évolution peut ne pas être considérée comme prudente, surtout parce qu'il est inutile de prendre un tel risque puisqu'il existe des solutions de rechange reconnues.

Le juge Iacobucci : La liberté d'association garantie par l'al. 2d) de la *Charte* comporte le droit négatif de ne pas être forcé de s'associer, auquel les dispositions législatives en cause en l'espèce portent atteinte. Il faudrait adopter une analyse qui interprète la liberté négative que comporte l'al. 2d) plus largement que le critère de la « conformité idéologique ». Lorsque l'État impose l'association d'individus dont l'affiliation découle déjà des nécessités de la vie (comme dans un lieu de travail) et que l'association sert le bien commun ou favorise le bien-être social, il n'y a pas atteinte à l'al. 2d) à moins que l'association forcée ne compromette un droit spécifique à la liberté. L'association que l'État impose par le biais de la *Loi sur la construction* ne sert pas le bien commun ni ne favorise le bien-être social dans le contexte de l'al. 2d) de la *Charte*. Les dispositions législatives en question ne justifient aucunement l'adhésion syndicale forcée qu'elles prévoient pour le secteur de la construction du Québec. L'appartenance aux groupes syndicaux ne dépend pas du respect d'exigences de compétence, de sorte qu'il n'y a aucune garantie publique que les travailleurs faisant partie de ces groupes possèdent les aptitudes et habiletés nécessaires pour exercer leur métier. De plus, cette loi porte atteinte aux droits à la liberté de ses appelants. Le présent pourvoi concerne des travailleurs de la construction au Québec qui n'ont pas d'autre choix que de se syndiquer pour pouvoir travailler. Le fait qu'ils doivent adhérer à l'un des cinq groupes syndicaux expressément acceptés par l'État restreint davantage leur liberté. Toutefois, la loi est justifiée en vertu de l'article premier de la *Charte*. La *Loi sur la construction* a été adoptée dans un contexte historique unique et complexe et a servi à favoriser des objectifs sociaux et économiques distincts qui étaient, et demeurent, urgents et réels. En outre, pour les motifs exposés par le juge LeBel, la loi est rationnellement liée à ces objectifs, elle porte atteinte de façon minimale aux libertés garanties par l'al. 2d) et ses avantages l'emportent sur ses effets préjudiciables.

Le juge en chef McLachlin et les juges Major, Bastarache et Binnie (dissidents) : L'alinéa 2d) de la *Charte* comporte le droit négatif de ne pas s'associer. Toutefois, le critère permettant de déterminer s'il y a eu atteinte à ce droit ne consiste pas à savoir s'il y a une preuve de coercition ou conformité idéologique imposée par l'association forcée. Pour qu'il y ait conformité idéologique, il ne faut pas la preuve que le syndicat impose ses valeurs ou opinions au membre, que la liberté d'expression du membre se trouve limitée ou que le syndicat participe à des causes ou activités que celui-ci désapprouve. L'interprétation de la conformité idéologique doit être plus large et tenir compte du contexte. En l'espèce, le contexte à prendre en considération est la nature véritable des syndicats en tant qu'organismes participatifs assumant des rôles politiques et économiques dans la société, qui donne lieu à son tour à des positions idéologiques. Imposer l'adhésion à un tel syndicat relève de la conformité idéologique.

Les dispositions législatives contestées portent atteinte au droit négatif que comporte l'al. 2d). En vertu de la *Loi sur la construction*, il est obligatoire d'être membre de l'un des syndicats. En outre, être membre a un sens. Être membre signifie partager des valeurs, s'unir pour atteindre des buts communs, exprimer des opinions reflétant la position d'un groupe particulier dans la société. C'est grâce à la force collective des membres que les syndicats peuvent constituer une puissante force dans le débat public, qu'ils peuvent influencer le Parlement et les législatures dans leurs fonctions et qu'ils peuvent négocier efficacement. Cette force doit être constituée démocratiquement pour être conforme à l'al. 2d).

Il n'est pas nécessaire d'avoir une preuve plus indépendante de l'idéologie des syndicats particuliers visés en l'espèce. Il suffit en fait d'exiger l'adhésion à un régime prévoyant la syndicalisation obligatoire imposée par l'État qui touche la liberté de conscience et d'expression de même que les droits à la liberté et à la liberté de circulation et d'établissement pour qu'il y ait un effet négatif sur le droit au travail, parce qu'une telle adhésion constitue en soi une forme de coercition idéologique. Il y a une contrainte idéologique notamment lorsqu'on recourt au nombre d'adhérents pour promouvoir des visées idéologiques et il en est ainsi même quand rien n'indique que le syndicat exerce des pressions sur ses membres pour qu'ils adhèrent à sa cause.

En l'espèce, les travailleurs refusent d'être forcés d'adhérer à un syndicat et s'opposent de façon générale au régime de syndicalisation obligatoire, qui est de nature idéologique. Dans cette affaire, il y a manifestement atteinte à la liberté de ne pas s'associer. C'est un cas manifeste de coercition gouvernementale, où les travailleurs du secteur de la construction au Québec sont forcés de se regrouper en quelques syndicats désignés et approuvés par le gouvernement. Le fait que les travailleurs puissent choisir entre cinq syndicats ne veut absolument pas dire qu'il n'y ait pas eu atteinte, car cela demeure une affiliation à un groupe imposée par le gouvernement. L'accomplissement personnel du travailleur n'est pas respecté à bien des égards. Ce dernier doit se syndiquer. Dans le cadre du régime prescrit, la démocratie est restreinte en plus par le choix limité. Rien ne garantit que la majorité des électeurs exerceront leur droit. Une disposition applicable par défaut peut déterminer l'issue des élections. Ceux qui votent pour des associations minoritaires peuvent être laissés à l'écart des négociations futures. Lorsqu'on examine la liberté de ne pas s'associer en fonction des autres valeurs véhiculées par la *Charte*, notamment la liberté, la liberté de conscience et d'expression, la liberté de circulation et d'établissement et le droit au travail, il faut conclure que l'association syndicale imposée par le gouvernement porte atteinte à ce droit important garanti par la *Charte*. La conformité idéologique entre en jeu surtout parce que les membres des associations participent par nécessité à un régime d'association forcée et de contrôle étatique des possibilités d'emploi, et l'appuient indirectement. C'est un cas où les droits démocratiques des travailleurs sont retirés. Être forcé d'accepter un régime restreignant de façon importante le principe démocratique en matière de relations du travail et d'y participer constitue une forme de coercition qui ne peut pas être totalement séparée de la conformité idéologique.

Il y a également atteinte au droit positif de s'associer. Il y a des restrictions importantes au droit d'une personne d'adhérer à l'un des cinq syndicats désignés pour pouvoir travailler dans le secteur de la construction au Québec. Même si les conditions imposées par l'art. 30 de la *Loi sur la construction* étaient des limites permises à la liberté d'association, les quotas régionaux devraient être justifiés aux termes de l'article premier. Ils portent indûment atteinte à la capacité des travailleurs d'adhérer à un syndicat, ce qui est une condition préalable à l'emploi dans le secteur de la construction au Québec. En soi, ils constituent une atteinte à la liberté d'association garantie par l'al. 2d).

La violation de l'al. 2d) ne peut pas se justifier. Pour déterminer si cette violation peut se justifier aux termes de l'article premier, la Cour doit encore une fois prendre en considération les valeurs véhiculées par la *Charte*, notamment la liberté, la liberté d'expression, le droit au travail et le droit de circulation et d'établissement. Même s'il est dans l'intérêt public qu'il y ait une négociation collective structurée et que des exigences de compétence soient prévues, et il s'agit sans aucun doute d'objectifs urgents et réels, il ne s'agit pas des véritables objectifs des dispositions contestées. La loi entraîne des restrictions à l'admission dans le secteur industriel, le retrait de la possibilité qu'il y ait des entreprises non syndiquées, des restrictions aux droits de négociation, l'imposition de quotas régionaux et l'empiètement sur la liberté de circuler et de s'établir dans toute région. L'existence d'un lien logique entre les objectifs que la loi énonce et ces restrictions n'a pas été démontrée. Toute justification fondée sur la compétence est insoutenable. Les véritables exigences de l'art. 30 et les quotas régionaux n'ont pratiquement rien à voir avec la compétence professionnelle des travailleurs dans le secteur de la construction. Le fait d'avoir résidé au Québec au cours de l'année précédente, d'avoir travaillé un nombre d'heures déterminé cette année-là et d'être âgé de moins de 50 ans ne permet pas de vérifier la compétence. On peut en dire autant des quotas régionaux et des restrictions à la circulation et à l'établissement dans toute région de la province. Il n'y a donc aucun lien rationnel entre l'objectif et les mesures prises. De plus, les exigences d'atteinte minimale que comporte le critère de la proportionnalité n'ont pas été respectées. Si on considère que la loi a pour objet d'assurer la compétence des travailleurs de la construction, ni la restriction de la « liberté de s'associer » ni celle de la « liberté de ne pas s'associer » ne constituent une atteinte minimale. L'article 30 et les quotas régionaux n'ont rien ou presque rien à voir avec la compétence, de sorte qu'ils ne peuvent pas être considérés comme des atteintes minimales à l'al. 2d).

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel du Québec, [1998] J.Q. n° 4173 (QL), rejetant une requête pour interjeter appel d'un jugement de la Cour supérieure, [1998] R.J.Q. 911 (*sub nom. Thériault c. R.*), lequel infirmait le rejet de l'argument constitutionnel par le juge Bonin et sa déclaration de culpabilité aux offenses selon la *Loi sur les relations du travail, la formation professionnelle et la gestion de la main-d'oeuvre dans l'industrie de la construction*. Pourvoi rejeté. Le juge en chef McLachlin et les juges Major, Bastarache et Binnie sont dissidents.

Julius H. Grey, Elizabeth Goodwin et Vincent Basile, pour les appelants.

Jean-François Jobin et Benoit Belleau, pour le mis en cause.

Jean Ménard, pour l'intervenante la Commission de la construction du Québec.

Robert Toupin et *Edward Kravitz*, pour les intervenants la Centrale des syndicats démocratiques (CSD-Construction), la Confédération des syndicats nationaux (CSN-Construction) et le Conseil provincial du Québec des métiers de la construction (International).

Robert Laurin et *France Colette*, pour l'intervenante la Fédération des travailleurs du Québec (FTQ-Construction).

Peter A. Gall, *Andrea L. Zwack* et *Corrado De Stefano*, pour l'intervenante la Canadian Coalition of Open Shop Contracting Associations.

Harold F. Caley, pour l'intervenant le Bureau canadien du Département des métiers de la construction, FAT-COI.

Procureurs pour les appelants : *Grey Casgrain*, Montréal.

Procureurs pour l'intimée : *Bernard, Roy & Associés*, Montréal.

Procureurs pour le mis en cause : *Bernard, Roy & Associés*, Montréal.

Procureurs pour l'intervenante la Commission de la construction du Québec : *Ménard, Boucher*, Montréal.

Procureur pour les intervenants la Centrale des syndicats démocratiques (CSD-Construction), la Confédération des syndicats nationaux (CSN-Construction) et le Conseil provincial du Québec des métiers de la construction (International) : *Robert Toupin*, Montréal.

Procureur pour l'intervenante la Fédération des travailleurs du Québec (FTQ-Construction) : *Robert Laurin*, Sainte-Julie, Québec.

Procureurs pour l'intervenante la Canadian Coalition of Open Shop Contracting Associations : *Heenan Blaikie*, Vancouver.

Procureurs pour l'intervenant le Bureau canadien du Département des métiers de la construction, FAT-COI: *Caley & Wray*, Toronto.

Dai Geun Rhee - v. - Her Majesty the Queen (B.C.) (Criminal) (27863)

Indexed as: R. v. Rhee / Répertoire: R. c. Rhee

Neutral citation: 2001 SCC 71. / Référence neutre: 2001 CSC 71.

Judgment rendered October 19, 2001 / Jugement rendu le 19 octobre 2001

Present: Iacobucci, Major, Binnie, Arbour and LeBel JJ.

Criminal law – Charge to jury – Reasonable doubt – Accused convicted of attempted murder and assault causing bodily harm – Whether pre-Lifchus charge on reasonable doubt in substantial compliance with principles set out in Lifchus.

The accused was charged with attempted murder and assault causing bodily harm. The Crown’s case was based on the complainants’ testimony as well as on circumstantial evidence. In defence, the accused testified as to his version of events. The trial judge charged the jury on the issues of reasonable doubt, credibility and circumstantial evidence. When describing reasonable doubt, the trial judge, who did not have the benefit of this Court’s decision in *Lifchus*, stated: “The term ‘reasonable doubt’ is to be given its natural meaning. It is not a legal term having some special connotation”. He did not instruct the jury that more than mere probable guilt was required to satisfy the Crown’s burden of proof. The jury found the accused guilty of both charges. The accused appealed his conviction arguing, in particular, that the trial judge misdirected the jury on the proper definition of reasonable doubt. The majority of the Court of Appeal dismissed the appeal, holding that the errors alleged could not have misled the jury.

Held (LeBel J. dissenting): The appeal should be dismissed.

Per Iacobucci, Major, Binnie and **Arbour JJ.**: Appellate review of a charge to the jury is not a mechanical task, but rather an assessment of whether the deficiencies in the charge, as compared to the *Lifchus* standard, cause serious concern about the jury’s verdict. The key question is whether the charge, in the context of the entire trial, substantially complies with the principles expressed in *Lifchus* so that as a whole it does not give rise to the reasonable likelihood that the jury misunderstood the correct standard of proof. When reviewing a pre-*Lifchus* charge there is no particular mistake or omission that will automatically constitute a reversible error in and of itself, nor is there an additional instruction that will immediately cure a particular shortcoming. Where the majority of a charge complies with *Lifchus* principles, but the trial judge has omitted to expressly indicate that more than probable guilt is required, or has made that omission in conjunction with another error, such as defining reasonable doubt as having a plain and ordinary meaning, these shortcomings can be countered by other parts of the jury instructions that serve to make the proper definition of reasonable doubt more clear. Here, the charge as a whole was in substantial compliance with *Lifchus* principles. Although, viewed in light of *Lifchus*, certain aspects of the charge were deficient, other parts of the jury instruction dealing with credibility and circumstantial evidence served to clarify the proper definition of reasonable doubt so that there can be no reasonable concern that the jury may have proceeded to convict by applying the wrong standard of proof.

Per **LeBel J.** (dissenting): The primary concept arising out of *Lifchus* is that the trial judge must explain to the jury that proof beyond a reasonable doubt is distinct from, and a higher standard than, proof on a balance of probabilities. Although no particular words need to be used, this essential concept must be conveyed as part of the required explanation of reasonable doubt. The jury must be made aware that a probability standard is not sufficient to determine criminal guilt. In this case, the charge was not in substantial compliance with the principles in *Lifchus* and was therefore inadequate. First, the jury was instructed that the term reasonable doubt was to be given its natural meaning, and was not a legal term having some special connotation. This explanation invited the jurors to rely on their own personal views or experience about what reasonable doubt may mean, and was likely an invitation to apply a probability standard similar to that which they would apply in making their everyday decisions. Second, although the instruction warned the jury away from a standard of proof that is too high, the trial judge made no mention of the inappropriately low standard of probability. As a result, there was a reasonable likelihood that the jury misunderstood this key aspect of their deliberative task.

While the part of the charge dealing with the contradictory evidence seems adequate, this was not sufficient to cure the inadequacy of the general explanation of reasonable doubt. No matter how flawless the instruction may have been with regard to the contradictory evidence, once the jury decided which version of events it was inclined to believe, it still

could not have made a fair assessment of guilt if it did not know the proper standard of proof to apply to the evidence in support of that version.

Finally, the trial was essentially a battle of credibility between the accused and the complainants. The assessment of credibility is an everyday exercise likely to be carried out according to a standard based on probability. The relatively simple nature of the trial may therefore have reinforced the jury's impression that no special legal concepts were at play, and that their ordinary approach to probability-based problem solving was appropriate.

APPEAL from a judgment of the British Columbia Court of Appeal (2000), 134 B.C.A.C. 135, [2000] B.C.J. No. 485 (QL), 2000 BCCA 162, dismissing the accused's appeal of his conviction for attempted murder and assault causing bodily harm by the British Columbia Supreme Court. Appeal dismissed, LeBel J. dissenting.

Matthew A. Nathanson, for the appellant.

Alexander Budlovsky and Ursula Botz, for the respondent.

Solicitors for the appellant: Gibbons Ritchie, Vancouver.

Solicitor for the respondent: Ministry of Attorney General, Vancouver.

Présents: Les juges Iacobucci, Major, Binnie, Arbour et LeBel.

Droit criminel – Exposé au jury – Doute raisonnable – Accusé déclaré coupable de tentative de meurtre et de voies de fait causant des lésions corporelles – L'exposé sur le doute raisonnable antérieur à l'arrêt Lifchus est-il conforme pour l'essentiel aux principes de cet arrêt?

L'accusé a été inculpé de tentative de meurtre et de voies de fait causant des lésions corporelles. La preuve du ministère public reposait sur le témoignage des plaignantes et sur certains éléments de preuve circonstancielle. Pour sa défense, l'accusé a exposé sa version des faits. Le juge du procès a donné des directives au jury sur les questions du doute raisonnable, de la crédibilité et de la preuve circonstancielle. En décrivant le doute raisonnable, le juge du procès, qui ne bénéficiait pas de l'arrêt *Lifchus* de notre Cour, a affirmé : « On doit donner au terme "doute raisonnable" le sens qui s'en dégage naturellement. Il ne s'agit pas d'un terme juridique ayant une connotation particulière. » Il n'a pas informé le jury qu'une norme plus élevée que la simple culpabilité probable était requise pour que le ministère public s'acquitte de son fardeau de preuve. Le jury a déclaré l'accusé coupable relativement aux deux chefs d'accusation. L'accusé a interjeté appel contre sa déclaration de culpabilité en faisant valoir notamment que le juge du procès avait donné au jury des directives erronées sur la définition appropriée du doute raisonnable. La Cour d'appel à la majorité a rejeté l'appel pour le motif que les erreurs alléguées ne pouvaient pas avoir induit le jury en erreur.

Arrêt (le juge LeBel est dissident) : Le pourvoi est rejeté.

Les juges Iacobucci, Major, Binnie et **Arbour** : L'examen en appel d'un exposé au jury n'est pas une tâche machinale, mais bien une évaluation consistant à déterminer si, d'après la norme établie dans l'arrêt *Lifchus*, les défauts de l'exposé soulèvent des craintes sérieuses quant à la validité du verdict du jury. Il s'agit principalement de savoir si, dans le contexte de l'ensemble du procès, l'exposé en question est conforme pour l'essentiel aux principes énoncés dans l'arrêt *Lifchus*, de sorte que, considéré dans son ensemble, il ne donne pas lieu à une probabilité raisonnable que le jury ait mal compris la norme de preuve applicable. Lors de l'examen d'un exposé antérieur à l'arrêt *Lifchus*, aucune erreur ou omission particulière ne constituera automatiquement, en soi, une erreur donnant ouverture à révision, pas plus qu'une directive additionnelle ne remédiera immédiatement à une faille précise. Lorsque la majeure partie de l'exposé est conforme aux principes de l'arrêt *Lifchus*, mais que le juge du procès a omis d'indiquer expressément qu'une norme plus exigeante que la culpabilité probable était requise ou qu'il a omis de le faire en commettant une autre erreur, comme le fait de définir le doute raisonnable selon son sens ordinaire, de telles failles peuvent être compensées par

d'autres parties des directives au jury qui viennent préciser la définition appropriée du doute raisonnable. En l'espèce, l'exposé pris dans son ensemble était conforme pour l'essentiel aux principes de l'arrêt *Lifchus*. Bien que, examinés à la lumière de l'arrêt *Lifchus*, certains éléments de l'exposé en question aient été défectueux, d'autres parties de l'exposé portant sur la crédibilité et la preuve circonstancielle ont servi à préciser la définition à donner au doute raisonnable de sorte qu'il ne saurait exister de crainte raisonnable que le jury ait conclu à la culpabilité en appliquant la mauvaise norme de preuve.

Le juge LeBel (dissident) : Le principal concept qui se dégage de l'arrêt *Lifchus* est que le juge du procès doit expliquer au jury que la preuve hors de tout doute raisonnable est distincte de la preuve selon la prépondérance des probabilités et qu'elle est plus exigeante. Bien qu'il ne soit pas nécessaire d'employer des termes particuliers, ce concept essentiel doit être communiqué dans le cadre de l'explication requise du doute raisonnable. Il faut informer le jury qu'une norme de probabilité n'est pas suffisante pour décider de la culpabilité criminelle. En l'espèce, l'exposé n'était pas conforme pour l'essentiel aux principes de l'arrêt *Lifchus* et était donc inadéquat. Premièrement, le jury a été informé qu'il fallait donner au terme « doute raisonnable » le sens qui s'en dégage naturellement et qu'il ne s'agissait pas d'un terme juridique ayant une connotation particulière. Cette explication invitait les jurés à se fier à leurs croyances ou à leur expérience personnelles pour juger de la signification du doute raisonnable et les invitait vraisemblablement à appliquer une norme de probabilité semblable à celle qu'ils appliqueraient pour prendre leurs décisions de tous les jours. Deuxièmement, bien que cette directive ait mis en garde le jury contre l'application d'une norme de preuve trop exigeante, le juge du procès n'a pas fait mention de la norme de probabilité trop basse pour convenir. En conséquence, il était raisonnablement probable que le jury ait mal compris cet aspect clé de sa tâche de délibération.

Bien que la partie de l'exposé portant sur la preuve contradictoire semble adéquate, ce n'était pas suffisant pour remédier au caractère inadéquat de l'explication générale du doute raisonnable. Aussi parfaites qu'aient été les directives concernant la preuve contradictoire, une fois que le jury avait décidé quelle version des faits il était porté à croire, il lui était encore impossible d'effectuer une appréciation équitable de la culpabilité s'il ignorait la norme qu'il convenait d'appliquer à la preuve présentée à l'appui de cette version des faits.

Enfin, le procès se résumait essentiellement à une confrontation entre l'accusé et les plaignantes pour établir leur crédibilité respective. L'appréciation de la crédibilité est un exercice quotidien qui se fait vraisemblablement selon une norme de probabilité. La nature relativement simple du procès peut donc avoir renforcé l'impression du jury qu'aucun concept juridique particulier n'était en cause et qu'une approche ordinaire fondée sur la probabilité qu'on adopterait pour résoudre des problèmes courants était appropriée.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel de la Colombie-Britannique (2000), 134 B.C.A.C. 135, [2000] B.C.J. No. 485 (QL), 2000 BCCA 162, rejetant l'appel de l'accusé contre sa déclaration de culpabilité de tentative de meurtre et de voies de fait causant des lésions corporelles prononcée par la Cour suprême de la Colombie-Britannique. Pourvoi rejeté, le juge LeBel est dissident.

Matthew A. Nathanson, pour l'appelant.

Alexander Budlovsky et *Ursula Botz*, pour l'intimée.

Procureurs de l'appelant : Gibbons Ritchie, Vancouver.

Procureur de l'intimée : Ministère du Procureur général, Vancouver.

539938 Ontario Limited, Roy's Electric, Roy Zub, Douglas and Joyce Zub - v. - Tyler Derksen, a minor, by his litigation guardian William Derksen, Travis Derksen, a minor, by his litigation guardian William Derksen, and the said William Derksen, and Kathy Derksen, and William Derksen (Sr.) and Justina Derksen, and Fred Irvine, and Edith Irvine, 539938 Ontario Limited, Roy's Electric, Roy Zub, Douglas Zub and Joyce Zub (with respect to Wawanesa Automobile Policy Number 3556895) and 539938 Ontario Limited, Roy's Electric, Roy Zub, Douglas Zub and Joyce Zub (in their uninsured capacity) (Ont.) (Civil) (27524)

Indexed as: Derksen v. 539938 Ontario Ltd. / Répertoire: Derksen c. 539938 Ontario Ltd.

Neutral citation: 2001 SCC 72. / Référence neutre: 2001 CSC 72.

Hearing and judgment: April 25, 2001 / Audition et jugement: 25 avril 2001

Reasons delivered: October 19, 2001 / Motifs déposés: 19 octobre 2001

Present: L'Heureux-Dubé, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour and LeBel JJ.

Insurance – Commercial general liability insurance – Exclusions – Coverage excluded for bodily injury or property damage arising out of the ownership, use or operation of an automobile and for bodily injury or property damage with respect to which any automobile policy is in effect – Accident caused by employee’s failure to safely clean up work site and failure to ensure supply truck could be operated safely – Supply truck covered by automobile insurance policy - Whether use of supply truck was proximate cause of accident – Whether accident resulting from concurrent sources of causation – If so, whether general liability policy provides coverage where there are two concurrent causes, one of which is excluded from coverage – Whether exclusion clauses should be interpreted to exclude coverage under general liability policy – Insurance Act, R.S.O. 1990, c. I-8, s. 267.1.

During clean up of a work site, one of the contractor’s employees left a steel base plate unsecured at the rear of a supply truck. As he drove the truck on the highway, the steel base plate flew off the compressor unit and through the window of an oncoming school bus, killing one child and seriously injuring three others. As a result, a number of negligence actions were brought. The plaintiffs alleged, among other things, negligence at the work site and negligence in the operation of the truck. The truck was covered by an automobile insurance policy. The contractor also had a commercial general liability (“CGL”) policy and an excess coverage policy. The CGL policy excluded coverage for “‘bodily injury’ or ‘property damage’ arising out of the ownership, use or operation ... of ... [a]ny automobile” (clause (e)(1)) and for “[b]odily injury’ or ‘property damage’ with respect to which any motor vehicle liability policy is in effect ...” (clause (e)(2)). On a motion to determine coverage, the motions judge held that all three policies provided coverage and determined the extent of coverage. He found two concurrent causes of the accident: negligent clean up of the work site, covered by the CGL policy, and negligent operation of the truck, covered by the automobile policy. Coverage under the automobile policy is limited by s. 267.1 of the *Insurance Act* to non-pecuniary damages. The coverage under the CGL policy is restricted by its exclusion clause and by s. 267.1. The CGL policy insures against pecuniary and non-pecuniary losses not attributable to auto-related causes. The umbrella policy will be engaged up to its limits if there is a shortfall in either of the primary policies. The motions judge’s decision was upheld by the Ontario Court of Appeal.

Held: The appeal should be dismissed.

The accident was the result of two concurrent causes: the failure to safely clean the work site up and the failure to ensure that the truck could be operated safely. Neither cause was dominant since the accident would not have occurred but for either cause. The work site negligence cannot be characterized as being part of loading the supply truck. Nor was the use of the truck an independent intervening proximate cause, interrupting the chain of causation and rendering the automobile exclusion applicable. In any event, the utility of the “proximate cause” analysis with respect to insurance policies is questionable. Furthermore, s. 267.1 of the *Insurance Act* recognizes that there may be concurrent causes. In such circumstances, it is undesirable to attempt to decide which of two concurrent causes was the “proximate” cause.

The general liability policy provided coverage notwithstanding that the auto-related cause was specifically excluded from coverage. Where there are concurrent causes, there is no presumption that all coverage is ousted if one of the concurrent causes is an excluded peril. If an insurer wishes to oust coverage in such cases, it must expressly state that in the insurance policy. Moreover, whether an exclusion clause applies in a particular case of concurrent causes is a matter of interpretation. Here, the words “arising out of” in exclusion clause (e)(1) do not indicate that coverage for an insured

risk will be inoperative if an expressly excluded risk constitutes an additional cause. Since the loss in this case arose partly from the use or operation of an automobile, exclusion clause (e)(1) is triggered, but only as to that portion of the loss attributable to the auto-related cause. The negligent clean up of the work site was a non-auto-related cause and, absent express language to the contrary, the CGL policy should cover this risk. Exclusion clause (e)(2) does not exclude coverage for the portion of loss attributable to the non-auto-related cause. Although there is an automobile policy “in effect”, in the context of s. 267.1 of the *Insurance Act*, the policy cannot be said to be “in effect” with respect to pecuniary or non-pecuniary loss attributable to non-auto-related negligence. A narrow interpretation of the exclusion clauses is consistent with the general principles of interpretation of insurance policies and with the true intentions of the parties. It is also consistent with and gives effect to s. 267.1 of the *Insurance Act*.

APPEAL from a judgment of the Ontario Court of Appeal (1999), 123 O.A.C. 232, 45 M.V.R. (3d) 6, [1999] O.J. No. 2743 (QL), dismissing the appellants’ appeal from a decision of the Ontario Court (General Division) (1998), 37 M.V.R. (3d) 59, [1998] O.J. No. 3723 (QL). Appeal dismissed.

Steven Stieber and Heleni Maroudas, for the appellants.

Kristopher H. Knutsen, Q.C., and *Wesley Derksen* for the respondents Tyler Derksen et al.

Earl A. Cherniak, Q.C., *S. Alexander Zaitzeff* and *Kirk F. Stevens*, for the respondents 539938 Ontario Limited, Roy’s Electric, Roy Zub, Douglas Zub, and Joyce Zub (with respect to Wawanesa Automobile Policy Number 3556895).

Lawrence G. Phillips, for the respondents 539938 Ontario Limited, Roy’s Electric, Roy Zub, Douglas Zub, and Joyce Zub (in their uninsured capacity).

Solicitors for the appellants: Stieber Berlach Gibbs, Toronto.

Solicitors for the respondents Tyler Derksen et al.: Carrell & Partners, Thunder Bay.

Solicitors for the respondents 539938 Ontario Limited, Roy’s Electric, Roy Zub, Douglas Zub, and Joyce Zub (with respect to Wawanesa Automobile Policy Number 3556895): Lerner & Associates, Toronto.

Solicitor for the respondents 539938 Ontario Limited, Roy’s Electric, Roy Zub, Douglas Zub, and Joyce Zub (in their uninsured capacity): Lawrence G. Phillips, Fort Frances.

Présents : Les juges L’Heureux-Dubé, Iacobucci, Major, Bastarache, Binnie, Arbour et LeBel.

Assurance — Assurance responsabilité civile des entreprises — Exclusions — Exclusion de la garantie en cas de lésions corporelles ou dommages matériels découlant de la propriété, de l’usage ou de la conduite d’une automobile et de lésions corporelles ou dommages matériels visés par une police d’assurance automobile en vigueur — Accident causé par l’omission d’un employé de nettoyer le chantier pour qu’il soit sécuritaire et de veiller à ce que l’automobile puisse être conduite de façon sécuritaire — Camion d’approvisionnement couvert par la police d’assurance automobile — L’usage du camion a-t-il été la cause immédiate de l’accident? — L’accident est-il le résultat de sources concourantes de causalité? — Dans l’affirmative, la garantie de la police d’assurance responsabilité civile s’applique-t-elle lorsqu’il y a eu deux causes concourantes et que l’une de ces causes est exclue? — Les clauses d’exclusion ont-elles pour effet d’écarter la garantie prévue par la police d’assurance responsabilité civile? — Loi sur les assurances, L.R.O. 1990, ch. I.8, art. 267.1.

Durant le nettoyage d’un chantier, un employé de l’entrepreneur a laissé un socle d’acier non attaché à l’arrière d’un camion d’approvisionnement. Pendant que le camion roulait sur l’autoroute, le socle d’acier a été projeté dans le pare-brise d’un autobus scolaire roulant en sens inverse, causant ainsi la mort d’un enfant et des blessures graves à trois autres. Par suite de cet accident, un certain nombre d’actions en négligence ont été intentées. Les demandeurs ont

notamment plaidé qu'il y avait eu négligence sur le chantier et dans la conduite du camion. Le camion était couvert par la police d'assurance automobile. L'entrepreneur détenait également une police d'assurance responsabilité civile des entreprises (la police « ARCE ») et une police d'assurance complémentaire. La police ARCE excluait de la garantie les « les « lésions corporelles » et les « dommages matériels » découlant de la propriété, de l'usage ou de la conduite [. . .] de [. . .] toute « automobile » » (clause (e)(1)) et « les « lésions corporelles » et les « dommages matériels » visés par une police d'assurance responsabilité automobile qui est en vigueur . . . » (clause (e)(2)). Saisi d'une requête lui demandant de statuer sur la garantie applicable, le juge des requêtes a conclu que la garantie de chacune des trois polices s'appliquait et il a déterminé dans quelle mesure. Il a statué que deux causes avaient concouru à l'accident : le nettoyage négligent du chantier, qui était couvert par la police ARCE, et la conduite négligente du camion, qui était couverte par la police d'assurance automobile. L'article 267.1 de la *Loi sur les assurances* limite la garantie de la police d'assurance automobile aux pertes non pécuniaires. La garantie de la police ARCE est restreinte par sa clause d'exclusion et par l'art. 267.1. Cette police assure les pertes pécuniaires et non pécuniaires attribuables à des causes non liées à l'automobile. La police d'assurance complémentaire s'applique jusqu'à concurrence de la somme totale couverte en cas d'insuffisance de l'une ou l'autre des garanties de premier rang. La Cour d'appel de l'Ontario a confirmé la décision du juge des requêtes.

Arrêt : Le pourvoi est rejeté.

L'accident a résulté de deux causes concourantes : l'omission de nettoyer le chantier pour qu'il soit sécuritaire et celle de veiller à ce que le camion puisse être conduit de façon sécuritaire. Ni l'une ni l'autre de ces causes n'avaient un caractère dominant puisque l'accident ne serait pas survenu si l'une d'elle avait été absente. La négligence survenue sur le chantier ne peut être considérée comme un aspect du chargement de l'automobile. De plus, l'usage du camion n'a pas constitué une cause immédiate nouvelle et indépendante, qui aurait rompu le lien de causalité et rendu applicable l'exclusion relative aux automobiles. De toute manière, l'utilité de l'analyse fondée sur la « cause immédiate » en matière de polices d'assurance est discutable. De plus, l'art. 267.1 de la *Loi sur les assurances* envisage qu'il puisse y avoir des causes concourantes. Dans de telles circonstances, il n'est pas souhaitable de tenter de déterminer laquelle des deux causes concourantes a été la cause « immédiate ».

La garantie de la police d'assurance responsabilité civile s'appliquait en dépit du fait qu'elle excluait expressément la cause liée à l'automobile. En présence de causes concourantes, il n'existe aucune présomption voulant que toute garantie soit écartée si l'une de ces causes est un péril exclu. Si un assureur désire écarter la garantie dans de tels cas, il doit le dire expressément dans la police d'assurance. En outre, la question de savoir si une clause d'exclusion s'applique dans une situation où il y a des causes concourantes est une question d'interprétation. En l'espèce, les mots « découlant de » figurant dans la clause d'exclusion (e)(1) n'indiquent pas que la garantie visant un risque assuré devient inapplicable dans les cas où un risque expressément exclu constitue une cause additionnelle du préjudice. Étant donné que, en l'espèce, la perte découle en partie de l'usage ou de la conduite de l'automobile, la clause d'exclusion (e)(1) entre en jeu, mais seulement à l'égard de la partie de la perte qui est attribuable à la cause liée à l'automobile. Le nettoyage négligent du chantier était une cause non liée à l'automobile et, en l'absence de clause explicite à l'effet contraire, la police ARCE doit garantir ce risque. La clause d'exclusion (e)(2) n'exclut pas de la garantie la partie de la perte qui est attribuable aux causes non liées à l'automobile. Bien qu'il existe une police d'assurance automobile « en vigueur », dans le contexte de l'art. 267.1 de la *Loi sur les assurances*, il est impossible d'affirmer que la police d'assurance automobile est « en vigueur » à l'égard des pertes pécuniaires ou non pécuniaires attribuables à la négligence non liée à l'automobile. L'interprétation restrictive des clauses d'exclusion est conforme aux principes généraux d'interprétation des polices d'assurance et compatible avec l'intention véritable des parties. Elle est en outre compatible avec l'art. 267.1 de la *Loi sur les assurances* et elle donne effet à cette disposition.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel de l'Ontario (1999), 123 O.A.C. 232, 45 M.V.R. (3d) 6, [1999] O.J. No. 2743 (QL), ayant rejeté l'appel formé par les appelants contre la décision de la Cour de l'Ontario (Division générale) (1998), 37 M.V.R. (3d) 59, [1998] O.J. No. 3723 (QL). Pourvoi rejeté.

Steven Stieber et Heleni Maroudas, pour les appelants.

Kristopher H. Knutsen, c.r., et *Wesley Derksen* pour les intimés Tyler Derksen et autres.

Earl A. Cherniak, c.r., S. Alexander Zaitzeff et Kirk F. Stevens, pour les intimés 539938 Ontario Limited, Roy's Electric, Roy Zub, Douglas Zub et Joyce Zub (relativement à la police d'assurance automobile n° 3556895 émise par la Wawanesa).

Lawrence G. Phillips, pour les intimés 539938 Ontario Limited, Roy's Electric, Roy Zub, Douglas Zub et Joyce Zub (en qualité de non-assurés).

Procureurs des appelants : Stieber Berlach Gibbs, Toronto.

Procureurs des intimés Tyler Derksen et autres : Carrell & Partners, Thunder Bay.

Procureurs des intimés 539938 Ontario Limited, Roy's Electric, Roy Zub, Douglas Zub et Joyce Zub (relativement à la police d'assurance automobile n° 3556895 émise par la Wawanesa) : Lerner & Associates, Toronto.

Procureur des intimés 539938 Ontario Limited,, Roy's Electric, Roy Zub, Douglas Zub et Joyce Zub (en qualité de non-assurés) : Lawrence G. Phillips, Fort Frances.

**AGENDA FOR OCTOBER/
NOVEMBER 2001**

**CALENDRIER D'OCTOBRE ET DE
NOVEMBRE 2001**

**AGENDA for the weeks of October 29 and November 5, 2001.
CALENDRIER de la semaine du 29 octobre et de celle du 5 novembre 2001.**

The Court will not be sitting during the weeks of November 12, November 19 and November 26, 2001.
La Cour ne siègera pas pendant les semaines du 12 novembre, du 19 novembre et du 26 novembre 2001.

<u>Date of Hearing/ Date d'audition</u>	<u>Case Number and Name/ Numéro et nom de la cause</u>
2001/10/29	Louise Gosselin c. Le Procureur général du Québec (Qué.) (Civile) (Autorisation) (27418)
2001/10/30	Patrick Berry, et al. v. Chris Pulley, et al. (Ont.) (Civil) (By Leave) (27992)
2001/10/31	Her Majesty the Queen v. Ford Ward (Nfld.) (Civil) (By Leave) (27717)
2001/11/02	Chief Councillor Mathew Hill, also known as Tha-Iathak, on his own behalf and on behalf of all other members of the Kitkatla Band, et al. v. The Minister of Small Business, Tourism and Culture, et al. (B.C.) (Civil) (By Leave) (27801)
2001/11/05	Motions / Requêtes
2001/11/06	Bernadette Smith v. Co-operators General Insurance Company (Ont.) (Civil) (By Leave) (27875)
2001/11/06	Atomic Energy of Canada Limited v. Sierra Club of Canada, et al. (FC) (Civil) (By Leave) (28020)
2001/11/07	Deborah Smith v. Attorney General of Canada (FC) (Civil) (By Leave) (27844)
2001/11/07	Privacy Commissioner of Canada v. Attorney General of Canada (FC) (Civil) (By Leave) (27846)
2001/11/08	Compagnie d'assurance-vie Transamerica du Canada c. Danielle Goulet (Qué.) (Civile) (Autorisation) (27939)
2001/11/08	Transamerica Life Insurance Company of Canada v. Maria Oldfield (Ont.) (Civil) (By Leave) (28163)
2001/11/09	Bank of Montreal v. Enchant Resources Ltd., et al. (Alta.) (Civil) (By Leave) (27766)
2001/11/09	Terrance Blake Scott v. Her Majesty the Queen (B.C.) (Criminal) (As of Right) (27781)

NOTE:

This agenda is subject to change. Hearing dates should be confirmed with Registry staff at (613) 996-8666.

Ce calendrier est sujet à modification. Les dates d'audience devraient être confirmées auprès du personnel du greffe au (613) 996-8666.

27418 *Louise Gosselin v. Attorney General of Quebec*

Canadian Charter of Rights and Freedoms - Social law - Right to equality - Right to security of the person - Sections 15(1) and 7 of the *Canadian Charter* - Right to financial assistance - Sections 45 and 49 of the *Charter of Human Rights and Freedoms*, R.S.Q., c. C-12 - Since the Court of Appeal found that s. 29(a) of the *Regulation respecting social aid*, R.R.Q., 1981, c. A-16, r. 1, violated the right to equality protected by s. 15 of the *Canadian Charter*, is this violation demonstrably justified under s. 1? - Whether s. 29(a) of the *Regulation* violates the right to security of the person protected by s. 7 of the *Canadian Charter* - If there is a violation of the right to security of the person, is this violation justified under s. 1 of the *Canadian Charter*? - If there is a violation of a right protected by the *Canadian Charter*, what relief may be sought by the Appellant under s. 24 and 52 of this *Charter*? - Whether s. 29(a) of the *Regulation* violates s. 45 of the *Charter of Human Rights and Freedoms* - If s. 29(a) of the *Regulation* violates s. 45 of the *Charter of Human Rights and Freedoms*, what remedy is appropriate under s. 49 of this *Charter*?

On December 11, 1986, the Appellant, Louise Gosselin, was authorized to bring a class action to challenge the validity of s. 29(a) of the *Regulation respecting social aid*, R.R.Q., 1981, c. A-16, r.1 (the “*Regulation*”). The Appellant represented all the persons aged between 18 and 30 who, under this provision, received reduced social aid benefits between April 17, 1985 and August 1, 1989. On the latter date, the *Regulation* was repealed by the enactment of the *Act respecting income security*, R.S.Q., c. S-3.1.1.

Section 23 of the *Regulation* established the ordinary needs of a household consisting of an adult living alone at \$448 per month (the “regular scale”). Under s. 29(a) of the *Regulation*, however, assistance to meet the ordinary needs of a person under 30 years of age who lived alone and was capable of working, was limited to \$163 per month (the “reduced scale”). Thus, during the period in dispute, the recipients of the reduced scale received benefits corresponding to 36% of the amount of the regular scale. However, under three employability programs, young recipients could receive additional benefits. Two programs, namely, “Stages en milieu de travail” (on-the-job training) and “Travaux communautaires” (community work), made it possible for participants to obtain parity with the regular scale. Participants in the third program, “Rattrapage scolaire” (educational catch-up), received additional benefits that were \$100 less than the regular scale.

In her direct action in nullity in the form of a class action, the Appellant challenged the validity of s. 29(a) of the *Regulation*. According to the Appellant, this provision violated her right to equality and her right to security of the person protected by ss. 15(1) and 7 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*. Furthermore, the Appellant argued that s. 29(a) violated s. 45 of the *Charter of Human Rights and Freedoms*, R.S.Q., c. C-12. The Appellant sought a declaration that s. 29(a) was of no force or effect and payment of the difference between the benefits payable under the regular scale and the benefits received under the reduced scale. In a judgment dated May 27, 1992, Reeves J. of the Superior Court dismissed the Appellant’s action. On April 23, 1999, the Court of Appeal dismissed the Appellant’s appeal from this judgment. The Appellant is appealing this decision to the Supreme Court of Canada.

Origin:	Quebec
Case No.:	27418
Decision of the Court of Appeal:	April 23, 1999
Counsel:	Carmen Palardy and Georges Massol for the Appellant André Fauteux for the Respondent

27418 *Louise Gosselin c. Le Procureur général du Québec*

Charte canadienne des droits et libertés - Droit social - Droit à l'égalité - Droit à la sécurité de la personne - Articles 15(1) et 7 de la *Charte canadienne* - Droit à l'assistance financière - Articles 45 et 49 de la *Charte des droits et libertés de la personne*, L.R.Q., ch. C-12 - La Cour d'appel, ayant conclu que l'art. 29a) du *Règlement sur l'aide sociale*, R.R.Q., 1981, ch. A-16, r. 1, portait atteinte au droit à l'égalité garanti par l'art. 15 de la *Charte canadienne*, cette atteinte est-elle justifiée au sens de l'article premier? - L'article 29a) du *Règlement* porte-t-il atteinte au droit à la sécurité de la personne garanti par l'art. 7 de la *Charte canadienne*? - S'il y a atteinte au droit à la sécurité de la personne, cette atteinte est-elle justifiée au sens de l'article premier de la *Charte canadienne*? - S'il y a violation d'un droit garanti par la *Charte canadienne*, quel est le remède pouvant être recherché par l'appelante en vertu des art. 24 et 52 de cette *Charte*? - L'article 29 a) du *Règlement* contrevient-il à l'art. 45 de la *Charte des droits et libertés de la personne*? - Si l'art. 29a) du *Règlement* contrevient à l'art. 45 de la *Charte des droits et libertés de la personne*, quel est le remède approprié en vertu de l'art. 49 de cette *Charte*?

Le 11 décembre 1986, l'appelante, Louise Gosselin, a été autorisée à intenter un recours collectif afin de contester la validité de l'art. 29a) du *Règlement sur l'aide sociale*, R.R.Q., 1981, ch. A-16, r.1 (le « *Règlement* »). L'appelante représente toutes les personnes âgées de 18 à 30 ans qui, en vertu de cette disposition, ont reçu des prestations d'aide sociale réduites entre le 17 avril 1985 et le 1^{er} août 1989. À cette date, le *Règlement sur l'aide sociale* a été abrogé par l'adoption de la *Loi sur la sécurité du revenu*, L.R.Q., ch. S-3.1.1.

L'article 23 du *Règlement* établissait les besoins ordinaires d'un ménage composé d'un adulte vivant seul à 448 \$ par mois (le « barème régulier »). Cependant, en vertu de l'art. 29a) du *Règlement*, l'aide pour les besoins ordinaires d'une personne de moins de 30 ans, seule et apte au travail était limitée à 163 \$ par mois (le « barème réduit »). Ainsi les prestataires du barème réduit recevaient, pour la période en litige, des prestations qui correspondaient à 36% du montant du barème régulier. Toutefois, en vertu de trois programmes d'employabilité, les jeunes bénéficiaires pouvaient recevoir des prestations supplémentaires. Deux programmes, soit « Stages en milieu de travail » et « Travaux communautaires », permettaient au participants d'obtenir la parité avec le barème régulier. Les participants au troisième programme, soit « Rattrapage scolaire », touchaient une prestation supplémentaire qui correspondait à 100 \$ de moins que le barème régulier.

Dans son action directe en nullité intentée par voie de recours collectif, l'appelante a contesté la validité de l'art. 29a) du *Règlement*. Selon l'appelante, cette disposition violait son droit à l'égalité et son droit à la sécurité de la personne garantis par les art. 15(1) et 7 de la *Charte canadienne des droits et libertés*. De plus, selon l'appelante, l'art. 29a) violait l'art. 45 de la *Charte des droits et libertés de la personne*, L.R.Q., ch. C-12 (la « *Charte québécoise* »). L'appelante a réclamé une déclaration d'inopérabilité de l'art. 29 a) ainsi que le versement de la différence entre les prestations payables en vertu du barème régulier et les prestations reçues sous le barème réduit. Par jugement rendu le 27 mai 1992, le juge Reeves de la Cour supérieure a rejeté l'action de l'appelante. Le 23 avril 1999, la Cour d'appel a rejeté le pourvoi de l'appelante contre ce jugement. L'appelante porte cette décision en appel à la Cour suprême du Canada.

Origine: Québec

N° du greffe: 27418

Arrêt de la Cour d'appel: Le 23 avril 1999

Avocats: Mes Carmen Palardy et Georges Massol pour l'appelante
Me André Fauteux pour l'intimé

27992 *Patrick Berry et al v. Chris Pulley et al*

Labour law - Labour Relations - Action for breach of contract - Members of union suing other members of union for breach of contract and seeking remedy of damages - Does a union member who breaches the union constitution incur personal liability for breach of contract to another union member who suffers damage as a result.

This intended class proceeding was brought on behalf of all Air Ontario pilots, the Appellants, who were members of the Canadian Air Line Pilots Association (CALPA), an unincorporated association. CALPA is a trade union and was the certified bargaining agent for over 4000 pilots across Canada. The Respondents are also Air Canada pilots who were members of CALPA. In March 1991, pursuant to the merger policy appended to the CALPA constitution, the CALPA president issued a merger declaration that affected the Air Canada pilots, who were then members of CALPA, and the pilots of six feeder airlines. The effect of the declaration was to trigger a process whereby the separate seniority lists covering the pilots of all six airlines were to be integrated. This process resulted in an arbitration award, the "Picher award". The Air Canada pilots, however, took exception to the award and, although they were in collective bargaining negotiations with Air Canada at the time, they refused to present a merged seniority list to Air Canada during the bargaining. The Air Canada pilots voted to reject the Picher award. Further, the Air Canada pilots formed another union, ACPA, and had it certified as the bargaining agent for Air Canada pilots.

The Appellants sued the proposed class of Air Canada pilots personally in tort and for breach of contract. The Appellants contended that the refusal of the Respondents to advance the Picher award during the collective bargaining with Air Canada was a breach of contract. The theory of the case was that the union CALPA consisted of a bundle of individual contracts binding each member with every other member of the union. The Appellants assert that the terms of these contracts are contained in the CALPA constitution and the administrative policy.

The Respondents brought a motion for summary judgment dismissing the action. The motion for summary judgment was granted in part. The appeal and cross-appeal were both dismissed with costs.

Origin of the case:	Ontario
File No.:	27992
Judgment of the Court of Appeal:	April 28, 2000
Counsel:	Frank J.C. Nebould Q.C./Benjamin T. Glustein/Prof. Joseph M.P. Weiler for the Appellants Dougald E. Brown/Steven H. Waller for the Respondents

27992 *Patrick Berry et autres c. Chris Pulley et autres*

Droit du travail - Relations de travail - Action pour rupture de contrat - Des membres d'un syndicat poursuivent d'autres membres du syndicat pour rupture de contrat et demandent des dommages-intérêts - Un membre d'un syndicat qui contrevient à la constitution du syndicat engage-t-il sa responsabilité personnelle pour rupture de contrat envers un autre membre du syndicat à qui cette rupture cause un préjudice?

Cette procédure qui se voulait un recours collectif a été introduite au nom de tous les pilotes d'Air Ontario, les appelants, qui étaient membres de l'Association canadienne des pilotes de lignes (CALPA), une association non constituée en personne morale. La CALPA est un syndicat et a été accréditée comme agent de négociation de plus de 4 000 pilotes de partout au Canada. Les intimés sont aussi des pilotes d'Air Canada qui étaient membres de la CALPA. En mars 1991, conformément à une politique de fusion jointe à la constitution de la CALPA, le président de la CALPA a produit une déclaration de fusion touchant les pilotes d'Air Canada, qui étaient alors membres de la CALPA, et les pilotes de six lignes aériennes subsidiaires. Cette déclaration a eu pour effet d'enclencher un processus par lequel les listes d'ancienneté séparées visant les pilotes des six lignes aériennes subsidiaires devaient être intégrées. Ce processus a donné lieu à une sentence arbitrale, « la sentence Picher ». Les pilotes d'Air Canada ont toutefois contesté la sentence et, bien qu'ils aient mené des négociations collectives avec Air Canada à l'époque, ils ont refusé de présenter une liste d'ancienneté intégrée à Air Canada pendant les négociations. Les pilotes d'Air Canada ont voté en faveur du rejet de la sentence Picher. De plus, les pilotes d'Air Canada ont formé un autre syndicat, l'ACPA, et ont obtenu l'accréditation de ce syndicat comme agent de négociation des pilotes d'Air Canada.

Les appelants ont poursuivi le groupe proposé de pilotes d'Air Canada personnellement en invoquant leur responsabilité délictuelle et leur rupture de contrat. Les appelants ont prétendu que le refus des intimés de donner suite à la sentence Picher pendant les négociations collectives avec Air Canada constituait une rupture de contrat. La thèse sous-tendant l'instance porte que la CALPA consiste en un ensemble de contrats individuels qui lient chaque membre du syndicat à chacun des autres membres. Les appelants font valoir que les stipulations de ces contrats figurent dans la constitution de la CALPA et dans la politique administrative.

Les intimés ont présenté une requête en jugement sommaire sollicitant le rejet de l'action. La requête en jugement sommaire a été accueillie en partie. L'appel et l'appel incident ont été rejetés avec dépens.

Origine : Ontario

N° du greffe : 27992

Jugement de la Cour d'appel : 28 avril 2000

Avocats : Frank J.C. Nebould c.r./Benjamin T. Glustein/Professeur. Joseph M.P. Weiler pour les appelants
Dougald E. Brown/Steven H. Waller pour les intimés

27717 *Her Majesty The Queen v. Ford Ward*

Constitutional law - Division of legislative powers - Whether s. 27 of the *Marine Mammal Regulations* is within the legislative authority of the Parliament of Canada as being legislation pertaining to the fisheries under s. 91(12) of the *Constitution Act, 1867* - Whether s. 27 of the *Marine Mammal Regulations* is within the legislative authority of the Parliament of Canada as being legislation pertaining to the criminal law under s. 91(27) of the *Constitution Act, 1867*.

The Respondent is a fisherman and sealer who engaged in the seal hunt off the northeast coast of Newfoundland in the area known as “the front” during March and April, 1996. He had a commercial sealing licence issued under the authority of the *Fisheries Act, R.S.C., c. F-12*, which permitted him to harvest harp and hooded seals. The Respondent is not a “beneficiary” under the *Marine Mammal Regulations, SOR 56-93* (the “*Regulations*”). On the voyage in question, the Respondent harvested about 50 seals, including a number of hooded “blueback” seals, which he subsequently sold to a commercial buyer in the province. On November 20, 1996, he and about 100 other sealers were charged with selling blueback pelts contrary to s. 27 of the *Regulations*. The charges have not gone to trial in the Provincial Court pending the outcome of these proceedings.

Harp and hooded seals are the most numerous species of seals which frequent Newfoundland waters in March and April of each year. The best scientific estimates place the number of harp seals at about 5,000,000 and hooded seals at between 450,000 and 500,000. A harp seal pup is called a “whitecoat” and a hooded seal pup is called a “blueback”. The pups are born on the pack ice at the front and in the Gulf of St. Lawrence in late March. Whitecoats begin to moult after about three weeks, around the time of weaning. They are relatively small and easy to tell from older harp seals.

The *Regulations* arose out of the report of the Royal Commission on Seals and the Sealing Industry in Canada (the “Malouf Commission”). In part, it recommended that the killing of seal pups not be permitted in Canada, partly to address conservation needs and partly to address the large body of public opinion against the killing of seal pups. The *Regulations* seek to control the killing of whitecoats and bluebacks by prohibiting their sale, which makes it relatively useless to harvest them. While some pups will be killed inadvertently or for personal use in the normal course of the hunt, the numbers should be small. In 1996, bluebacks were very numerous and conditions allowed easy accessibility into the ice pack. As a result, the number of bluebacks killed far exceeded the number taken in previous years and became a matter of concern. The knowledge that sales of bluebacks had been tacitly allowed prior to 1996 may have also been a factor in the large number killed that year.

The trial judge found the *Regulations intra vires* the federal government and returned the charges to the Provincial Court for prosecution. The Court of Appeal allowed the appeal, finding that the *Regulations* were *ultra vires* the federal government.

Origin of the case:	Newfoundland
File No.:	27717
Judgment of the Court of Appeal:	December 14, 1999
Counsel:	David M. Meadows and Paul Adams for the Appellant V. Randell J. Earle Q.C. and Stephen Willar for the Respondent

27717 *Sa Majesté la Reine c. Ford Ward*

Droit constitutionnel - Répartition des compétences législatives - L'art. 27 du *Règlement sur les mammifères marins* relève-t-il de la compétence du Parlement du Canada à titre de loi relative aux pêcheries au sens du par. 91(12) de la *Loi constitutionnelle de 1867*? - L'art. 27 du *Règlement sur les mammifères marins* relève-t-il de la compétence du Parlement du Canada à titre de loi criminelle au sens du par. 91(27) de la *Loi constitutionnelle de 1867*?

L'intimé est un pêcheur et chasseur de phoques qui a chassé le phoque au large de la côte nord-est de Terre-Neuve dans la région connue comme « le Front » en mars et en avril 1996. Il détenait un permis de chasse commerciale au phoque délivré sous le régime de la *Loi sur les pêches*, L.R.C., ch. F-12, qui l'autorisait à capturer des phoques du Groenland et des phoques à capuchon. L'intimé n'est pas un « bénéficiaire » au sens du *Règlement sur les mammifères marins*, DORS 56-93 (le « *Règlement* »). Lors du voyage en cause, l'intimé a capturé environ 50 phoques, dont un certain nombre de phoques à capuchon qui étaient des « jeunes à dos bleu » et qu'il a ensuite vendus à un acheteur commercial de la province. Le 20 novembre 1996, lui et environ 100 autres chasseurs de phoques ont été accusés d'avoir vendu des peaux de jeunes à dos bleu, contrevenant ainsi à l'art. 27 du *Règlement*. La tenue du procès relatif à ces accusations a été reportée jusqu'à l'issue du pourvoi.

Les phoques du Groenland et les phoques à capuchon sont les espèces de phoques les plus nombreux à fréquenter les eaux de Terre-Neuve en mars et en avril chaque année. Selon les meilleures estimations scientifiques, le nombre de phoques du Groenland s'élève à environ 5 millions et le nombre de phoques à capuchon entre 450 000 et 500 000. Un jeune phoque du Groenland est appelé « blanchon » et un jeune phoque à capuchon est appelé « jeune à dos bleu ». Les phoques naissent sur la banquise au Front et dans le golfe du Saint-Laurent à la fin mars. Les blanchons commencent à muer à l'âge d'environ trois semaines, à peu près au moment de leur sevrage. Ils sont relativement petits et sont faciles à différencier des phoques du Groenland plus âgés.

Le *Règlement* tire son origine d'un rapport de la Commission royale d'enquête sur les phoques et l'industrie de la chasse au phoque au Canada (la Commission Malouf). Ce rapport recommandait notamment qu'il soit interdit de tuer de jeunes phoques au Canada, en partie pour des motifs tenant à la conservation et en partie à cause de l'opinion publique défavorable à l'abattage des jeunes phoques qui était très répandue. Le *Règlement* vise à contrôler la mise à mort des blanchons et des jeunes à dos bleu en interdisant la vente, mesure qui rend leur capture relativement inutile. Certains jeunes phoques seront tués par inadvertance ou pour usage personnel au cours de la chasse, mais leur nombre devrait être réduit. En 1996, les jeunes à dos bleu étaient très nombreux et les conditions météorologiques rendaient l'accès à la banquise très facile. En conséquence, le nombre de jeunes à dos bleu tués a dépassé de beaucoup celui des années précédentes et a commencé à soulever des inquiétudes. La notoriété du fait que la vente de jeunes à dos bleu avait été autorisée tacitement avant 1996 peut aussi expliquer en partie le grand nombre de jeunes phoques tués cette année-là.

Le juge de première instance a conclu que le *Règlement* relevait de la compétence du gouvernement fédéral et a renvoyé les accusations à la Cour provinciale pour la poursuite du processus criminel. La Cour d'appel a accueilli l'appel en concluant que le *Règlement* ne relevait pas de la compétence du gouvernement fédéral.

Origine :	Terre-Neuve
N° du greffe :	27717
Jugement de la Cour d'appel :	14 décembre 1999
Avocats :	David M. Meadows et Paul Adams pour l'appelante V. Randell J. Earle, c.r., et Stephen Willar pour l'intimé

27801 *Chief Councillor Mathew Hill, also known as Tha-Iathatk et al v. The Minister of Small Business, Tourism and Culture et al*

Native Law - Constitutional Law - Division of powers - Whether the impugned sections of the *Heritage Conservation Act*, dealing with aboriginal heritage objects and sites, are *intra vires* the legislature of the Province of British Columbia - Whether the Province can authorize the destruction (extinguishment) of aboriginal heritage - Whether the impugned sections of the *Heritage Conservation Act* either apply of their own force as provincial legislation or through referential incorporation as federal law pursuant to s. 88 of the *Indian Act*.

The Respondent International Forest Product Limited (“Interfor”) held a forest licence over a tract of land on the central coast of British Columbia which included an area called the Kumealon. The Appellants claimed aboriginal rights in this area and through the Tsimshian Tribal Council were engaged in treaty negotiations with the province of British Columbia. The Respondent Interfor had been logging in the area covered by its forest licence since 1982. In early 1998, the Respondent Interfor hired an archaeological firm to report on the impact of logging in an area which included the Kumealon. Of concern was the possible presence of heritage sites or objects, including culturally modified trees (“CMTs”) in the area proposed to be harvested. The archaeological firm eventually reported that there were a number of CMTs in seven cutblocks proposed to be harvested.

The Respondent Interfor also applied to the Respondent Minister of Small Business, Tourism and Culture (hereinafter “the Minister”) for a permit under s. 12 of the *Heritage Conservation Act*, R.S.B.C. 1996, c.187, (hereinafter “the Act”) for a permit to carry out site alteration, in particular, the cutting, felling, yarding, moving, milling and disturbance of CMTs during operational activities. The Respondent Minister wrote to the Appellant Band regarding the application and invited their written submissions. On March 31, 1998, a site alteration permit was issued prior to the receipt of any archaeological reports. The Appellant Band commenced judicial review proceedings with respect to the Respondent Minister’s decision on the basis that proper procedures were not followed by the Respondent Minister in coming to his decision and that sections of the *Act* dealing with aboriginal heritage were *ultra vires* the province. By Judgment dated November 21, 1998, the Respondent Minister was directed to reconsider that part of his decision dated March 31, 1998 which affected CMTs after providing the Appellant Band with an adequate opportunity to consult. The constitutional argument was unsuccessful. The reconsideration was conducted by the Respondent Minister during which process the Appellant Band asserted a claim for aboriginal rights in the Kumealon. The Minister responded to this assertion by stating that he was not in a position to determine that issue in a permit-granting procedure. The Respondent Minister issued the site alteration permit in accordance with the Respondent Interfor’s CMT management plan which provided that all fallen CMTs and 76 out of 116 standing CMTs would be preserved.

The Appellant Band initiated a second judicial review proceeding on the basis that the Respondent Minister’s decision must take into consideration the issue of aboriginal rights in order to remain within its jurisdiction under the *Act*. That proceeding was dismissed on December 15, 1998. The Appellant Band then appealed both the decision of November 21, 1998 with regard to the constitutional argument and the decision of December 15, 1998 to the Court of Appeal for British Columbia. The appeals were heard together and both were dismissed on January 19, 2000.

Origin of the case:	British Columbia
File No.:	27801
Judgment of the Court of Appeal:	January 19, 2000
Counsel:	E.Jack Woodward/Pat Hutchings/Robert J.M Janes for the Appellants Paul Pearlman Q.C. for the Respondents Crown Patrick G.Foy Q.C./William K. McNaughton/Robert J.C. Deane for the Respondent International Forest Products

27801 *Le chef et conseiller Mathew Hill, aussi connu sous le nom de Tha-Iathak, et autres c. Le ministre des Petites entreprises, du Tourisme et de la Culture et autres*

Droit des Autochtones - Droit constitutionnel - Partage des pouvoirs - Les dispositions contestées de la loi intitulée *Heritage Conservation Act*, concernant les objets et sites patrimoniaux autochtones relèvent-elles de la compétence de la législature de la province de la Colombie-Britannique? - La province peut-elle autoriser la destruction (extinction) du patrimoine autochtone? - Les dispositions contestées de la loi intitulée *Heritage Conservation Act* s'appliquent-elles directement en qualité de loi provinciale ou parce qu'elles sont incorporées par renvoi au droit fédéral par application de l'art. 88 de la *Loi sur les Indiens*?

L'intimée, International Forest Product Limited (Interfor) était titulaire d'un permis forestier relatif à une parcelle de terrain sur la côte centrale de la Colombie-Britannique qui englobait une région appelée le Kumealon. Les appelants ont revendiqué des droits ancestraux dans cette région et ont entamé, par l'entremise du conseil tribal Tsimshian, des négociations en vue de conclure un traité avec la province de la Colombie-Britannique. L'intimée Interfor s'adonne à l'exploitation forestière dans la région visée par son permis forestier depuis 1982. Au début de l'année 1998, l'intimée Interfor a chargé un cabinet d'archéologues de rédiger un rapport sur l'impact de l'exploitation forestière dans une région qui englobait le Kumealon. La présence éventuelle de sites et d'objets patrimoniaux, dont des arbres modifiés pour des raisons culturelles (arbres modifiés), dans la région visée par les projets de récolte soulevait des inquiétudes. Le cabinet d'archéologues a conclu dans son rapport qu'il y avait effectivement plusieurs arbres modifiés dans sept secteurs visés par les projets de récolte.

L'intimée Interfor a aussi demandé au ministre intimé des Petites entreprises, du Tourisme et de la Culture (le ministre), en vertu de l'art. 12 de la loi intitulée *Heritage Conservation Act*, R.S.B.C. 1996, ch.187, (la Loi), un permis l'autorisant à modifier le site, plus particulièrement par la coupe, l'abattage, le débusquage, le transport, l'usinage et le bouleversement des arbres modifiés dans le cours de ses activités opérationnelles. Le ministre intimé a écrit à la Bande appelante concernant la demande et l'a invitée à présenter ses observations par écrit. Le 31 mars 1998, un permis de modification du site a été délivré, avant la production des rapports archéologiques. La Bande appelante a engagé une procédure de contrôle judiciaire à l'encontre de la décision du ministre en invoquant son défaut de suivre la marche à suivre applicable avant de rendre sa décision et le défaut de compétence de la province pour édicter les articles de la Loi traitant du patrimoine des Autochtones. Dans un jugement en date du 21 novembre 1998, le ministre intimé a reçu la directive de réexaminer la partie de sa décision rendue le 31 mars 1998 qui portait sur les arbres modifiés après avoir fourni à la Bande appelante une possibilité réelle de bénéficier d'une consultation. L'argument constitutionnel a échoué. Le ministre a procédé au réexamen, au cours duquel la Bande appelante a revendiqué des droits ancestraux dans le Kumealon. Le ministre a répondu à cette revendication en affirmant qu'il n'était pas en mesure de trancher cette question dans le cadre d'une procédure de délivrance d'un permis. Le ministre intimé a délivré le permis de modification du site en conformité avec le plan de gestion des arbres modifiés de l'intimée Interfor, selon lequel tous les arbres modifiés gisants et 76 des 116 arbres modifiés sur pied seraient conservés.

La Bande appelante a introduit une deuxième demande de contrôle judiciaire en soutenant que la décision du ministre intimé doit prendre en compte la question des droits ancestraux, sans quoi il outrepasserait la compétence que lui confère la Loi. Cette demande a été rejetée le 15 décembre 1998. La Bande appelante a interjeté appel de la décision du 21 novembre 1998 concernant l'argument constitutionnel et de la décision du 15 décembre 1998 devant la Cour d'appel de la Colombie-Britannique. Les appels ont été entendus ensemble et rejetés tous les deux le 19 janvier 2000.

Origine :	Colombie-Britannique
N° du greffe :	27801
Jugement de la Cour d'appel :	19 janvier 2000
Avocats :	E.Jack Woodward/Pat Hutchings/Robert J.M Janes pour les appelants Paul Pearlman c.r. pour la Couronne intimée Patrick G.Foy c.r./William K. McNaughton/Robert J.C. Deane pour la International Forest Products, intimée

27875 Bernadette Smith v. Co-Operators General Insurance Company

Commercial law - Statutes - Interpretation - Insurance - Motor vehicles - Procedure - Limitation of actions - Interpretation - Whether s. 71 of the *Statutory Accident Benefits Schedule – Accidents After December 31, 1993 and Before November 1, 1996*, O. Reg. 776/93, requires that an insurer describe to its insured the dispute resolution procedure, including the limitation period involved in that procedure.

The Appellant, Bernadette Smith, was involved in a motor vehicle accident on April 14, 1994. As a result of the accident, the Appellant claimed and received statutory accident benefits from the Respondent, Co-operators General Insurance Company. On May 8, 1996, the Respondent ceased paying benefits and advised the Appellant in writing of the reasons for terminating her benefits. The form sent by the Respondent to the Appellant contained the following notation:

“We have assessed your claim for accident benefits. This form tells you how we calculated your benefits. If you disagree with our assessment, please contact us immediately.

If we cannot settle the application to your satisfaction, you have the right to ask for mediation through the Ontario Insurance Commission. You can contact them in Toronto at (416) 250-6750 or toll free at 1-800-668-0128.”

After engaging in a course of correspondence in which she unsuccessfully urged the Respondent to reinstate her benefits, the Appellant filed for mediation as required by the provisions of the *Insurance Act*, R.S.O. 1990, c. 1.8 (the “Act”). The mediation was held on August 11, 1997 but failed. The Appellant issued a statement of claim on September 8, 1998 claiming ongoing statutory benefits.

The Respondent presented a motion for summary judgment on the grounds that the Appellant’s claim was statute barred by s. 281(5) of the Act, which requires that any court action or arbitration claiming statutory accident benefits be commenced within two years of “the insurer’s refusal to pay the benefit claimed”. On June 23, 1999, MacKinnon J. of the Superior Court of Justice allowed the motion for summary judgment and dismissed the Appellant’s action. The Appellant’s appeal was dismissed by a majority decision of the Ontario Court of Appeal on February 21, 2000.

Origin of the case: Ontario

File No.: 27875

Judgment of the Court of Appeal: February 21, 2000

Counsel: Andrew R. Kerr for the Appellant
Bruce Keay for the Respondent

27875 Bernadette Smith c. Co-Operators General Insurance Company

Droit commercial - Lois - Interprétation - Assurance - Véhicules automobiles - Procédure - Prescription des actions - Interprétation - L'article 71 de l'Annexe sur les indemnités d'accident légales - Accidents survenus après le 31 décembre 1993 mais avant le 1^{er} novembre 1996, Règl. de l'Ont. 776/93, exige-t-il qu'un assureur décrive à son assuré la procédure de règlement des différends, y compris la prescription applicable?

L'appelante, Bernadette Smith, a été impliquée dans un accident d'automobile le 14 avril 1994. À la suite de l'accident, l'appelante a réclamé et reçu une indemnité d'accident légale de l'intimée, la Co-Operators General Insurance Company. Le 8 mai 1996, l'intimée a cessé de lui verser une indemnité et a informé l'appelante par écrit des motifs de l'interruption de l'indemnité. Le formulaire que l'intimée a envoyé à l'appelante contenait la remarque suivante :

[TRADUCTION] Nous avons évalué votre réclamation d'indemnité d'accident. Le présent formulaire vous explique comment nous avons calculé votre indemnité. Si vous contestez notre évaluation, veuillez communiquer avec nous immédiatement.

Si nous ne réussissons pas à régler votre demande à votre satisfaction, vous pouvez engager une procédure de médiation devant la Commission des assurances de l'Ontario. Vous pouvez la rejoindre à Toronto en composant le (416) 250-6750 ou, sans frais, le 1-800-668-0128.

Après avoir entrepris une correspondance dans laquelle elle a demandé en vain à l'intimée de rétablir son indemnité, l'appelante a déposé une demande de médiation conformément à la *Loi sur les assurances*, L.R.O. 1990, ch. 18 (la Loi). La médiation a eu lieu le 11 août 1997, mais n'a pas donné de résultat. L'appelante a délivré une déclaration le 8 septembre 1998 pour réclamer une indemnité légale permanente.

L'intimée a présenté une requête en jugement sommaire en soutenant que la demande de l'appelante était prescrite par application du paragraphe 281(5) de la Loi, selon lequel toute action judiciaire ou procédure d'arbitrage visant l'obtention d'une indemnité d'accident légale doit être introduite dans les deux ans « qui suivent le moment où l'assureur refuse de payer l'indemnité demandée ». Le 23 juin 1999, le juge MacKinnon de la Cour supérieure de justice a accueilli la requête en jugement sommaire et rejeté l'action de l'appelante. L'appel de l'appelante a été rejeté à la majorité par la Cour d'appel de l'Ontario le 21 février 2000.

Origine : Ontario

N° de dossier : 27875

Jugement de la Cour d'appel : 21 février 2000

Avocats : Andrew R. Kerr pour l'appelante
Bruce Keay pour l'intimée

28020 *Atomic Energy of Canada Limited v. Sierra Club of Canada et al*

Procedural law - Interlocutory motion - Confidentiality order - Balance between public interest in open and accessible justice and private interest in ensuring justice between the parties - Proper test to be applied where a litigant seeks an order sealing confidential material to be introduced as evidence in a proceeding.

The Appellant is a Crown corporation that owns and markets CANDU nuclear technology, and is an intervener with the rights of a party in the Respondent's application for judicial review. The Respondent, the Sierra Club of Canada, is an environmental organization seeking judicial review of the federal government's decision to provide financial assistance in the form of a \$1.5 billion guaranteed loan for the sale and construction of two CANDU reactors to China by the Appellant. The reactors are currently under construction in China, where the Appellant is the main contractor and project manager. The Respondent maintains that the authorization of financial assistance by the government triggered para 5(1)(b) of the *Canadian Environmental Assessment Act*, R.S.C. 1985, c. C-37 (the "*CEAA*") requiring an environmental assessment as a condition to the financial assistance, and that the failure to comply compels a cancellation of the financial arrangements. The Appellant argues that the *CEAA* does not apply to the transaction, or that if it does, the statutory defences available under s. 8 and 54 apply. Section 54 recognizes the validity of an environmental assessment carried out by a foreign authority provided that it is consistent with the provisions of the *CEAA*. The Appellant alleges that cancellation of the financing would compel it to breach contractual obligations and would disadvantage Canadian exporters in their position against international competitors.

The Appellant moved for leave to file a Supplementary Affidavit of Simon Pang sworn August 30, 1999, and for an order that the affidavit and its exhibits be treated as confidential, because each of the documents forms part of an ongoing environmental assessment of a construction site by the Chinese authorities under Chinese law. This affidavit summarizes the Confidential Documents, which comprise thirty volumes and thousands of pages of technical information describing the ongoing environmental assessment of the project being undertaken by the Chinese. Much of this information is untranslated from Chinese. The Appellant argues that it cannot introduce the Confidential Documents into evidence without a confidentiality order; otherwise, it would be in breach of its obligations to the Chinese. The Respondent's position is that the affidavit should be given no weight on a judicial review application in the absence of the underlying Confidential Documents. The courts below are in agreement that leave to file the affidavit should be granted, but the chambers judge and the majority of the Federal Court of Appeal declined to grant the confidentiality order.

Origin of the case: Federal Court of Appeal

File No.: 28020

Judgment of the Court of Appeal: May 15, 2000

Counsel: J. Brett Ledger/Peter Chapin for the Appellant
Timothy J. Howard for the Respondent Sierra Club
Graham Garton Q.C./J. Sanderson Graham for the Respondent Ministers

28020 *Energie atomique du Canada Limitée c. Sierra Club du Canada et autres*

Droit procédural - Requête interlocutoire - Ordonnance de confidentialité - Équilibre entre l'intérêt du public à la publicité des débats judiciaires et l'intérêt privé à garantir que justice sera faite entre les parties - Critère approprié qu'il faut appliquer lorsqu'une partie demande une ordonnance de mise sous scellés de documents confidentiels devant être déposés en preuve au cours d'une procédure.

L'appelante est une société d'État qui est propriétaire de la technologie CANDU et qui la met en marché ; elle est intervenante ayant les droits d'une partie au litige dans la demande de contrôle judiciaire présentée par l'intimé, le Sierra Club du Canada. L'intimé est un organisme voué à la protection de l'environnement qui demande le contrôle judiciaire de la décision du gouvernement fédéral de fournir une aide financière, sous forme d'une garantie d'emprunt de 1,5 milliard de dollars, pour la vente à la Chine et la construction par l'appelante de deux réacteurs CANDU. Les réacteurs sont en cours de construction en Chine où l'appelante est le principal entrepreneur et gestionnaire de projet. L'intimé soutient que l'autorisation de l'aide financière par le gouvernement a enclenché l'application de l'al. 5(1)b) de la *Loi canadienne sur l'évaluation environnementale*, L.R.C. 1985, ch. C-37 (la « Loi ») qui exige qu'une évaluation environnementale soit faite avant que soit fournie une aide financière, et que l'omission de se conformer à cette exigence entraîne une annulation des ententes financières. L'appelante prétend que la *Loi* ne s'applique pas à l'opération et que, si elle s'applique, les moyens de défense prévus par les art. 8 et 54 peuvent être utilisés. L'article 54 reconnaît la validité d'une évaluation environnementale conduite par une autorité étrangère, à condition qu'elle soit compatible avec les dispositions de la *Loi*. L'appelante affirme que l'annulation du financement la forcerait à manquer à ses obligations contractuelles et nuirait à la compétitivité des exportateurs canadiens par rapport aux concurrents internationaux.

L'appelante a demandé l'autorisation de déposer l'affidavit supplémentaire de Simon Pang signé le 30 août 1999, ainsi qu'une ordonnance portant que cet affidavit et les pièces soient traités comme confidentiels, parce que chacun de ces documents fait partie d'une évaluation environnementale du site de construction qui est conduite par les autorités chinoises en vertu des lois de la Chine. Cet affidavit résume les documents confidentiels qui comprennent 30 volumes et des milliers de pages de renseignements techniques décrivant l'évaluation environnementale du projet par la Chine. Une bonne partie de ces renseignements n'existe qu'en chinois. L'appelante fait valoir qu'elle ne peut déposer en preuve ces documents confidentiels en l'absence d'une ordonnance de confidentialité, sans quoi elle serait en violation de ses obligations envers la Chine. L'intimé est d'avis qu'il ne faut pas accorder de poids à l'affidavit dans une demande de contrôle judiciaire en l'absence des documents confidentiels sous-jacents. Les tribunaux d'instance inférieure sont d'avis qu'il y a lieu d'accorder l'autorisation de déposer l'affidavit, mais le juge de la requête et la Cour d'appel fédérale à la majorité ont refusé de rendre l'ordonnance de confidentialité.

Origine:	Cour d'appel fédérale
N° du greffe:	28020
Arrêt de la Cour d'appel:	15 mai 2000
Avocats:	J. Brett Ledger/Peter Chapin pour l'appelante Timothy J. Howard pour l'intimé le Sierra Club Graham Garton c.r./J. Sanderson Graham pour les ministres intimés

27844 *Deborah Smith v. The Attorney General of Canada*

Canadian Charter - Civil - Privacy - Customs and Excise - Employment Insurance - Legislation disentitles employment insurance recipients from receiving benefits during a period in which they are absent from Canada - Whether s. 32(b) of the *Unemployment Insurance Act*, R.S.C., 1985, c. U-1, and s. 54 of the *Unemployment Insurance Regulations*, C.R.C., c. 1576, infringe or deny mobility rights guaranteed under s. 6(1) of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms* - If yes, is the violation justified under s. 1? - Whether s. 108(1)(b) of the *Customs Act*, R.S.C., 1985, c. C-1, which provides for the disclosure of information by the Minister of National Revenue, is constitutionally inapplicable to the disclosure to the Canada Employment Insurance Commission of information obtained from returning Canadian residents because the disclosure infringes their right to be secure against unreasonable search or seizure guaranteed by s. 8 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*.

The Appellant was in receipt of unemployment insurance commencing January 8, 1995. On January 30, 1995, she left Canada, returning on February 16, 1995. She received benefits for the period she was absent from Canada. It was the Appellant's evidence that she was on vacation at the time of her absence from Canada, but that she could be reached by telephone and was available for work within 24 hours if required. Upon returning to Canada by air, the Appellant completed an E-311 Traveller Declaration Card ("E-311 Card"), as required by the Department of National Revenue.

Pursuant to an agreement, the Minister of National Revenue released information from the E-311 Cards to the Canada Employment Insurance Commission ("Commission") which information included "personal information" such as a traveller's name, date of birth, postal code, purpose of travel, and dates of departure and return to Canada. The purpose of the program was to identify employment insurance claimants who had failed to report that they were outside Canada while receiving benefits and to recover any resulting overpayments and, where appropriate, impose penalties. The information from the E-311 Cards was electronically matched with the Commission's database of employment insurance claimants. The data match led to the identification and investigation of Appellant as a claimant who received benefits while being out of the country.

The Commission ordered repayment of the benefits the Appellant received while out of the country and also imposed a penalty for knowingly making a false or misleading statement in not informing the Commission of her absence from Canada. The Board of Referees agreed with the Commission and upheld the order that the Appellant was obliged to repay the benefits she received for the period she was absent from Canada. But, the Board reversed the Commission's imposition of the penalty because it found that the Appellant did not knowingly make false or misleading statements. The Appellant appealed the Board of Referees's decision to the Umpire. Rothstein J. sitting as an Umpire under the *Unemployment Insurance Act* dismissed the Appellant's appeal. The Federal Court of Appeal dismissed the Appellant's application for judicial review of the Umpire's decision.

Origin of the case:	Federal Court of Appeal
File No.:	27844
Judgment of the Court of Appeal:	February 9, 2000
Counsel:	Brian A. Crane Q.C. for the Appellant Brian J. Saunders for the Respondent

27844 *Deborah Smith c. Le procureur général du Canada*

Charte canadienne - Civil - Vie privée - Douanes et Accise - Assurance-emploi - La loi rend les prestataires d'assurance-emploi inadmissibles au bénéfice des prestations pendant les périodes où ils sont à l'extérieur du Canada - L'al. 32b) de la *Loi sur l'assurance-chômage*, L.R.C., (1985), ch. U-1, et l'art. 54 du *Règlement sur l'assurance-chômage*, C.R.C., ch. 1576, portent-ils atteinte à la liberté de circulation et d'établissement garantie par le par. 6(1) de la *Charte canadienne des droits et libertés*? - Dans l'affirmative, l'atteinte est-elle justifiée au sens de l'article premier? - L'al. 108(1b) de la *Loi sur les douanes*, L.R.C., (1985), ch. C-1, qui prévoit la communication de renseignements par le ministre du Revenu national, est-il constitutionnellement inapplicable à la communication par la Commission de l'assurance-emploi du Canada de renseignements obtenus auprès de résidents du Canada revenant au pays, du fait que la communication porte atteinte au droit d'être protégés contre les fouilles, les perquisitions ou les saisies abusives que leur garantit l'art. 8 de la *Charte canadienne des droits et libertés*?

L'appelante recevait des prestations d'assurance-emploi depuis le 8 janvier 1995. Le 30 janvier 1995, elle a quitté le Canada pour y revenir le 16 février 1995. Elle a reçu des prestations pour la période où elle se trouvait à l'extérieur du pays. L'appelante a témoigné qu'elle était en vacances au moment de son absence du Canada, mais qu'elle pouvait être jointe par téléphone et qu'elle était disponible pour travailler dans un délai de 24 heures si nécessaire. À son retour au Canada par avion, l'appelante a rempli une Carte de déclaration du voyageur E-311 (la carte E-311), comme l'exige le ministère du Revenu national.

En vertu d'une entente, le ministre du Revenu national communiquait les renseignements figurant sur les cartes E-311 à la Commission de l'assurance-emploi du Canada (la « Commission »), notamment des « renseignements personnels » comme le nom du voyageur, sa date de naissance, son code postal, le but de son voyage, ainsi que les dates de départ et de retour au Canada. Le programme visait à repérer les prestataires d'assurance-emploi qui avaient omis de déclarer qu'ils se trouvaient à l'extérieur du Canada pendant qu'ils recevaient des prestations, ainsi qu'à obtenir le remboursement de tout paiement en trop en découlant et à imposer des pénalités s'il y avait lieu. Les renseignements figurant sur les cartes E-311 étaient comparés électroniquement avec la base de données des prestataires d'assurance-emploi possédée par la Commission. La comparaison des données a mené au repérage de l'appelante et à l'ouverture d'une enquête sur elle, parce qu'elle recevait des prestations pendant qu'elle était à l'extérieur du pays.

La Commission a ordonné le remboursement des prestations que l'appelante avait reçues pendant qu'elle se trouvait à l'extérieur du pays et a également imposé une pénalité à cette dernière pour avoir délibérément fait une déclaration fausse ou trompeuse en ne l'informant pas de son absence du Canada. Le conseil arbitral était d'accord avec la Commission et a confirmé l'ordonnance enjoignant à l'appelante de rembourser les prestations reçues pendant la période où elle se trouvait à l'extérieur du Canada. Le conseil arbitral a toutefois infirmé l'imposition de la pénalité par la Commission, parce qu'il a conclu que l'appelante n'avait pas délibérément fait des déclarations fausses ou trompeuses. L'appelante a interjeté appel de la décision du conseil arbitral auprès du juge-arbitre. Siégeant à titre de juge-arbitre aux termes de la *Loi sur l'assurance-chômage*, le juge Rothstein a rejeté l'appel. La Cour d'appel fédérale a rejeté la demande de contrôle judiciaire de la décision du juge-arbitre présentée par l'appelante.

Origine:	Cour d'appel fédérale
N° du greffe:	27844
Arrêt de la Cour d'appel:	Le 9 février 2000
Avocats:	Brian A. Crane, c.r., pour l'appelante Brian J. Saunders pour l'intimé

27846 *The Privacy Commissioner of Canada v. The Attorney General of Canada*

Statutes - Interpretation - Privacy - Customs and Excise - Employment Insurance - Legislation disentitles employment insurance recipients from receiving benefits during a period in which they are absent from Canada - Whether the Federal Court of Appeal erred in finding that the disclosure of “personal information” by the Department of National Revenue to the Canada Employment Insurance Commission, pursuant to the Ancillary Memorandum of Understanding for data capture and release of information on travellers, was authorized by s. 8 of the *Privacy Act*, R.S.C., c. P-21 and s. 108 of the *Customs Act*, R.S.C., c. C-1 - Whether para 108(1)(b) of the *Customs Act* provides the Minister with authority to disclose personal information to the Commission for use in an investigative data match program - Whether the Minister properly authorized the disclosure of personal information in the Traveller Declaration Forms to the Commission for use in an investigative data match program.

The Department of National Revenue (“Customs”) collects personal information from all travellers coming to Canada by air by having them complete the E-311 Traveller Declaration Card (“the E-311 Card”). Pursuant to an agreement, the Minister of National Revenue released information from the E-311 Cards to the Canada Employment Insurance Commission (the “Commission”) which information included “personal information” such as a traveller’s name, date of birth, postal code, purpose of travel, and dates of departure and return to Canada. The purpose of the program was to identify employment insurance claimants who had failed to report that they were outside Canada while receiving benefits and to recover any resulting overpayments and, where appropriate, to impose penalties. The information from the E-311 Cards was electronically matched with the Commission’s database of employment insurance claimants. The data match led to the identification and investigation of claimants who received benefits while absent from Canada.

On July 26, 1991, the Minister of National Revenue, acting pursuant to s. 108(1)(b) of the *Customs Act*, issued a blanket authorization for the disclosure in certain circumstances of information collected by Customs. The program began operating in September, 1996, first as a pilot project. On October 31, 1996 the Office of the Privacy Commissioner received a draft Ancillary Memorandum of Understanding proposed by the Commission and Customs. On January 20, 1997, the Privacy Commissioner advised the Minister of National Revenue and the Minister of Human Resources Development that it was his opinion that the disclosure by Customs to the Commission was not authorized under the statute and was unconstitutional. In April of 1997, the Ancillary Memorandum of Understanding was signed by Customs and the Commission, a copy of which was provided to the Privacy Commissioner.

According to the Agreed Statement of Facts, the Office of the Privacy Commissioner has received 1082 complaints from Canadians about the disclosure, by Customs, of personal information from the E-311 Cards and its collection and use by the Commission.

The Federal Court heard the initial application which was submitted by the Privacy Commissioner and the Attorney General of Canada by way of a Stated Case for an opinion of the Court. The Federal Court answered the question in the negative and held that the disclosure was not authorized. The Federal Court of Appeal allowed the appeal and set aside the opinion of the Motions Judge.

Origin of the case:	Federal Court of Appeal
File No.:	27846
Judgment of the Court of Appeal:	February 9, 2000
Counsel:	Brian A. Crane Q.C. for the Appellant Brian J. Saunders for the Respondent

27846 *Commissaire à la protection de la vie privée c. Procureur général du Canada*

Lois - Interprétation - Droit à la vie privée - Douanes et accise - Assurance-emploi - La loi prévoit qu'une personne ne peut toucher des prestations d'assurance-emploi lorsqu'elle est absente du Canada - La Cour d'appel fédérale a-t-elle erré en concluant que la communication de « renseignements personnels » par le ministère du Revenu national à la Commission de l'assurance-emploi du Canada, en application du protocole d'entente auxiliaire pour la collecte et la communication de données extraites des renseignements recueillis par les douanes sur les voyageurs était autorisée par l'art. 8 de la *Loi sur la protection des renseignements personnels*, L.R.C., ch. P-21 et l'art. 108 de la *Loi sur les douanes*, L.R.C., ch. C-1? - L'al. 108(1)b) de la *Loi sur les douanes* confère-t-il au ministre le pouvoir de communiquer à la Commission des renseignements personnels devant être utilisés dans le cadre d'un programme visant à identifier ceux qui touchent des prestations d'assurance-emploi qu'ils sont à l'extérieur du Canada? - Le ministre a-t-il autorisé à bon droit la communication à la Commission de renseignements personnels tirés de la Déclaration du voyageur en vue de leur utilisation dans le cadre d'un tel programme?

Le ministère du Revenu national (« Douanes Canada ») recueille des renseignements personnels auprès de tous les voyageurs qui arrivent au Canada par avion en leur faisant remplir la Carte de déclaration du voyageur E-311 (la « carte E-311 »). Conformément à une entente, le ministre du Revenu national a communiqué à la Commission de l'assurance-emploi du Canada (la « Commission ») des renseignements tirés de ces cartes, y compris des « renseignements personnels » comme le nom du voyageur, sa date de naissance, son code postal, l'objet du déplacement, ainsi que la date du départ et celle du retour au Canada. Le programme visait à déterminer si des prestataires de l'assurance-emploi avaient omis de signaler leur absence du Canada et continué de toucher des prestations, ainsi qu'à permettre le recouvrement de ces sommes et, si jugé opportun, l'imposition de pénalités. Les renseignements provenant des cartes E-311 étaient comparés électroniquement avec ceux de la base de données de la Commission relative aux prestataires de l'assurance-emploi. L'opération a permis de déterminer que des prestataires avaient touché des prestations pendant qu'ils étaient à l'extérieur du Canada et de faire enquête à leur sujet.

Le 26 juillet 1991, en application de l'al. 108(1)b) de la *Loi sur les douanes*, le ministre du Revenu national a autorisé, de manière générale, la communication, dans certaines circonstances, de renseignements obtenus par Douanes Canada. L'application du programme a débuté en septembre 1996, tout d'abord sous forme de projet pilote. Le 31 octobre suivant, le Commissariat à la protection de la vie privée a reçu une ébauche du protocole d'entente auxiliaire proposé par la Commission et Douanes Canada. Le 20 janvier 1997, le commissaire à la protection de la vie privée a fait savoir au ministre du Revenu national et au ministre du Développement des ressources humaines que, selon lui, la communication projetée n'était pas autorisée par la loi et était inconstitutionnelle. En avril 1997, Douanes Canada et la Commission ont apposé leur signature au protocole d'entente auxiliaire, dont un exemplaire a été transmis au commissaire à la protection de la vie privée.

Suivant l'exposé conjoint des faits, le Commissariat à la protection de la vie privée a été saisi de 1082 plaintes de Canadiens concernant la communication, par Douanes Canada, de renseignements personnels provenant des cartes E-311, ainsi que leur collecte et leur utilisation par la Commission.

La Cour fédérale a entendu la demande initiale présentée par le commissaire à la protection de la vie privée et le Procureur général du Canada suivant la procédure de l'exposé de cause à l'issue duquel la Cour doit donner son avis. La Cour fédérale a répondu à la question par la négative et a statué que la communication n'était pas autorisée. La Cour d'appel fédérale a accueilli l'appel et a annulé l'avis du juge des requêtes.

Origine de l'affaire :	Cour d'appel fédérale
N° du dossier :	27846
Jugement de la Cour d'appel :	9 février 2000
Avocats :	Brian A. Crane, c.r., pour l'appelant Brian J. Saunders, pour l'intimé

27939 *Transamerica Life Insurance Company of Canada v. Danielle Goulet*

Commercial law - Insurance law - Public order - Life insurance - Death of insured during commission of criminal offence - Considering public order prohibiting insured or beneficiaries from benefiting from crime, whether Quebec Court of Appeal justified in distinguishing, for payment of insured amount, between estate and designated beneficiary despite article 2550 C.C.L.C. - Considering public order not requiring insured to act intentionally for materialization of insured risk, whether Quebec Court of Appeal justified in examining intent of insured at the time offence committed - Whether law requires insurer to include clause in policy excluding what public order prohibits.

Respondent is seeking from the Transamerica insurance company the benefit of a life insurance policy taken out by her husband, Roger Arbic, on his life, and designating the Respondent, his wife, as beneficiary. Insured died while planting a bomb in a car he did not own in the Dorval Airport parking lot, thereby committing a criminal offence. Since the insured died while committing a criminal offence, the insurer refuses to pay the face amount.

Origin: Quebec

Court File No: 27939

Decision of the Court of Appeal: March 29, 2000

Counsel: René Vallerand for the Appellant
Jean Blaquière for the Respondent

27939 *Compagnie d'assurance-vie Transamerica du Canada c. Danielle Goulet*

Droit commercial - Droit des assurances - Ordre public - Assurance vie - Décès de l'assuré lors de la perpétration d'un acte criminel - L'ordre public empêchant l'assuré ou ses ayants-droit de bénéficier de son crime, la Cour d'appel du Québec avait-elle raison de faire une distinction - pour le paiement de la somme assurée - entre la succession et le bénéficiaire désigné, malgré l'art. 2550 C.c.B-C? - La règle d'ordre public n'exigeant pas que l'assuré ait intentionnellement agi pour réaliser le risque assuré, la Cour d'appel du Québec avait-elle raison d'examiner l'intention de l'assuré au moment où il accomplissait un acte criminel? - La loi exige-t-elle que l'assureur ajoute à sa police une clause particulière pour exclure ce qui est contraire à l'ordre public?

L'intimée réclame de la compagnie d'assurance-vie Transamerica le produit d'une police d'assurance-vie souscrite par son époux Roger Arbic sur sa vie et désignant son épouse, l'intimée, comme bénéficiaire. L'assuré est décédé alors qu'il installait une bombe dans une voiture ne lui appartenant pas dans le stationnement de l'aéroport de Dorval, commettant ainsi un acte criminel. L'assuré étant décédé lors de la perpétration d'un acte criminel, l'assureur refuse de payer le capital assuré.

Origine:	Québec
N° du greffe:	27939
Arrêt de la Cour d'appel:	Le 29 mars 2000
Avocats:	Me René Vallerand pour l'appelante Me Jean Blaquière pour l'intimée

28163 *Transamerica Life Insurance Company of Canada v. Maria Oldfield*

Commercial law - Insurance law - Life-insurance - Public policy - Interpretation of insurance contract - Death occurred after bag of cocaine swallowed by the insured leaked - Criminal act - Whether courts below erred in permitting a designated beneficiary of an insurance policy on the life of the policy owner to recover the insurance proceeds where the policy owner died in the course of and as a result of committing a criminal act - If the answer is yes, whether this case is excepted from the rule because of Oldfield's separation agreement.

The respondent and the insured were married on April 1, 1984. They had two children. They were separated in January, 1995 and did not get divorced. Although there was no written separation agreement, the Respondent and her husband had an oral agreement that he would maintain life insurance coverage to provide child and spousal support until the children reached the age of eighteen, with the Respondent to be kept as the beneficiary of the insurance proceeds. At the time of their separation, there were four insurance policies. One of the policies, in the amount of \$250,000 was issued by the Appellant Transamerica Life Insurance Company.

On April 27, 1996, the insured died in Bolivia. The cause of death was cardio-respiratory arrest due to cocaine intoxication resulting from the release of cocaine due to the rupture of one of 30 bags or condoms of cocaine which were found in the insured's stomach. The Bolivian coroner reported that the insured's death was accidental.

The proximate cause of the insured's death was his own criminal act in ingesting narcotics. The act of the insured was contrary to public policy, the laws of Canada (ss. 3(1) and (2) of the *Narcotics Control Act*, R.S.C. 1985, c. N-1) and the laws of Bolivia. Consequently, the Appellant took the position that the Respondent was precluded from receiving the proceeds of the insurance on the life of the insured on the ground that a person should not be allowed to insure against his or her own criminal act irrespective of the ultimate beneficiary of the insurance policy.

On December 18, 1998, the lower court held that the rule of public policy that the courts will not recognize a benefit accruing to a criminal from his or her crime did not bar the claim of the Respondent. The appeal was dismissed by the Court of Appeal.

Origin of the case:	Ontario
File No.:	28163
Judgment of the Court of Appeal:	August 1, 2000
Counsel:	Kirk F. Stevens and Paul J. Bates for the Appellant Alfred M. Kwinter for the Respondent

28163 *La Compagnie d'assurance-vie Transamerica du Canada c. Maria Oldfield*

Droit commercial - Droit des assurances - Assurance-vie - Ordre public - Interprétation d'un contrat d'assurance - Décès survenu après la rupture du sac de cocaïne avalé par l'assuré - Acte criminel - Les tribunaux d'instance inférieure ont-ils commis une erreur en permettant à la bénéficiaire désignée d'une police d'assurance-vie sur la vie du propriétaire de la police de recouvrer le produit de l'assurance après que le propriétaire de la police est décédé au cours et à cause de la perpétration d'un acte criminel? - Le cas échéant, la présente affaire fait-elle exception à la règle en raison de la convention de séparation de Mme Oldfield?

L'intimée et l'assuré se sont mariés le 1^{er} avril 1984. Deux enfants sont issus de leur union. Ils se sont séparés en janvier 1995 et n'ont jamais divorcé. Malgré l'existence d'une convention écrite de séparation, l'intimée et son époux avaient conclu une convention orale selon laquelle il conserverait une assurance-vie pour assurer des aliments à l'intimée et aux enfants jusqu'à ce que ces derniers atteignent l'âge de 18 ans, l'intimée devant demeurer la bénéficiaire désignée du produit de l'assurance. Au moment de la séparation, quatre polices d'assurance étaient en vigueur. L'une des polices, dont le montant s'élevait à 250 000 \$, a été délivrée par l'a Compagnie d'assurance-vie Transamerica, appelante.

Le 27 avril 1996, l'assuré est décédé en Bolivie. La cause du décès est un arrêt cardiorespiratoire dû à une intoxication à la cocaïne résultant de l'absorption de cocaïne à la suite de la rupture de l'un des 30 sacs ou condoms remplis de cocaïne retrouvés dans l'estomac de l'assuré. Dans son rapport, le coroner bolivien a qualifié le décès de l'assuré d'accidentel.

La cause directe du décès de l'assuré était sa propre conduite criminelle consistant à ingérer des stupéfiants. La conduite de l'assuré était contraire à l'ordre public, aux lois canadiennes (par. 3(1) et (2) de la *Loi sur les stupéfiants*, L.R.C. (1985), ch. N-1) et aux lois boliviennes. Par conséquent, l'appelante a soutenu que l'intimée ne pouvait pas recevoir le produit de l'assurance sur la vie de l'assuré parce qu'une personne ne doit pas être autorisée à s'assurer contre sa propre conduite criminelle, peu importe qui bénéficie en bout de ligne de la police d'assurance.

Le 18 décembre 1998, le tribunal de première instance a statué que la règle de l'ordre public selon laquelle les tribunaux ne reconnaîtront pas à un criminel un avantage issu de son propre crime ne faisait pas obstacle à la demande de l'intimée. La Cour d'appel a rejeté l'appel.

Origine : Ontario

N° du greffe : 28163

Jugement de la Cour d'appel : le 1^{er} août 2000

Avocats : Kirk F. Stevens et Paul J. Bates pour l'appelante
Alfred M. Kwinter pour l'intimée

27766 *Bank of Montreal v. Enchant Resources Ltd., et al*

Property law - Commercial law - Real estate - Bankruptcy - Oil and gas law - Overriding royalties - Whether overriding royalties (agreements providing a participation in proceeds of sale of production from oil and gas and mineral resource properties and created or granted by persons holding only interests in the nature of *profits à prendre* in the related lands) cannot in law be interests in land - Whether overriding royalty interests are not *per se* interests in land notwithstanding that arrangements could be embodied in agreements by way of charges upon the grantor's property interest which would stand as security for the future obligations under the agreement.

This appeal involves the competing interests of a bank as debenture holder and parties holding overriding royalties (ORRs) and net profits interests from a petroleum and natural gas company now in bankruptcy. The ORRs resulted from various agreements and were acquired in various ways. From 1979, and at various times after, the Bank of Montreal (the Bank) lent money to M-P Petroleum Ltd., then later to Dynex Petroleum Ltd. (Dynex). Securities for the loans included petroleum and natural gas leases, which were assigned pursuant to the *Bank Act*, R.S.C., 1985, c. B-1, and fixed and floating charge debentures. At the time of making the loans and executing the various security agreements, the Bank knew of Dynex's obligations to pay the ORRs. The Bank, on May 26, 1993, issued a petition pursuant to the *Bankruptcy and Insolvency Act*, R.S.C., 1985, c. B-3. The next day, Ernst & Young Inc. (the Trustee) was appointed trustee in bankruptcy of Dynex pursuant to the petition of the Bank. The Trustee wanted to sell all the petroleum and natural gas properties of Dynex. One issue was whether those properties must be sold subject to the rights of persons with ORRs and net profits agreements. In August 1993, all the oil and gas properties of Dynex were sold to Channel Lake Petroleum Ltd. minus the proceeds held by the Trustee for payments due to holders of ORRs.

The matters initially came before the chambers judge pursuant to two notices of motion seeking summary judgment on the issue of priorities between the Bank and the holders of ORRs and a preliminary determination of a point of law prior to trial that the ORRs do not constitute interest in land binding upon any successor in title to the petroleum and natural gas properties. After those motions were determined, leave was granted to determine the effect of the bankruptcy upon the earlier order. On appeal, the Court of Appeal held that overriding royalties could be interests in land depending upon the intention of the parties at the time the royalty agreement was made and referred the matters back to be decided in the context of the evidence at trial.

Origin of the case: Alberta

File No.: 27766

Judgment of the Court of Appeal: December 17, 1999

Counsel: Richard B. Jones for the Appellant
James C. Crawford Q.C., Frank R. Dearlove and Scott H.D. Bower for the Respondents

27766 *Banque de Montréal c. Enchant Resources Ltd., et autres*

Droit des biens - Droit commercial - Biens immeubles - Faillite - Pétrole et gaz - Redevances dérogatoires - Est-il possible que les redevances dérogatoires (accords prévoyant une participation au produit de la vente de la production d'avoires pétrolifères, gazéifères et miniers, créés ou accordés par des personnes qui ne détiennent que des intérêts de la nature de profits à prendre sur les biens-fonds en cause) ne constituent pas, sur le plan juridique, des droits fonciers? - Question de savoir si les redevances dérogatoires ne sont pas, en elles-mêmes, des droits fonciers, même si les arrangements peuvent être incorporés dans des accords par voie de charges sur le droit de propriété du cédant à titre de sûretés garantissant les obligations futures créées par l'accord.

Le pourvoi porte sur les intérêts concurrents d'une banque, en sa qualité de titulaire de débentures, et les parties titulaires de redevances dérogatoires (les redevances) ainsi que d'intérêts sur les profits nets d'une société gazière et pétrolière maintenant en faillite. Les redevances découlent de différents accords et ont été acquises de différentes façons. À partir de 1979, et à différents moments par la suite, la Banque de Montréal (la Banque) a prêté de l'argent à M-P Petroleum Ltd., et plus tard à Dynex Petroleum Ltd. (Dynex). Ces prêts ont été garantis notamment par des concessions pétrolières et gazières cédées en conformité avec la *Loi sur les banques*, L.R.C. (1985), ch. B-1, ainsi que par des débentures à charge fixe et à charge flottante. Au moment où les prêts ont été consentis et les différentes conventions de sûreté signées, la Banque connaissait l'obligation qui incombait à Dynex de payer les redevances. Le 26 mai 1993, la Banque a délivré une pétition sous le régime de la *Loi sur la faillite et l'insolvabilité*, L.R.C. (1985), ch. B-3. Le lendemain, la société Ernst & Young Inc. (le syndic) a été nommée syndic de la faillite de Dynex conformément à la pétition de la Banque. Le syndic a voulu vendre tous les avoires pétrolifères et gazéifères de Dynex. L'une des questions en litige consistait à savoir si ces avoires devaient être vendus sous réserve des droits des bénéficiaires des accords concernant les redevances et les profits nets. En août 1993, tous les avoires pétrolifères et gazéifères de Dynex ont été vendus à Channel Lake Petroleum Ltd, moins le produit détenu par le syndic aux fins des paiements dus aux titulaires de redevances.

Les affaires ont été soumises à l'origine à un juge siégeant en son cabinet à la suite de deux avis de requête sollicitant un jugement sommaire sur la question du rang de priorité de la Banque et des titulaires des redevances et une décision préliminaire sur un point de droit avant la tenue du procès portant que les redevances ne constituent pas un droit foncier liant un ayant droit sur les avoires pétrolifères et gazéifères. Une fois ces deux requêtes tranchées, le tribunal a accordé l'autorisation de faire déterminer l'effet de la faillite sur l'ordonnance antérieure. En appel, la Cour d'appel a statué que les redevances dérogatoires pouvaient constituer des droits fonciers selon l'intention des parties au moment de la conclusion des accords concernant les redevances et a renvoyé les affaires pour qu'une décision soit rendue dans le contexte de la preuve présentée à l'instruction.

Origine : Alberta

N° du greffe : 27766

Jugement de la Cour d'appel : 17 décembre 1999

Avocats : Richard B. Jones pour l'appelante
James C. Crawford c.r., Frank R. Dearlove et Scott H.D. Bower pour les intimées

27781 *Terrance Blake Scott v. Her Majesty The Queen*

Criminal law - Statutes - Interpretation - Robbery - Imitation firearm - Whether the majority of the Court of Appeal erred in finding that an object which resembles a firearm, and used to facilitate a robbery, satisfies the requirements of s. 85(2) of the *Code* as an imitation firearm - Whether the majority of the Court of Appeal erred in finding that the term “imitation firearm” in the *Code*, to achieve the purpose of the section, must be given an “unordinary meaning”, namely that an “imitation firearm” may include a “real firearm” in circumstances where the weapon is neither discharged nor recovered.

The Appellant Terrance Scott was charged with three counts of robbery contrary to s. 344 of the *Criminal Code* and three counts of using an imitation firearm in the commission of those indictable offences contrary to s. 85(2) of the *Code*. All the offences were alleged to have been committed in Nanaimo on three consecutive days at the end of December 1997.

The Appellant was convicted of two of the robbery counts. All three counts of using an imitation firearm were dismissed. The Crown appealed to the Court of Appeal from the dismissal of the use of the imitation firearm on two counts in reference to the two convictions for robbery. The trial judge had found that the Crown had failed to prove that the weapon was not capable of being discharged. Scott cross-appealed his conviction on one robbery conviction. Scott’s cross-appeal was unanimously dismissed. The majority of the Court of Appeal allowed the Crown’s appeal against acquittal and convictions were entered on the two counts. Prowse J.A. dissenting would have dismissed the appeal.

Origin of the case:	British Columbia
File No.:	27781
Judgment of the Court of Appeal:	April 19, 2000
Counsel:	A. Peter Hertzberg for the Appellant Cal Deedman for the Respondent

27781 *Terrance Blake Scott c. Sa Majesté la Reine*

Droit criminel — Lois — Interprétation — Vol qualifié — Fausse arme à feu — La majorité des juges de la Cour d'appel a-t-elle erré en concluant qu'un objet ressemblant à une arme à feu — utilisé pour faciliter un vol qualifié — satisfait aux exigences du par. 85(2) du *Code* à titre de fausse arme à feu? — La majorité des juges de la Cour d'appel a-t-elle erré en statuant que, pour atteindre l'objectif du législateur, l'expression « fausse arme à feu » employée dans le *Code* doit être interprétée suivant son « sens ordinaire », c'est-à-dire comme pouvant englober une « véritable arme à feu » lorsque l'arme n'est ni déchargée ni retrouvée?

L'appelant Terrance Scott a fait l'objet de trois chefs d'accusation de vol qualifié fondés sur l'art. 344 du *Code criminel* et de trois chefs d'accusation d'usage d'une fausse arme à feu lors de la perpétration de ces actes criminels, contrairement au par. 85(2) du *Code*. Toutes les infractions auraient été commises à Nanaimo trois jours consécutifs à la fin de décembre 1997.

L'appelant a été reconnu coupable relativement à deux des chefs d'accusation de vol qualifié. Les trois accusations d'usage d'une fausse arme à feu ont été rejetées. Le ministère public en a appelé devant la Cour d'appel du rejet des deux chefs d'accusation d'usage d'une fausse arme à feu pour les deux déclarations de culpabilité de vol qualifié. Le juge du procès a conclu que le ministère public avait omis de prouver que l'arme n'aurait pas pu être déchargée. Scott en a appelé de l'une des déclarations de culpabilité de vol qualifié. L'appel incident de Scott a été rejeté à l'unanimité. La majorité des juges de la Cour d'appel a accueilli l'appel du ministère public visant l'acquittement, et l'appelant a été déclaré coupable quant aux deux chefs d'accusation. Dissident, le juge Prowse aurait rejeté l'appel.

Origine de l'affaire :	Colombie-Britannique
N° du dossier :	27781
Jugement de la Cour d'appel :	19 avril 2000
Avocats :	A. Peter Hertzberg, pour l'appelant Cal Deedman, pour l'intimée

DEADLINES: MOTIONS

DÉLAIS: REQUÊTES

BEFORE THE COURT:

Pursuant to Rule 23.1 of the *Rules of the Supreme Court of Canada*, the following deadlines must be met before a motion before the Court can be heard:

Motion day : November 5, 2001

Service : October 12, 2001

Filing : October 19, 2001

Respondent : October 26, 2001

Motion day : December 3, 2001

Service : November 9, 2001

Filing : November 16, 2001

Respondent : November 23, 2001

DEVANT LA COUR:

Conformément à l'article 23.1 des *Règles de la Cour suprême du Canada*, les délais suivants doivent être respectés pour qu'une requête soit entendue par la Cour :

Audience du : 5 novembre 2001

Signification : 12 octobre 2001

Dépôt : 19 octobre 2001

Intimé : 26 octobre 2001

Audience du : 3 décembre 2001

Signification : 9 novembre 2001

Dépôt : 16 novembre 2001

Intimé : 23 novembre 2001

DEADLINES: APPEALS

DÉLAIS: APPELS

The Winter Session of the Supreme Court of Canada will commence January 14, 2002.

La session d'hiver de la Cour suprême du Canada commencera le 14 janvier 2002.

Pursuant to the *Supreme Court Act* and *Rules*, the following requirements for filing must be complied with before an appeal can be inscribed for hearing:

Conformément à la *Loi sur la Cour suprême* et aux *Règles*, il faut se conformer aux exigences suivantes avant qu'un appel puisse être inscrit pour audition:

Appellant's record; appellant's factum; and appellant's book(s) of authorities must be filed within four months of the filing of the notice of appeal.

Le dossier de l'appelant, son mémoire et son recueil de jurisprudence et de doctrine doivent être déposés dans les quatre mois du dépôt de l'avis d'appel.

Respondent's record (if any); respondent's factum; and respondent's book(s) of authorities must be filed within eight weeks of the date of service of the appellant's factum.

Le dossier de l'intimé (le cas échéant), son mémoire et son recueil de jurisprudence et de doctrine doivent être déposés dans les huit semaines suivant la signification du mémoire de l'appelant.

Intervener's factum and intervener's book(s) of authorities, if any, must be filed within four weeks of the date of service of the respondent's factum, unless otherwise ordered.

Le mémoire de l'intervenant et son recueil de jurisprudence et de doctrine, le cas échéant, doivent être déposés dans les quatre semaines suivant la signification du mémoire de l'intimé, sauf ordonnance contraire.

Parties' condensed book, if required, must be filed on or before the day of hearing of the appeal.

Le recueil condensé des parties, le cas échéant, doivent être déposés au plus tard le jour de l'audition de l'appel.

Please consult the Notice to the Profession of October 1997 for further information.

Veuillez consulter l'avis aux avocats du mois d'octobre 1997 pour plus de renseignements.

The Registrar shall inscribe the appeal for hearing upon the filing of the respondent's factum or after the expiry of the time for filing the respondent's factum.

Le registraire inscrit l'appel pour audition après le dépôt du mémoire de l'intimé ou à l'expiration du délai pour le dépôt du mémoire de l'intimé.

SUPREME COURT OF CANADA SCHEDULE
CALENDRIER DE LA COUR SUPREME

- 2001 -

OCTOBER - OCTOBRE						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
	M 1	2	3	4	5	6
7	H 8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28	29	30	31			

NOVEMBER - NOVEMBRE						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
				1	2	3
4	M 5	6	7	8	9	10
11	H 12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	

DECEMBER - DECEMBRE						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
						1
2	M 3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	H 25	H 26	27	28	29
30	31					

- 2002 -

JANUARY - JANVIER						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
		H 1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12
13	M 14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25	26
27	28	29	30	31		

FEBRUARY - FÉVRIER						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	M 11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28		

MARCH - MARS						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	M 11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24 31	25	26	27	28	H 29	30

APRIL - AVRIL						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
	H 1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12	13
14	M 15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28	29	30				

MAY - MAI						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	M 13	14	15	16	17	18
19	H 20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31	

JUNE - JUIN						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	M 10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23 30	24	25	26	27	28	29

Sittings of the court:
Séances de la cour:

Motions:
Requêtes:

Holidays:
Jours fériés:



18 sitting weeks / semaines séances de la cour

79 sitting days / journées séances de la cour

9 motion and conference days / journées requêtes, conférences

2 holidays during sitting days / jours fériés durant les sessions